

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JANVIER-JUIN 1921

ANGERS. — IMPRIMERIE F. GAULTIER

S

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XIII

JANVIER-JUIN 1921

5. Sér.
13-14
1921

PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE. 28

1921

102988

THE
NEWBERRY
LIBRARY

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XIII

JANVIER-MARS 1921

5. sér.
13-14
1921,

PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI^e)

—
1921

Tous droits réservés.

102988



SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.
Miniatures irlandaises à sujets iconographiques, par Jean EBERSOLT, (Planche I).	1
Un nouvel aryballe au Musée du Louvre, par K. Friis JOHANSEN, et note complémentaire, par E. POTIER.	7
Textes et scolies de l'Odyssée, par Victor BÉRARD.	21
Les bas-reliefs de Marquinez (Alava), par l'abbé H. BREUIL.	25
Signes gravés de la caverne d'Isturitz, par E. PASSEMARD.	33
Le commerce du plomb à l'époque romaine d'après les lingots estampillés (suite), par Maurice BESNIER.	36
Nos vieilles cathédrales et leurs maîtres d'œuvre (suite), par F. de MÉLY (Pl. II-V).	77
Archéologie thrace (suite), par G. SEURE.	108
A propos de l'exploitation du minerai de fer à l'époque gallo-romaine, par Henry COROT.	127
Prométhée, par Louis EISEN.	132
<i>Variétés :</i>	
Statues de terre cuite, par W. DEONFA.	136
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance :</i> Léon de Vesly. — Eugène Richtenberger. — Fouilles de Jérusalem. — Encore les reliefs Ludovisi et de Boston. — A propos de la topographie de Carthage. — Une cause de la destruction des sculptures anciennes. — Le Musée du Louvre en mai 1871. — A la bibliothèque royale de Bruxelles. — L'Institut de Paléontologie humaine. — Les débuts de l'internationalisme. — Sur la reprise des relations internationales. — La collection Sellier. — Opinions téméraires.	139
<i>Bibliographie :</i> L. DELAPORTE. — Le Musée du Louvre depuis 1914. — E. C. R. ARMSTRONG. — C. AUTRAN. — V. COTTE. — Edouard NAVILLE. — Martin P. NILSSON. — P. MAZON. — Emile RENAULT. — G. A. S. SNIJDER. — F. POULSEN. — Skevos ZERVOS. — H. H. JEWELL et F. W. HASLUCK. — E. DUPRAT. — M. GOMEZ MORENO. — Lady EVANS. — Allan MARQUAND. — Alexis FOREL. — L.-H. LABANDE. — Louis RÉAU. — Marthe KUNTZIGER. — Raphaël PETRUCCI. — Léonce ROSENBERG. — G. FOOT MOORE. — R. M. GATTEFOSSE. — Bertha S. PHILLIPS. — Pierre de LABRIOLLE. — Henri GOILZER. — A. H. SALONIUS. — L.-Ch. WATELIN.	154

PLANCHES

- I. — Miniatures irlandaises.
II-V. — Sculptures françaises.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

Pour Paris. Un an..... 50 fr.	Pour les départements. Un an.. 52 fr.
Un numéro mensuel..... 5 fr.	Pour l'Etranger. Un an..... 55 fr.

On s'abonne également chez tous les Libraires des Départements et de l'Etranger.

0849 H

MINIATURES IRLANDAISES A SUJETS ICONOGRAPHIQUES

(PLANCHE I)

Les *libri scottice scripti*, à la Bibliothèque de Saint-Gall, sont parmi les plus précieux joyaux de cette collection. Ces parchemins, pieusement conservés par les moines de l'ancienne abbaye, étaient considérés par eux comme l'une des chartes de leur congrégation. Ils leur rappelaient la terre lointaine de saint Patrick et évoquaient à leurs yeux les souvenirs du fondateur de leur monastère, du disciple de saint Colomban. A la mort de saint Gall, survenue en 646, un nouveau centre intellectuel et artistique était créé; né du zèle ardent et missionnaire des moines irlandais, il contribua, comme Luxeuil, comme Bobbio, à élever le niveau de la culture sur le continent.

Parmi ces manuscrits irlandais, qui étaient plus nombreux autrefois¹, se trouve le manuscrit 1395 où sont conservées quelques miniatures, un Évangéliste assis et écrivant (fol. 418) et deux pages ornementales (fol. 422, 426). Le manuscrit 60 est un Évangile de saint Jean avec la figure de l'apôtre debout, tenant devant lui le livre ouvert (fol. 4), et une page ornementale avec initiale (fol. 5). Le manuscrit 51 est le plus beau et le plus célèbre. Il contient les quatre Évangiles. Le début de chaque livre est décoré de pages d'une ornementation très riche et de la figure de chaque évangéliste, assis ou debout et tenant le livre des deux mains : Matthieu (fol. 2), Marc (fol. 78), Luc (fol. 128) et Jean (fol. 208). A la fin du volume deux miniatures

1. Cf. Weidmann, *Geschichte der Bibliothek von St. Gallen*, Saint Gall, 1841, p. 360 s.; F. Keller, dans *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, t. VII, p. 61 s.

représentent le Crucifiement (fol. 266) et le Jugement dernier (fol. 267). Tous ces manuscrits sont datés du VIII^e ou du IX^e siècle¹.

Les figures d'évangélistes ou de leurs symboles se rencontrent assez souvent dans les manuscrits irlandais (Book of Durrow, Book of Mac Durnan, Book of Kells²). Plus exceptionnels sont les sujets qui représentent des scènes de la vie du Christ (Book of Kells, manuscrit 51 de Saint-Gall³). Le Crucifiement et le Jugement dernier du Tétraévangile de la bibliothèque de Saint-Gall sont des exemplaires précieux et rares de l'ancienne iconographie irlandaise.

Le Christ sur la croix (fig. 1) est enveloppé d'entrelacs, qui s'enroulent autour du corps et ne laissent à découvert que les bras et les pieds. Le miniaturiste a voulu représenter le Crucifié revêtu d'une longue tunique. Les vêtements du porte-éponge et du porte-lance, ceux des deux anges de chaque côté de la croix, sont traités de semblable manière; de même sur les autres miniatures, qui représentent les évangélistes et le Jugement dernier. Cette longue tunique caractérise non l'iconographie byzantine, qui préfère le type hellénistique du Christ nu, avec la simple draperie nouée autour des reins, mais l'iconographie orientale. Le long vêtement, le corps rigide se rencontrent sur le Crucifiement du pallium découvert à Achmim⁴, sur l'encolpion et la croix-encolpion de Monza, sur le Crucifiement

1. Cf. *Verzeichniss der Handschriften der Stiftsbibliothek von St. Gallen*, Halle, 1875, p. 22, 27, 461-463; J. O. Westwood, *Fac-similes of the Miniatures and ornaments of Anglo-Saxon and Irish Manuscripts*, Londres, 1868, p. 65-68, pl. 26-28; S. Beissel, *Geschichte der Evangelienbücher in der ersten Hälfte des Mittelalters* (Ergänzungshefte zu den « Stimmen aus Maria-Laach », 92-93), Fribourg en Brisgau, 1906, p. 124 s., 127.

2. Cf. Westwood, *op. cit.*, p. 20 s., pl. 4, 5, 7; p. 25 s., pl. 9, 10; p. 68 s., pl. 22.

3. Cf. Westwood, *op. cit.*, p. 25 s., pl. 11; P. Leprieux dans A. Michel, *Histoire de l'Art*, t. I, 1, p. 316-317, fig. 161.

4. Cf. R. Forrer, *Die Gräber und Textilfunde von Achmim-Panopolis*, Strasbourg, 1891, p. 24, pl. XIV, 8; du même, *Römische und byzantinische Seiden-Textilien aus dem Gräberfelde von Achmim-Panopolis*, Strasbourg, 1891, p. 22, 23, pl. XVII, 8; cf. L. Bréhier, *L'art chrétien*, Paris, 1918, p. 86.

de l'Évangile syriaque de Rabula (586)¹, sur le couvercle d'un reliquaire au trésor du Sancta Sanctorum², enfin sur le plat syrien en argent trouvé dans le gouvernement de Perm. qui, d'après l'inscription, remonte au v^e ou au vi^e siècle³. Le Christ est ici revêtu de la longue tunique; son corps est droit, ses yeux sont ouverts; le porte-lance est à droite, le porte-éponge à gauche comme sur la miniature de Saint-Gall. Un dernier détail curieux est commun à ces deux monuments: l'éponge à l'extrémité du bâton que le personnage tient à la main, a la forme d'un croissant. Le Crucifiement de la miniature irlandaise se rattache à la conception syrienne et copte⁴.

Le Jugement dernier révèle-t-il aussi un prototype oriental? On a vu dans cette miniature (fig. 2) la Glorification ou le Triomphe du Christ⁵. On pourrait y voir aussi, à première vue, le thème de l'Ascension. A Baouît, dans l'abside de la chapelle XVII, la Vierge debout, orante, est entourée des Apôtres symétriquement rangés et tenant l'Évangile. Au-dessus, le Christ dans une gloire est assis sur un trône, bénissant de la main droite et tenant l'Évangile dans la main gauche. De

1. Cf. Pokrovskij, *Evangelie v pamjatnikach ikonografij*, Pétersbourg, 1892, p. 325, fig. 163, p. 326, fig. 164, p. 327, fig. 165; Michael Engels, *Die Kreuzigung Christi in der bildenden Kunst*, Luxembourg, 1899, p. 21-22.

2. Cf. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, p. 553, fig. 266.

3. Cf. J. Reil, *Die frühchristlichen Darstellungen der Kreuzigung Christi*, Leipzig, 1904, p. 65, pl. II, fig. 3.

4. D'après G. Schönermark, *Der Kruzifixus in der bildenden Kunst*, Strasbourg, 1908, p. 38-39, les anges de chaque côté de la Croix reproduisent un modèle oriental. Sur le Tétraévangile syriaque du British Museum (*Add. mss.* 7169), qui dérive d'un prototype très ancien, deux anges volent, en effet, de chaque côté de la Croix, sur laquelle le Christ apparaît vêtu de la longue tunique (cf. G. Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1916, p. 424, fig. 447). Mais, suivant Schönermark, le Crucifiement de Saint-Gall n'est pas venu d'Orient; la figure du Christ jeune et sans barbe serait conçue suivant l'idée occidentale et germanique. Sur ce dernier point il a tort. Le Christ jeune et imberbe apparaît sur l'Évangélaire d'Etchmiadzin (cf. J. Strzygowski, *Das Etchmiadzin Evangeliar*, *Byzantinische Denkmäler*, t. I, Vienne, 1891, p. 54 s., pl. II; cf. Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 237, p. 239, fig. 122), ainsi que sur une fresque de Baouît (cf. J. Clédat, *Le monastère et la nécropole de Baouît*, Le Caire, 1904, p. 76, pl. XL s.)

5. Cf. Westwood, *op. cit.*, p. 66.

chaque côté deux anges s'inclinent devant lui, et tiennent un vase reposant sur un linge¹. Dans la chapelle XLII, les Apôtres entourent la Vierge assise et tenant l'Enfant. Au-dessus, le Christ trône dans une auréole². Dans la scène de l'Ascension, telle qu'elle apparaît sur l'Évangile de Rabula, sur une ampoule de Monza, sur le plat syrien en argent du gouvernement de Perm, on a une disposition analogue; mais la scène est caractérisée par les anges volant, qui emportent le Christ dans sa gloire³.

La vieille miniature irlandaise présente la même disposition en deux registres. En bas, les Apôtres rangés symétriquement tenant l'Évangile; dans le registre supérieur, le Christ tenant dans la main gauche l'Évangile et bénissant de la main droite. Mais, à ses côtés, les deux anges sonnant de la trompette caractérisent la scène du Jugement dernier. Ces deux anges, qu'Ephrem le Syrien mentionne déjà au iv^e siècle, dans son sermon sur la Seconde Venue, annoncent l'avènement des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Ils reparaitront, avec les Apôtres siégeant au tribunal céleste, sur les monuments postérieurs représentant le Jugement dernier, à Torcello, à Néréditsi⁴. Comme sur la miniature du Cosmas Indicopleustès de la Bibliothèque Vaticane, qui est une copie d'un original du vi^e siècle et qui est apparentée à l'art alexandrin⁵, la scène de la Seconde Venue du manus-

1. Cf. J. Clédat, *loc. cit.*

2. Cf. J. Clédat, art. *Baoult* dans Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, p. 242, fig. 1280.

3. Cf. Pokrovskij, *op. cit.*, p. 430, fig. 199; p. 433, fig. 203; Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 235, fig. 119; J. Reil, *op. cit.*, pl. II, fig. 3.

4. Cf. Voss, *Das jüngste Gericht in der bildenden Kunst des frühen Mittelalters*, Leipzig, 1884, p. 66, 67; P. Jessen, *Die Darstellung des Weltgerichts bis auf Michelangelo*, Berlin, 1883, p. 18; Pokrovskij, *Stožnyj sud v pamjatnikach vizantijskago i russkago iskusstva* (*Trudy VI archeologičeskago sjesda v Odessjé*, t. III, Odessa, 1887, p. 293 s., pl. II); Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 511 s., fig. 248; J. Ebersolt, *Fresques byzantines de Néréditsi* (extr. des *Monuments Piot*, t. XIII, 1906, p. 18, 19, pl. V).

5. Cf. Störnajolo, *Le miniature della Topografia cristiana di Cosma Indicopleuste*, Milan, 1908, p. 45, 46, pl. 89; Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 227 s. fig. 113; O. M. Dalton, *Byzantine art and archaeology*, Oxford, 1911, p. 668 s.

crit irlandais apparaît à la fin du manuscrit, comme le couronnement de toute l'œuvre; ici comme là, le sujet est distribué en zones superposées. Le miniaturiste irlandais s'est inspiré d'un prototype oriental, où le thème du Jugement dernier était simplement esquissé et réduit à ses éléments les plus simples, qui seront amplifiés et multipliés par l'art des siècles postérieurs.

Un autre trait caractérise ces miniatures irlandaises : ce sont ces personnages étranges, mal proportionnés, avec les pieds de travers, comme ceux des anges du Jugement dernier (fig 2), avec leurs attitudes raides et sans grâce. Ce type de personnages bonshommes se rencontre sur le Tétraévangile arménien de Thargmanitchkh, conservé à la bibliothèque des Pères Antoniens arméniens à Ortakeuy, près Constantinople¹. Ce sont les mêmes figures, qui n'ont rien d'esthétique, la même facture, la même raideur, avec l'absence complète de modelé et de proportion. Ce type de personnages dérive d'un modèle oriental, probablement syriaque, qui s'est répandu partout pendant le moyen âge, en Europe comme en Asie.

Le miniaturiste irlandais, qui a enluminé le manuscrit 54 de la Bibliothèque de Saint-Gall, a travaillé d'après un modèle venu d'Orient. Depuis le VII^e siècle les monastères irlandais étaient en rapports suivis avec les monastères orientaux. Adamnan, l'abbé du monastère de Hy (Iona), rédigea, vers 670, une description des Lieux Saints d'après les récits de l'évêque gallo-franc Arculfe². Des prêtres orientaux visitèrent l'Irlande au VIII^e siècle³. Des moines égyptiens y furent même enterrés, comme l'apprend la litanie de saint Ainguis (Aengus). Des moines irlandais, qui s'établirent à Saint-Gall, revenaient d'un

1. Cf. F. Macler, *Rapport sur une mission scientifique en Arménie russe et en Arménie turque* (extr. des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, nouv. sér. fasc. 2, Paris, 1911, p. 115 s., fig. 24-26).

2. Cf. T. Tobler et A. Molinier, *Itinera Hierosolymitana et Descriptiones Terrae sanctae*, t. I, Genève, 1879, p. 139 s.; cf. Kohler, *Mélanges pour servir à l'histoire de l'Orient latin et des Croisades*, t. I, Paris, 1900, p. 179.

3. Cf. Kohler, *op. cit.*, p. 193.

voyage en Palestine¹. D'autres, comme Fidelis et Dicuil, avaient visité l'Égypte².

Mais le miniaturiste irlandais a interprété à sa manière le modèle qu'il avait devant lui. Le vêtement n'est plus qu'un prétexte à combinaisons linéaires, un thème purement ornemental. Sur le Christ du Crucifiement, il n'est plus qu'un jeu de lignes, une série de volutes, de longs rubans. La vie et le mouvement sont figés dans des formules ornementales. Si l'art irlandais a reçu des apports étrangers, il semble s'être plu à déformer de façon parfois étrange et discordante les motifs orientaux, ou, comme sur certaines pages ornementales, à les juxtaposer et à les amalgamer, pour former des ensembles souvent incohérents, mais toujours remarquables par la richesse inépuisable des combinaisons. L'action de l'Orient sur l'Occident a été constante au moyen âge; mais on ne peut refuser aux écoles occidentales une part d'originalité dans l'interprétation des modèles dont elles s'inspiraient.

Jean EBERSOLT.

1. Cf. F. Keller, *loc. cit.*, t. VII, p. 79; J. Reil, *op. cit.*, p. 113.

2. Cf. G. T. Stokes, *Ireland and the Celtic church*, Londres, 1888, p. 212, 214 s.

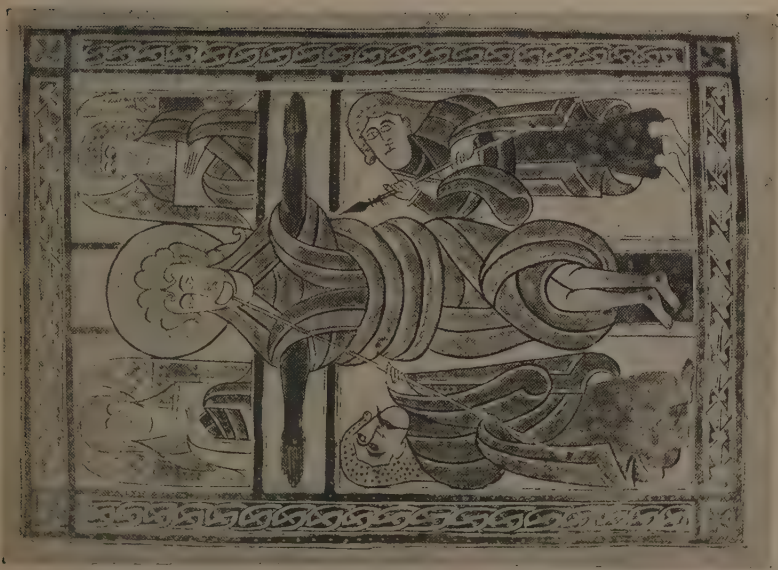


Fig. 1

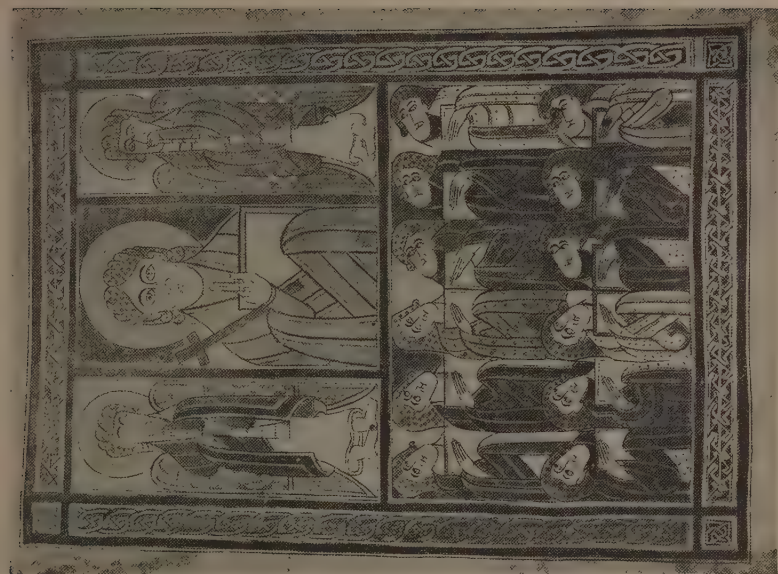


Fig. 2

UN NOUVEL ARYBALLE

AU MUSÉE DU LOUVRE

Le petit vase que nous publions a été acquis par le Louvre (Salle L. Inv. CA. 1831). Un simple coup d'œil sur la figure suffira pour convaincre nos lecteurs que ce petit chef-d'œuvre de céramique méritait une étude spéciale¹.

D'après le marchand il proviendrait de Grèce, sans indication plus précise. Comme on le voit tout de suite, il appartient à la catégorie de vases que l'on nomme ordinairement « proto-corinthienne », mais à cette dénomination fort contestable je préfère celle de « sicyonienne », en me rangeant à l'opinion exprimée pour la première fois par M. Loeschcke².

La forme est celle de l'aryballe pointu, petit flacon à huile ou à parfums, qui est le type favori de cette céramique. La hauteur est de 0^m,062 seulement. Le travail nous montre la même admirable finesse d'exécution, la même habileté vraiment surprenante et le même soin consciencieux qui distinguent toujours les meilleurs produits de ces ateliers sicyoniens. L'argile est extrêmement fine, de la couleur jaune-clair qui caractérise ce groupe de vases ; la surface est soigneusement polie.

Pour le décor je renvoie à notre figure, qui rend inutile une description très détaillée, et je me borne à quelques remarques

1. Je dois au conservateur du Louvre, M. E. Pottier, mes remerciements les plus vifs pour m'avoir autorisé à faire une publication spéciale de ce monument encore inédit.

2. Les raisons, qui me semblent justifier l'attribution de cette céramique à Sicyone, sont minutieusement exposées dans mon ouvrage récent, intitulé *Sikyoniske Vaser* (Copenhague, 1918).

complémentaires. L'ornementation de l'orifice plat se compose de deux zones concentriques remplies d'ornements assez ordinaires, à savoir une série de pistils arrondis et autour de celle-ci, dans la zone extérieure, une série de petits crochets. Plus rare est le motif qui décore le plat de l'anse de notre vase; à ma connaissance, il ne s'est pas rencontré jusqu'ici dans le style sicyonien; mais on peut renvoyer à une grande coupe proto-



Fig. 1. — Aryballe du Musée du Louvre.

attique¹, ou l'on voit le même ornement sous les anses. Le col ne porte pas de décor. Quant à la panse, nous y reconnaissons le système décoratif en zones parallèles séparées par des filets noirs, qui est familier à cette céramique. La

1. Musée national d'Athènes, n° d'inv 993; Collignon-Couve, *Catalogue*, n° 594; reproduit dans *Athenische Mitteilungen*, 1890, pl. X.

charmante décoration de l'épaule, formée de fleurs de lotus et de palmettes enchaînées, la couronne d'arêtes rayonnantes qui entoure la base, voilà des motifs qui sont caractéristiques dans les aryballes sicyoniens. Il en est de même pour la chasse au lièvre, représentée sur la petite zone inférieure au-dessus de la couronne d'arêtes. On y voit deux chiens poursuivant un lièvre; un espace vide entre ce dernier et le second chien est rempli par un petit cygne, qui sans doute n'a pas ici d'autre rôle que de servir de remplissage¹, comme c'est aussi le cas pour les quatre ornements en crochets qui sont semés dans le champ parmi les animaux.

A part quelques détails peints en rouge dans la guirlande de fleurs de lotus, le peintre ne s'est servi pour tout le décor accessoire que d'un beau vernis très luisant, d'une couleur soit brun-noir, soit noir foncé. Sur les animaux de la petite zone les détails sont indiqués par incision. Ce n'est que sur la grande zone principale, autour de la panse, qu'il a déployé ses qualités artistiques et techniques. Quelle admirable dextérité, quel soin consciencieux dans tous les détails nous montre cette peinture minuscule de guerriers combattants ! C'est là l'œuvre d'un vrai miniaturiste.

Considérons d'abord les particularités techniques. Outre le vernis luisant, le peintre s'est servi de trois couleurs mates : toutes les parties nues des personnages sont exprimées par un brun-gris, qui est posé directement sur l'argile ; les cimiers des casques et les revers des boucliers sont peints en rouge-foncé sur une couleur de fond brun-clair ; pour les cuirasses ainsi que pour le devant de l'un des boucliers (celui dont l'épisme est un bucrâne), on a employé une couleur jaune. Enfin, ce qui est le plus étonnant, un des boucliers porte comme épisme

1. Comp. le petit cygne sous un des cavaliers sur le vase Macmillan, publié dans le *Journal of Hell. Studies*, 1890, pl. I-II. Des cygnes insérés comme « motifs de remplissage » dans des représentations de la chasse au lièvre se retrouvent sur deux aryballes sicyoniens non encore publiés, qui sont conservés au musée de Tarente (nos d'inv. 3090 et 4172).

un cygne, qui a été *réserve* sur le fond de vernis noir, c'est-à-dire que le peintre a trouvé tout-à-fait par hasard, sans se douter du grand avenir qui attendait son invention, justement le même procédé que les céramistes attiques mettront en honneur vers la fin du vi^e siècle, le procédé des vases à figures rouges.

D'autres détails, comme les casques, les lances, l'arc, etc., sont exprimés par le vernis noir. L'incision est employée d'une manière très riche et avec la plus grande exactitude, non seulement pour caractériser les détails de l'intérieur des figures, mais aussi pour presque tous les contours, comme c'est toujours le cas sur les meilleurs spécimens de cette céramique sicyonienne.

Les guerriers sont disposés en trois groupes juxtaposés, sans liens entre eux. Si nous commençons sous l'anse, en allant vers la droite, nous voyons d'abord un groupe composé de quatre personnages : deux guerriers debout attaquent, la lance haute, un troisième, qui s'avance contre ses adversaires en brandissant lui-même une lance. Tous les trois sont armés comme des hoplites, avec casques à cimiers, boucliers ronds, cnémides, indiqués seulement par incisions ; chacun porte deux lances ; à cela près, ils sont nus. A droite du dernier guerrier on voit un archer complètement nu, coiffé d'un casque à cimier. Tout en bandant son arc, il cherche un abri en s'agenouillant sous le bouclier de l'hoplite, suivant prudemment le conseil que donne le poète Tyrtée aux φιλοί spartiates : ὤμεις δ', ὦ γυμνήτες, ὑπ' ἀσπίδος ἄλλοθεν ἄλλος πτώσσοντες... βάλλετε¹. Le second groupe, qui occupe la place centrale de la zone, représente la rencontre de deux hoplites. Outre leurs casques, boucliers ronds, cnémides et lances, ils portent des cuirasses qui sont peintes en jaune. Enfin, à droite de ce groupe, suit le troisième, qui nous montre la scène connue où l'on voit entre deux ennemis le cadavre d'un mort tombé à terre. C'est le guerrier à droite

1. Comp. aussi II. Θ 266 : Τεῦχος δ' εἵματος ἦλθε παλίντονα τόξα τιταίνων — στῆ δ' ἄρ' ὑπ' Ἀλάντος σάκει· Τελαμωνιάδαο.

qui l'a tué en lui passant sa lance à travers le corps; on voit la pointe ressortir sous l'épaule du cadavre. Le guerrier à gauche s'avance la lance haute pour venger son camarade tombé. Les trois personnages de ce groupe sont nus, seulement armés de casques, boucliers, cnémides et lances. Le guerrier à gauche a, comme les précédents, un bouclier rond, qu'il tient devant sa poitrine. De la même forme est aussi le bouclier du mort; on en aperçoit le revers derrière le cadavre. Seul le troisième guerrier porte un bouclier ovale de la forme dite « béotienne ». Sur la face de ce bouclier se voit un dessin en écailles¹, tandis que tous les boucliers ronds, dont nous voyons la partie antérieure, portent des épisèmes différents (bucrane, cygne, aigle volant). Le champ autour des figures est peuplé d'une quantité d'« ornements de remplissage », qui sont tous habituels dans le style sicyonien.

Je n'ai pas l'intention d'examiner à propos de ce petit vase tous les problèmes, souvent très compliqués, qui se rattachent à la céramique sicyonienne. Seulement, il me semble utile de profiter de l'occasion pour insister sur une question, qui, dans un sens plus restreint, concerne justement notre aryballe.

Il appartient à un tout petit groupe d'aryballes sicyoniens qui se distinguent par certaines particularités artistiques ou techniques, et dont voici la liste²:

1° British Museum, n° d'inv. 89.4-18.1. « Le lécythe Macmillan », *Journal of Hell. Studies*, 1890, p. 167, pl. I-II. Provenance : Thèbes.

2° Louvre, n° d'inv. CA 931. *Mélanges Perrot*, p. 269, pl. IV. Provenance : Thèbes.

3° Musée de Berlin, n° d'inv. 3773. *Archäolog. Jahrbuch*, 1906, p. 116, pl. II. Provenance : Rhodes.

1. Sur ce dessin en écailles, qui se trouve très souvent sur les boucliers « béotiens », mais jamais sur les boucliers ronds, voir Lippold, *Griechische Schilde* dans *Münchener archäologische Studien dem Andenken Adolf. Furtwänglers gewidmet*, p. 412.

2. Dans l'*Archäol. Jahrbuch*, 1906, p. 118, M. Washburn a déjà réuni quelques-uns de ces vases.

4° Musée de Tarente, n° d'inv. 4173. Décrit dans *Archäol. Jahrbuch*, 1906, 1185. Provenance : Tarente.

5° Musée de Syracuse. *Monumenti antichi*, XVII, p. 157, fig. 116. Provenance : Géla.

6° Musée de Syracuse, *Monumenti antichi*, XXV, p. 551, pl. XIV. Provenance : Syracuse.

7° Musée d'Athènes. Fragment. *The Argive Heraeum*, II, pl. LXVI, 10. Provenance : l'Héraion d'Argos.

La ressemblance qui unit ces vases étroitement entre eux et qui les unit aussi à notre aryballe, me paraît assez évidente pour me dispenser d'une argumentation très détaillée. Il est vrai que les numéros 1-4 et 7 ont des goulots merveilleusement modelés, tandis que les numéros 5 et 6, ainsi que notre vase, ont l'orifice plat de la forme ordinaire. Mais c'est là une différence qui n'a pas une grande portée. Ce qui est de beaucoup plus important et ce qui me semble prouver l'exactitude de notre groupement, c'est la grande concordance pour le style, le choix des sujets et la technique. Que l'on remarque surtout les thèmes figurés sur les zones principales de ces aryballes. Des motifs mythiques, des scènes de chasse, des êtres fantastiques ou des animaux, de tous ces sujets qui constituent le répertoire ordinaire des vases sicyniens — nous ne trouvons ici rien ou presque rien¹. Ce groupe a son cycle de sujets à lui. C'est la glorification de la vigueur virile qui en est le thème favori. Ces peintures, qui malgré leurs dimensions minuscules sont si riches en figures et en détails, nous montrent exclusivement des tableaux où les jeunes hommes nobles étalent leur force et leur adresse dans des scènes de bataille, dans des courses à cheval ou en char. Et comme les sujets sont toujours les mêmes, c'est aussi le cas pour le style et la composition. Des groupes tout-à-fait identiques se répètent souvent d'un vase

1. Seulement sur l'aryballe de Tarente, n° 4 de notre liste, un espace vide dans la représentation des courses à cheval est rempli par un sphinx. C'est là un « motif de remplissage » équivalent au petit cygne, qui se trouve dans la chasse au lièvre sur notre vase. On peut comparer aussi le sphinx à double corps dans la zone principale de l'œnochoë Chigi, publiée dans les *Antike Denkmäler*, II, pl. 44-45.

à l'autre. Quant à la technique, je peux renvoyer aux remarques déjà faites sur le nouvel exemplaire du Louvre ; sur les autres aryballes cités, on voit la même exécution extrêmement fine et soignée, le même emploi de plusieurs couleurs mates pour marquer les détails et surtout la même manière singulière de caractériser la chair nue par un ton spécial, enfin le même riche usage d'incisions. Il n'est pas douteux, je crois, qu'il faut considérer tous ces aryballes comme tout à fait contemporains et sortis du même atelier. Enfin, c'est peut-être à cet atelier qu'il faudrait aussi attribuer la célèbre œnochoé Chigi¹, bien qu'elle soit certainement d'une date un peu plus récente.

Or la question — en vérité très importante pour l'étude de la peinture archaïque — que nous allons reprendre à propos du nouvel aryballe du Louvre, c'est la question de la date à attribuer à ce groupe. Les savants se sont prononcés dans des sens très différents sur ce problème. Quelques-uns, par exemple M. Boehlau dans sa belle étude *Aus ionischen und italischen Nekropolen*², n'ont pas hésité à insérer le lécythe Macmillan dans la série des vases « proto-corinthiens », antérieure à la céramique corinthienne à frise d'animaux. Lisons au contraire ce qu'a écrit M. Walters sur le même vase et d'autres similaires dans son *History of ancient pottery*, I, p. 310. « It is abundantly clear that such work could not have been produced in the eighth, or even the seventh century ; the style is virtually that of the subsequent black-figured vases, and we are therefore forced to the conclusion that these miniature vases were made under the more or less direct influence of the later Corinthian wares proper, at a time when that style was developing into the black-figured. » C'est dans le même sens que s'est prononcé M. Pottier à propos de la publication du numéro 2 de notre liste³ : « Loin d'être les produits d'un archaïsme nais-

1. *Antike Denkmäler*, II, pl. 44-45.

2. Voir le résumé chronologique dans cet ouvrage, p. 117.

3. *Mélanges Perrot*, p. 271.

sant, ces petits chefs-d'œuvre de céramique marquent l'apogée de la miniature peinte, qui a dû se prolonger assez avant dans le cours du vi^e siècle¹. »

Il est bien naturel que l'on se refuse à assigner un âge très reculé à des vases d'un style aussi développé, à de vrais chefs-d'œuvre de la céramique archaïque, comme le dit à juste titre M. Pottier. On ne croirait guère qu'ils soient antérieurs à l'art médiocre et beaucoup plus primitif, en apparence, des vases corinthiens à frises d'animaux, antérieurs aux vases attiques du groupe de l'amphore de Nettos et de la tasse d'Égine et très antérieurs au développement complet de la peinture à figures noires à Corinthe et en Attique. Cela semble une anomalie, presque un miracle. Mais dans l'histoire de l'art, ce ne serait pas le seul « miracle » qui ait fini par être admis comme un fait. A mon sens, nous sommes forcés aussi, dans le cas présent, d'accepter ce « miracle ».

Je ne peux pas reproduire ici toutes les observations qui, à mon avis, conduisent nécessairement à une telle conclusion. Il faudrait examiner dans son ensemble toute la céramique sicyonienne et sa situation dans l'histoire de la peinture archaïque, ce qui ne peut pas entrer dans le cadre étroit de cet article. Je veux seulement appeler l'attention sur quelques faits, dont on n'a pas suffisamment apprécié la valeur, tout-à-fait décisive à mes yeux, pour fixer la place chronologique que doivent occuper ces aryballes. Que l'on me permette d'abord une observation de méthode. L'archéologue qui, pour ses constructions chronologiques, n'a à sa disposition que des observations stylistiques, est toujours tenté de se figurer l'évolution trop simple, trop égale. Ce qui lui semble, selon son système, représenter une phase plus primitive sera jugé par lui antérieur à ce qui est d'un style plus développé. Mais il faut se rendre compte que la vérité, très souvent, est beaucoup plus compliquée que la théorie;

1. Comp. le même auteur dans le *Catalogue des vases antiques du Louvre*, II, p. 426 et 444; Perrot-Chipiez, *Hist. de l'Art*, IX, p. 648.

le progrès ne se produit pas toujours en ligne droite, mais par de nombreuses oscillations. C'est pourquoi il sera toujours préférable de fonder des déterminations chronologiques sur d'autres appuis d'une valeur plus objective. Fournir ces indications est justement un des buts principaux des fouilles scientifiques. Quelques constatations bien fondées, tirées des champs de fouilles, valent beaucoup mieux pour fixer la succession réelle des objets ou des genres qu'une quantité d'observations stylistiques.

Or, pour deux de nos aryballes, nous possédons heureusement des renseignements exacts sur les circonstances de la trouvaille. C'est le cas pour l'aryballe de Tarente (numéro 4 de notre liste). Malheureusement, ce petit vase précieux n'est pas encore publié. Son goulot, admirablement modelé en forme de trois têtes féminines, qui entourent le col, la représentation remarquable de courses à cheval, qui se trouve sur la zone principale, l'exécution soignée et habile de la frise d'animaux et de la chasse au lièvre sur les deux zones inférieures, l'ornement délicieux en fleurs de lotus sur l'épaule — voilà des qualités qui le rangent à côté du « lécythe Macmillan » et des aryballes de Berlin et du Louvre (nos 2-3 de notre liste). Or, cet aryballe a été trouvé dans une tombe de Tarente (Borgo orientale, Contrada Montedoro, area del Signor Molco) avec trois autres aryballes sicyoniens¹. L'un est un aryballe pointu de décor archaïque : sur l'épaule se trouve un ornement en fleurs de lotus; sur la zone principale un sphinx, un cavalier, un lion, un homme attaquant un sanglier et une panthère; sur deux zones accessoires, une frise d'animaux et la chasse au lièvre. Les deux autres sont des aryballes de même forme, mais avec décoration « subgéométrique »²: l'un d'eux est tout-à-fait pareil à un aryballe trouvé à Delphes³; l'autre est du même style et de la même technique

1. Grâce à la bienveillance de M. Quagliati, j'ai pu étudier librement au musée de Tarente cette trouvaille intéressante.

2. Sur ce terme voir *Sikyoniske Vaser*, p. 99 et suiv.

3. *Fouilles de Delphes*, t. V, p. 141, fig. 620.

géométrique et il offre sur l'épaule et sur la zone principale autour de la panse la décoration ordinaire en chiens courant. Il faut ajouter que ces quatre aryballes appartiennent sans doute à la même sépulture ; malgré leur style très différent, ils ont donc été déposés en même temps.

La combinaison surprenante que nous offre cette trouvaille n'est pas due à un accident particulier ; nous en avons la preuve dans le contenu tout-à-fait correspondant d'une autre tombe, à savoir la tombe n° 323 de la nécropole ancienne de Géla, dont l'exploration est due à M. Orsi¹. Dans cette tombe, qui ne contenait qu'un mort, M. Orsi a trouvé deux aryballes sicyoniens, l'un le n° 5 de notre liste, qui rappelle de très près l'aryballe du Louvre publié ici, l'autre un aryballe de même forme, mais avec décor subgéométrique (figuré dans les *Monumenti antichi*, l. c.)

Ces deux trouvailles se confirment mutuellement. Elles nous autorisent, ou mieux, elles nous forcent à conclure que les aryballes de notre groupe, malgré leur style développé, ont été employés à la même époque que les aryballes à décor « subgéométrique ». Or, c'est un fait incontestable que les aryballes pointus du style « subgéométrique », tels que sont les exemplaires tirés des tombes que je viens de décrire, sont *antérieurs* aux vases corinthiens à frises d'animaux. Cela est prouvé surtout par l'exploration des vastes nécropoles siciliennes. En étudiant, dans le musée de Syracuse, les mobiliers des nombreuses tombes examinées par M. Orsi dans les nécropoles de Syracuse, de Mégara Hyblaea et de Géla, on voit avec une clarté satisfaisante la succession des genres ordinaires : les aryballes sicyoniens du style subgéométrique cessent de se trouver dans les tombes en même temps que les aryballes globulaires, et les bombylioi corinthiens à frises d'animaux commencent à paraître.

Mais alors, si l'on rend pleine justice aux faits que je viens

1. Voir *Monumenti antichi*, XVII, pp. 156 suiv.

de présenter, on ne peut pas se soustraire à la conclusion que le petit groupe d'aryballes magnifiques, dont nous avons ici discuté la position chronologique, est malgré tout, lui aussi, antérieur à la céramique corinthienne, c'est-à-dire qu'il est à placer vers le milieu du VII^e siècle.

Copenhague, août 1920.

K. Friis JOHANSEN.

NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LA DATE DE L'ARYBALLE DU LOUVRE

Dans son intéressant et suggestif article, M. Johansen a soulevé une question générale qui mérite examen et sur laquelle je voudrais présenter quelques observations. Est-il vrai que l'examen des nécropoles antiques nous apporte des observations assez précises et assez sûres pour que nous devions les adopter sans hésiter, comme bien supérieures aux indications fournies par le style des objets? Est-il vrai que nous devions nous incliner devant ces faits sans réplique, dussions-nous introduire un « miracle » dans l'évolution de l'art du dessin?

Sans contester que l'étude du mobilier funéraire nous apporte une aide très précieuse pour les problèmes de chronologie, je crois nécessaire d'opérer avec prudence dans ce domaine comme dans les autres et de ne pas obéir aveuglément aux conclusions qu'on en peut tirer. En effet, il y a deux causes d'erreur possibles dans la chronologie fondée sur le contenu d'une tombe. 1^o Nous savons à peu près quand commence un genre de céramique, mais il est beaucoup plus difficile de dire quand il finit. Personne n'osera affirmer qu'après 650 on n'a plus jamais fabriqué de vase de style géométrique ou « subgéométrique ». De plus, la disparition d'un certain genre de vases dans un pays éloigné du centre de fabrication ne prouve pas que la fabrication en soit complètement arrêtée.

On pouvait encore fabriquer à Sicyone des aryballes sicyoniens, alors que l'importation en avait cessé en Sicile. 2° Une sépulture peut contenir des vases qui ne sont pas du même temps; on a pu conserver dans une famille certains vases pendant plusieurs générations et finalement les déposer auprès d'un mort qu'on voulait particulièrement honorer. Si, dans l'ensemble des nécropoles de Sicile, on voit le décor géométrique ou « subgéométrique » cesser au moment où apparaissent les vases à décor végétal et à frises d'animaux, c'est un fait général qui devient pour nous un point de repère utile. J'ai fait usage aussi de ce genre d'observation qui est un guide commode¹. Mais cela veut-il dire que dans chaque tombe particulière, si nous trouvons un vase avec un aryballe « subgéométrique », il nous sera impossible de le placer ailleurs qu'à la date générale de cette catégorie subgéométrique, et que, si d'autres raisons s'opposent à ce synchronisme, nous devons passer outre? Une telle conclusion dépasserait les prémisses du raisonnement. Sans doute, dans les pages qui précèdent, M. Johansen a raison de conclure que « les aryballes de notre groupe, malgré leur style développé, ont été *employés* à la même époque que les aryballes à décor subgéométrique », mais cela ne veut pas dire qu'ils aient été *fabriqués* à la même époque. Car il peut se faire que le « subgéométrique » ainsi trouvé atteste, soit une prolongation du genre à une date plus basse qu'on ne le suppose d'ordinaire, soit la conservation d'un vase ancien dans une tombe d'époque plus récente.

Les deux faits nous sont prouvés par des exemples. On trouvera dans mon *Catalogue des vases du Louvre*² un chapitre sur la prolongation de la peinture à figures noires pendant tout le v^e siècle. Il est clair qu'en général une tombe contenant des vases de cette technique appartient au vi^e siècle. Mais celui qui poserait en principe que toute tombe où l'on

1. *Catal. des vases du Louvre*, p. 427-429, 442-443.

2. P. 647.

trouve un vase à figures noires ne peut être que du ^{vi}^e siècle, se tromperait et risquerait d'introduire encore un « miracle » dans l'art céramique du ^{vi}^e siècle en y reportant un vase du ^v^e. Rappelons maintenant un autre témoignage. Dans le tumulus de Marathon, élevé après 490, on sait qu'on a recueilli à la fois une amphore corinthienne, une poterie en forme de marmite avec des ornements en crochets (de style ionien?), avec plusieurs petits lécythes à figures noires du style attique négligé qui indique la première moitié du ^v^e siècle. Pour expliquer la présence de ces objets disparates dans la même sépulture, on a supposé qu'à côté de vases contemporains les parents des morts avaient apporté des offrandes choisies dans l'ancien mobilier de famille¹.

On ne peut donc pas attribuer une valeur de loi décisive à une chronologie établie sur l'ensemble des observations faites dans des nécropoles, surtout quand les raisons de style s'y opposent avec force. M. Johansen en a été frappé lui-même, puisqu'il admet ici une sorte de « miracle ». Il sait bien, en effet, que nulle part, dans l'art du ^{vii}^e siècle, même dans les belles amphores de Milo à scènes mythologiques, même dans l'amphore attique de Nessos, on ne trouve de composition ni d'exécution capable de rivaliser avec ces petits chefs-d'œuvre. Par la logique des choses il a été amené, lui aussi, comme je l'avais fait², à ranger dans le même groupe l'œnochoé Chigi. Mais à qui fera-t-on admettre que cette œuvre si remarquable et si parfaite, pourvue d'inscriptions, supérieure même au style des grands cratères corinthiens, plus rapprochée du célèbre *Vase François* que des amphores de Milo, appartienne « au milieu du ^{vii}^e siècle »?

Il faut tenir compte aussi de l'élément sculptural. Comment mettre à une date aussi reculée les jolies et fines têtes de

1. A. Hauvette, *Nouv. archiv. des Missions scientifi.*, 1892, p. 326 et suiv., pl. 2 et 3; Perrot, *Hist. de l'Art*, VIII, p. 84 à 87.

2. *Mélanges Perrot*, p. 271 et suiv.

femmes que nous offrent les vases n^{os} 1 à 4 de la liste énumérée, qui respirent le style déjà développé du vi^e siècle? Dans la série des aryballes plastiques, il en est qui sont visiblement plus anciens que ceux dont s'occupe M. Johansen, par exemple l'aryballe du Musée d'Athènes publié par M. Washburn¹, d'un style encore très archaïque. Celui-là pourrait assurément remonter au milieu du vii^e siècle. Faudra-t-il donc le faire reculer jusqu'au viii^e? Enfin, songeons que plusieurs de ces petits vases, et l'œnochoé Chigi elle-même, portent le sujet *déjà ancien* de la chasse au lièvre et que ce motif, placé en petite zone secondaire, indique une phase relativement récente, qui a été précédée par la période où la chasse était traitée comme décor principal (vases proto-corinthiens à zones non incisées). Pour toutes ces raisons il me semble impossible de parler ici du milieu du vii^e siècle.

Plutôt que de changer toutes nos idées sur l'évolution de l'art, en peinture et en sculpture, au nom d'un principe fixe, établi sur des bases chronologiques qui ne sont pas inébranlables, n'est-il pas plus simple, dans le cas présent, de nous fier à l'élément « stylistique » et de le considérer comme notre appui en définitive le plus solide?

E. POTTIER.

1. *Jahrbuch des Inst.*, 1906, p. 119, fig. 1.

TEXTES ET SCOLIES DE L'ODYSSÉE

Comment était disposée la ville d'Ithaque? Les textes homériques sont là-dessus presque muets. Voici pourtant un vers que les archéologues peuvent noter :

δεξιῶ ἤϊξαν διὰ τ' οἰκία καὶ πόλιν αὐτῶν.

C'est le vers 154 de β. Il fait partie d'un passage fameux ; c'est le signe des deux aigles envoyés par Zeus à l'assemblée des Ithaciens (vers 146-159) :

Télémaque parlait. Deux aigles, qu'envoyait le Zeus à la grand'voix, arrivaient en plongeant du haut de la montagne. D'abord, au fil du vent, ils allaient devant eux et, volant côte à côte, planaient à grandes ailes. Mais bientôt, dominant les cris de l'agora, ils tournèrent sur place à coups d'aile pressés, et leurs regards, pointés sur les têtes de tous, semblaient darder la mort ; puis, se griffant la face et le col de leurs serres, ils filèrent à droite, au-dessus des maisons et *à travers leur ville*. Les yeux de tous suivaient le terrible présage : les cœurs se demandaient quelle en serait la suite. Alors, pour le leur dire, un héros se leva, le vieil Adithersès, un des fils de Mastor...

ὥς φάτο Τηλέμαχος ἑ τῷ δ' αἰετῶ εὐρύοπα Ζεὺς

ὑψόθεν ἐκ κορυφῆς ὄρεος προέηκε πέτεσθαι.

τῷ δ' ἔως μὲν β' ἐπέτοντο μετὰ πνοιῆς ἄνέμοιο

πλησίῳ ἀλλήλοισι τιτανομένῳ πτερύγεσσιν.

ἀλλ' ὅτε δὴ μέσσην ἀγορὴν πολύφημόν ἰκέσθην, 150

ἔνθ' ἐπιδινηθέντε τιναξάσθην πτερὰ πυκνά,

ἐς δ' ἰδέτην πάντων κεφάλας, ὅσσοντο δ' ὄλεθρον.

δρυφαμένῳ δ' ὀνύχεσσι παρειὰς ἀμφί τε δειράς

δεξιῶ ἤϊξαν διὰ τ' οἰκία καὶ πόλιν αὐτῶν.

θάμβηταν δ' ὄρνιθας, ἐπεὶ ἴδον ὀφθαλμοῖσιν 155

ὄρμηξαν δ' ἀνὰ θυμόν, ἃ περ τελέεσθαι ἔμελλον.

τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε γέρων ἦρως Ἀλκίθερης....]

Ce passage, dès l'antiquité, arrêta les commentateurs : que pouvait dire au juste τὸ δ' ἕως μὲν β' ἐπέτοντο du vers 147? et οἰκία καὶ πόλιν αὐτῶν du vers 154?

Pour le premier, les scolies nous disent : τὸ εἰς ἀντὶ τοῦ τέως et Eustathe ajoute ἀντὶ τοῦ τέως καὶ μέχρι τινός. Cette explication a été adoptée par les modernes qui ont corrigé avec Nauck τὸ τῆς β'... ou avec van Leeuwen τῆς μὲν β'...

Pour le second, les scolies nous disent :

αὐτῶν Ἀριστοφάνης οὕτως γράφει ἀντὶ τοῦ ὥσπερ ἦλθον καὶ ἀπέστησαν. καὶ πόλιν αὐτῶν πόλιν πλάττει ἰδίαν τοῖς ἀετοῖς ὃ Ὅμηρος εἶποι δ' ἂν τις καὶ πόλιν αὐτῶν τὰς τῶν ὀρνῶν κορυφάς.

La difficulté était donc apparue dès les Alexandrins et Aristophane avait corrigé en πόλιν οὕτως. Mais sa correction n'avait pas été admise et nous voyons par Eustathe que l'on donnait deux explications de πόλιν αὐτῶν. Pour les uns, c'était la ville des Ithaciens : καλὸν μὲν ἐπὶ τῶν Ἰθακησίων νοεῖν ὡς διὰ μέσης τῆς πόλεως ὑποχωρισάντων τῶν οἰωνιστικῶν ἀετῶν. Mais grammaticalement rien ne rattachait aux Ithaciens cet αὐτῶν, qui, disaient les autres, ne pouvait se rapporter qu'aux aigles : ἕτεροι δὲ τὴν τῶν ἀετῶν κατά-παυσιν, διὰ τιμὴν τοῦ βασιλικοῦ τούτου ζώου, οἰκία καὶ πόλιν ἐνόησαν, et ils alléguèrent d'autres passages homériques où le Poète avait parlé des maisons des abeilles, des guêpes, de l'aigle lui-même :

M 167-168 : οἱ δ', ὥς τε σφῆκες μέσον αἰόλοι ἢ μέλισσαι
οἰκία ποιήσονται ὁδῷ ἐπὶ παιπλοέσσει...

M 221 : ἄφαρ δ' ἀφείχε πάρος φίλα οἰκί' ἔκισθαι.

Mais ce dernier vers prouve l'inanité du rapprochement : il faudrait en β ἔς οἰκία et non pas διὰ. Retenons pourtant, de cette comparaison, qu'en β nous devons écrire διὰ οἰκία comme φίλα οἰκία en M, et non pas διὰ τ' οἰκία qui n'est qu'une mauvaise correction *digammique*...

Je propose la correction complète :

δεξιῶ ἤσαν διὰ οἰκία καὶ πόλιν αἰπύν....

L'attribut d'adjectifs masculins à des substantifs féminins pour les besoins du mètre était un usage homérique, que constataient les éditeurs et critiques de l'antiquité. Au sujet de Πύλον ἡμαθόεντα, qu'en α 93, un manuscrit (W de Ludwig) corrige en ἡμαθόεσσον, Eustathe nous dit : τὸ ἡμαθόεις θηλυκοῦ γένους δοκεῖ, ὁμοίως τῷ ὕλκεντι Ζακύνθῳ. et en β 308 : ἡ Πύλος λέγεται θηλυκῶς ἐν τῷ ἐς Πύλον ἡγαθέη. Cf. *Sch.* β 214 : ἡμαθόεντα ὥς τὸ ὀλοόεντος ἐχίδνης ἀγτί τοῦ ὀλοόεσσης, etc.

Ce « solécisme » homérique avait appelé, comme on peut croire, toutes les corrections des puristes : ils n'avaient pas reculé devant les fantaisies les plus barbares, — d'où ces πόλιν αἰπὴν que nous avons aujourd'hui en γ 130, ν 316, θ 516, λ 533 de l'*Odyssée*. Mais un manuscrit (T de Ludwig) nous a conservé en θ 516 la bonne lecture αἰπὺν. et, en ν 316, c'est, avec le manuscrit S, cet autre manuscrit U de Ludwig (*Augustanus* de Munich; *Mon.* d'Allen), sur lequel je ne me lasserai pas d'appeler l'attention des philologues¹. Payne Knight avait eu raison de rétablir en tous ces passages πόλιν αἰπὺν. Or, en N 625 de l'*Iliaïe*, où la Vulgate avec Eustathe nous donne aussi πόλιν αἰπὴν, l'un des manuscrits a gardé la forme correcte αἰπὺν, mais deux autres, M et L, ont introduit la correction moins barbare πόλιν αὐτὴν, qui n'est point passée dans le texte, sans doute parce que le vers 627 se termine aussi par αὐτῇ.

J'aurais bien des exemples à alléguer pour montrer comment αὐτὸς, αὐτὴ, αὐτῶν, etc. servirent aux éditeurs et correcteurs d'Homère durant l'antiquité pour introduire dans le texte authentique nombre de corrections aussi peu acceptables. En ce même chant β, les vers 386-392 portent aujourd'hui :

ἢ δ' αὖτε Φρόνιοι Νοήμονα φαίδιμον υἷδν
ἦτε νῆα θοὴν ὃ δέ οἱ πρόφρων ὑπέδεκτο.
δύσετό τ' ἥέλιος σκιάωντό τε πᾶσαι ἄγυιαι,
καὶ τότε νῆα θοὴν ἄλαδ' εἵρυσέ, πάντα δ' ἐν αὐτῇ

1. Il est à noter dans ce manuscrit une faute étrange au sujet de ce même mot αἰπὺν : en α 11, une seconde main a corrigé αἰπὸν ὄλεθρον en αἰπὴν ὄλεθρον.

ὅπλ' ἐτίθει, τὰ τε νῆες εὖσσελμοι φορέουσιν.
 στήσε δ' ἐπ' ἐσχατιῇ λιμένος, περὶ δ' ἐσθλοὶ ἐταῖροι
 ἄθροοι ἡγερέθοντο· θεὰ δ' ὤτρυνεν ἕκαστον.

Ces vers sont intraduisibles si l'on ne rétablit pas en 391 στήσε δὲ *fe* ἐσχατιῇ λιμένος, en rétablissant avec le digamma le complément absolument indispensable. De même le digamma nous oblige à rétablir en 389 ἄλλαδε φέρουσ' ἐν δέ τε πάντα. Enfin, en 392, quelque critique, scandalisé sans doute de la tautologie ἄθροοι ἡγερέθοντο, avait corrigé en αὐτὴν ἡγερέθοντο, mais cette correction n'avait réussi à s'introduire que dans quelques éditions; cf. nos manuscrits P² H² et la scolie ἄθροοι γρ. αὐτήν.

On voit par quels intermédiaires notre vers β 154 a dû passer pour aller de l'homérique πόλιν αἰπὺν au classique πόλιν αὐτῶν par πόλιν αἰπὴν et πόλιν αὐτήν.

Ithaque avait une « ville haute », d'où l'épithète de εὐδείελος qui lui est réservée dans l'*Odyssée* (sauf un cas en ν 234) et qui ne se rencontre pas dans l'*Iliade*. Je reviendrai sur cette épithète.

Victor BÉRARD.

LES BAS-RELIEFS DE MARQUINEZ

(ALAVA)

Les lecteurs de cette Revue ont peut-être conservé le souvenir des quelques lignes que je consacrai, voici quatre ans, aux bas-reliefs de Marquinez, dans une analyse critique d'un opuscule de M. Juan Cabré¹. J'en avais donné un dessin assez incomplet, d'après une photographie médiocre que m'avait communiquée M. Eguren y Bengoa. Je ne les avais pas examinés personnellement, mais j'avais exprimé un doute très prononcé sur l'époque — *énéolithique* — à laquelle M. Cabré attribuait ces figures.

Depuis ce temps, les deux auteurs espagnols dont je viens de citer les noms sont revenus sur la question, précisant et développant leur opinion. Moi-même j'ai pu, en septembre 1919, me rendre à Marquinez depuis Vitoria et visiter, non seulement la grotte sculptée, mais aussi un bon nombre de celles, également artificielles, qui sont creusées dans les falaises des vallées avoisinantes, tout spécialement celles d'Albaina. Je fus guidé dans cette excursion par mes excellents amis don Pedro Ruiz et don Fidel Fuidio, que je suis heureux de remercier ici. Je puis donc exprimer actuellement sur le sujet du litige une opinion personnelle.

1. *Revue archéologique*, 1916, I, p. 326.

2. Juan Cabré Aguiló, *Avance al estudio de la escultura prehistorica de la peninsula Iberica* (Extrait in *Annaes da Academia Polytechnica do Porto*, 1918 (2^e paragraphe). — Enrique de Eguren, *Avance al estudio de algunas de las cuevas artificiales de Alava*, *Boletin de la R. Soc. Española de historia natural*, 1918, p. 539). — Barandiaran, *El Arte rupestre en Alava*, *Boletin de la Soc. Iberica de Ciencia naturales*, 1920, p. 65.

La grotte taillée où se voient les sculptures se trouve, avec trois autres, au lieu dit *Peñas Canas*, et porte avec elles le nom de *Santa Leocadea*. Elle n'est séparée du chevet de l'église de Marquinez que de quelques mètres, et se trouve contiguë à une autre, fort petite, servant actuellement d'ossuaire. On y monte par des gradins taillés grossièrement. Sa forme est celle d'un rectangle de 5 mètres de large pour 7^m,50 de profondeur, mais ni ses angles ni sa voûte ne sont dressés à l'équerre. Tout autour des murailles court une sorte de banquette grossière. Audessus, inaccessibles, on peut noter plusieurs niches taillées de main d'homme.

Les bas-reliefs se trouvent exécutés sur la paroi droite de la grotte, à droite de deux niches en cul-de-four. Sur toutes les surfaces, on remarque les traces laissées par l'outil qui a creusé la roche, une sorte d'herminette. La roche étant un calcaire assez dur, bien que se délitant facilement à l'air, il m'est difficile de ne pas admettre que l'instrument utilisé pour un tel travail ait été en *acier* et de tranchant très affilé.

Le panneau sculpté se compose de deux personnages : à gauche, un homme debout, nu, figuré de face, en posture raide, les bras ramenés sur la poitrine, et joignant les mains (indistinctes) au sommet du sternum. Les jambes sont jointes et les pieds dégradés, ce qui ne permet pas de donner exactement sa hauteur primitive, voisine de 1^m,30. Sur son front est gravée une petite croix. Le sexe est défini par les bourses seules.

À droite, se trouve une femme, apparemment nue, vue de face, assise de côté sur un cheval grossièrement exécuté. La destruction à une date récente de la partie antérieure de la paroi, qui formait une mince cloison de séparation d'avec la grotte-ossuaire, a emporté l'arrière-train de l'animal et l'extrémité de la main gauche de la femme. Celle-ci a les bras tombant obliquement et les avant-bras relevés; la main droite indistincte soutient un objet très évasé, dont la forme est la même que celle des têtes des personnages. Il est difficile d'en déter-

miner la signification : miroir, massue, éventail, main très exagérée comme volume, etc. La taille de la femme est resserrée et ses hanches forment une saillie, anguleuse à l'articulation des fémurs. Les jambes sont très courtes, plus séparées que celles de l'homme, avec la division des cuisses très creusée, comme pour bien marquer le sexe. Une petite incision marque le nombril. Sa hauteur totale est 0^m,78 à 0^m,80. — Tandis que la tête de l'homme présente la figuration du nez et des arcades sourcilières, par abaissement de plan du reste de la face, aucun détail n'est indiqué sur celle de la femme.



La sculpture a été exécutée en surcreusant le pourtour des figures et en arron-

Fig. 1. — Croquis d'après nature des bas-reliefs de la grotte de Santa Leocadea, à Marquinez (Alava).

dissant le contour des masses laissées en relief de 2 à 4 centimètres; un certain essai de modelé rudimentaire se fait sentir dans la figure masculine. Dans l'autre, l'artiste s'est contenté de laisser le plan naturel de la roche intact en adoucissant les contours; cependant, pour obtenir le relief des jambes de la femme, il a fallu naturellement rabaisser celui du corps du cheval.

On a dû procéder de même pour la tête masculine, où l'on distingue trois plans : le plus élevé, formé par le front et le nez, qui est à la même hauteur que le contour; un second, celui des joues, qui se creuse de 2 centimètres, des bords jusqu'au nez et aux arcades sourcilières, et, moins net, le menton, se détachant un peu du cou.

On voit facilement, malgré l'état d'écaillement de la surface

des figures, qu'elles étaient barbouillées de rouge foncé, ainsi qu'une partie au moins des parois et des deux niches. Je n'ai pu remarquer que les yeux, les sourcils et la bouche de la femme aient été tracés en peinture. Le jour assez obscur où je procédai à mon examen, et la lumière latérale, peu favorable à la recherche des détails picturaux, en sont peut-être le motif.

Quoiqu'il en soit, nous nous trouvons en présence de bas-reliefs très primitifs, dont nous allons maintenant discuter l'attribution à l'époque néo-énéolithique, soutenue par MM. Cabré et Eguren.

Ce dernier nous a fait connaître la découverte déjà ancienne, connue seulement par référence, dans une des grottes artificielles de Marquinez, d'un vase de cuivre d'assez grande dimension, dont on utilisa les restes pour fabriquer des clochettes pour le bétail. Je ne pense pas qu'on puisse tirer de cette donnée la moindre indication sur l'âge des figures sculptées. En effet, nul n'ignore que ce n'est pas à l'époque du cuivre, mais seulement à la fin du bronze et plus tard que l'on voit apparaître des vases en métal battu, cuivre ou bronze, qui nécessitaient un développement assez avancé de la technique métallurgique. D'autre part, l'utilisation indiquée dénote que le métal, plutôt du bronze que du cuivre, était fort bien conservé, ce qui ne se comprendrait guère s'il s'agissait d'un objet vraiment antique en tôle mince. Il resterait encore à établir qu'il existe un rapport quelconque entre la découverte, du reste entourée d'obscurité, du récipient de cuivre, et les sculptures objet de cette discussion. Les grottes de Marquinez sont nombreuses, elles ont été occupées à divers âges, et, même si elles remontaient à une époque aussi reculée que le pensent MM. Cabré et Eguren, les objets qu'on y rencontre pourraient appartenir à l'un quelconque des moments ultérieurs où l'on a pénétré.

J'ai visité dernièrement plusieurs groupes importants de ces grottes, spécialement celles d'Albaïna, de Faido et de Laño; je ne pense pas qu'on puisse les faire remonter à une époque antérieure à celle des Barbares. Elles sont fort nombreuses,

puisque, d'après M. Barandiaran, entre Faido et Marquinez, on ne compte pas moins de 672 portes d'autant de grottes soigneusement taillées, les unes donnant accès à une seule chambre, les autres à plusieurs, parfois très vastes. Leur plan est demi-circulaire, circulaire ou rectangulaire. Les plus grandes mesurent plus de 6 mètres de long sur 4 de large et autant de haut, avec deux ou trois chambres annexes. Le plafond affecte généralement l'aspect d'une voûte en plein cintre, voire en ogive; les parois sont tantôt brutes, laissant voir les coups d'instruments du carrier, tantôt très soigneusement lissées et parfois recouvertes d'un enduit d'une couleur rosée. — La fermeture des portes, généralement de 1^m,50 de haut pour 0^m,50 de large, laisse voir maints détails semblables à ceux des chambres analogues médiévales du Périgord : rebords en relief pour retenir le battant en bois, trous et rainures courbes pour barrer la porte de l'intérieur avec une pièce de bois, etc. Parmi celles que j'ai visitées, j'en ai remarqué une, rectangulaire, aux deux extrémités de laquelle s'ouvraient deux petits réduits en absidioles arrondies; au centre de chacun subsistait un piédestal élevé, à section carrée, comme une sorte d'autel; au centre de la partie supérieure, un trou semble indiquer le point de scellement d'une statue ou d'un emblème disparu.

Le sol et parfois les parois de presque toutes ces cavités sont généralement occupées en grande partie par des tombes creusées; M. Barandiaran en a compté 120 dans 29 d'entre elles. Elles sont trapézoïdales, allongées, avec les angles plus ou moins arrondis, et une entaille le long des bords pour loger la dalle de fermeture. Bien que la plupart de ces sépultures soient simples, il en est d'autres plus larges, destinées, semble-t-il, à deux personnes et certaines, plus petites, à des enfants.

Aucun vestige archéologique ne subsiste à l'intérieur des grottes; on n'en voit guère non plus à l'extérieur. Les seuls tessons que j'y aie aperçus, provenant d'un sol ancien, étaient d'une époque peu reculée, probablement barbare ou plus récente. Je n'y ai vu aucune inscription ancienne, mais

seulement quelques zigzags gravés dans l'une d'elles, et, dans celle aux deux petits « oratoires », un bas-relief très fruste représentant un personnage sans aucun caractère.

Tout ce que nous venons d'exposer me semble peu en harmonie avec l'âge si reculé que mes collègues espagnols prêtent à ces monuments. Il n'y a aucun moyen direct de leur assigner une date, et leur analogie me paraît grande avec les habitations de rocher si abondantes en Périgord. M. Rivière autrefois a signalé dans l'une d'elles une figure humaine nue sculptée grossièrement¹.

Je crois d'autre part que les sépultures, qui sont du même type, dit en France à auge, abondantes en Périgord et dans maint endroit de la Péninsule ibérique, appartiennent à une période qui commence avec l'extrême fin de l'époque romaine et se développe dans les périodes suivantes. — Rarement, il est vrai, on en trouve d'inviolées, et plus rarement encore on y découvre un mobilier funéraire. Mais je me souviens que M. le marquis de Fayolle a signalé dans l'une d'elles, découverte en Périgord, la trouvaille d'une boucle de ceinturon en bronze d'époque barbare, et qu'en Portugal elles sont attribuées à une date semblable.

De toute façon, il serait utile, avant d'insister davantage sur les analogies qui peuvent exister avec les grottes artificielles de la craie (autrement facile à entamer) et d'autres terrains peu résistants, se rapportant à l'âge du cuivre ou du bronze, d'envisager plus à fond les hypothèses médiévales².

En examinant le plan et la disposition du « martyrium » souterrain de Poitiers, exploré par le Père De la Croix, je de-

1. E. Rivière, *Trente-sept années de fouilles préhistoriques*. Association Française, Congrès de Lyon, 1906, p. 21, fig. 15 du tiré à part : bas-relief d'homme à jambes écartées et bras anés de la roche du Peuch de Saint-Sour (Dordogne).

2. Voir tout spécialement le livre de Baring-Gould : *Cliff castles and cave dwellings of Europe*, Londres, 1911 ; pour le « martyrium de Poitiers », voir p. 178-179.

meure convaincu de l'extrême analogie de cet hypogée avec les grottes funéraires de Marquinez. Il est composé de deux chambres communicantes, dont la seconde laisse voir au centre un autel carré et qui sont occupées presque entièrement par des sépultures, dont sept sont taillées dans le roc et cinq formées de sarcophages de pierre, comme il y en a aussi beaucoup autour de Marquinez. La date du monument de Poitiers est de la fin du ^{vi}^e et du début du ^{vii}^e siècle.

Quant au tumulus de Troinex, près de Genève, contre lequel se trouvait là « Pierre aux Dames » dont M. Cabré signale l'analogie avec les sculptures de Marquinez¹, il recouvrait quatre tombes entaillées, dont trois contenaient deux corps disposés tête bêche; on y a trouvé des fragments de tuile romaine. Le geste des personnages qui s'y trouvent sculptés, ramenant les mains sur la poitrine, est celui de l'homme de Marquinez.

Nous avons signalé la petite croix qu'il porte sur le front; si elle n'est pas une adjonction postérieure, elle serait un motif de plus de penser que ces sculptures sont simplement une œuvre très fruste due à des chrétiens peu artistes, peut-être à des ouvriers sculpteurs ayant contribué à l'édification de la première église de Marquinez.

Nous sommes bien loin de l'âge du cuivre. Je n'entreprendrai donc pas l'interprétation, réelle ou symbolique, de la scène figurée; elle rentre dans un ordre de faits où je suis trop notoirement incompetent. Mais il était nécessaire d'attirer l'attention des archéologues sur les graves raisons qui me portent, jusqu'à plus ample informé, à croire que l'ensemble des grottes de Marquinez, y compris les sculptures singulières de la grotte de Santa Leocadea, est du ressort de l'archéologie du haut moyen âge et ne saurait, jusqu'à nouvel ordre, être considéré comme préhistorique. Il y a lieu de réagir contre la tendance à considérer comme de cet âge tous les monuments grossiers

1. *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, II, p. 45.

que la technique insuffisante des artistes a pu teinter d'un archaïsme fallacieux¹.

L'abbé H. BREUIL.

1. Comme autre exemple d'attribution tout à fait étrange de monument d'époque probablement historique à l'âge de pierre, citons la description, accompagnée de théories et d'interprétations d'une témérité incroyable, d'une grotte taillée de Villaseca (Ségovie) où l'on voit une série d'arcs probablement arabes que le marquis de Cerralbo a interprétés comme des idoles féminines néolithiques stylisées ! Il s'agit probablement d'un petit sanctuaire d'époque historique assez reculée, taillé dans le rocher comme mainte chapelle ou église monolithe, en utilisant une grotte préexistante. (cf. Marquis de Cerralbo : *El Arte rupestre en la region del Duraton*, in Boletín de la Real Academia de la Historia, 1918, p. 127.)

SIGNES GRAVÉS DE LA CAVERNE D'ISTURITZ

Ed. Piette avait soutenu l'idée que certains dessins paléolithiques devaient être considérés comme alphabétiques. Tout



Fig. 1.

en ne partageant pas cette opinion, je crois intéressant de faire connaître quelques pièces d'Isturitz qui apporteront de nouveaux éléments de discussion.

La figure n° 1 représente un petit cornillon de renne scié de biais à sa base, qui provient du magdalénien supérieur de ce

gisement. Il est gravé presque sur toute sa surface de signes pour la plupart composés d'éléments rectilignes bien nets,

suffisamment profonds pour être parfaitement lisibles et qui paraissent former un ensemble. Si nous les comparons à ceux des pièces trouvées à Laugerie (1866), au Placard (1880), à la Crozo de Gentillo (1906), nous ne trouvons que les traits croisés en X à branches irrégulières, de l'os d'oiseau de la grotte du Placard, qui soient voisins de ceux de notre pièce.

Je ne trouve nulle part l'équivalent des signes 3 et 5, mais 4 est *absolument identique* à un autre profondément gravé sur un bâton de commandement du même niveau d'Isturitz (fig. 2). Cet objet, dont la partie perforée a été brisée anciennement, ainsi du reste que l'autre extrémité, est également orné d'autres signes, dont un accolé au premier, n° 2, qui ne trouve d'équivalent nulle part et d'un troisième simplement composé de deux lignes courbes qui



Fig. 2

Fig. 3

se rejoignent par leurs extrémités.

Je suis tenté de rapprocher le signe 4 du cornillon et le signe 1 du bâton de commandement du motif unique sculpté en relief

qui orne un fragment de baguette demi ronde du même gisement (fig. 3.) Piette, de son côté, a figuré comme venant de Gourdan un galet gravé qu'il croit décoré d'un rameau et qui rappelle étrangement ce dernier motif.

Toutes ces figures ont un air de famille ; il se peut parfaitement que les gravures des objets n° 1 et n° 2 ne soient que la schématisation de la sculpture de la baguette demi-ronde, qui elle-même représenterait d'après nature un végétal, rameau garni de feuilles ou de bourgeons.

Il ne fait aucun doute, après les exemples apportés par l'abbé Breuil, que certains dessins zoomorphiques ont été par la suite schématisés par dégénérescence ; il doit en être ainsi pour les représentations végétales. Le sens de ces dessins nous échappe, mais je pense qu'ils peuvent être considérés comme des formules magiques.

E. PASSEMARD.

LE COMMERCE DU PLOMB A L'ÉPOQUE ROMAINE

D'APRÈS LES LINGOTS ESTAMPILLÉS

(Suite¹)

III

Les auteurs anciens ne nous donnent que fort peu de renseignements sur les mines de la Bretagne. Avien déclare que l'étain et le plomb enrichissaient les habitants des îles Oëstryrnides, c'est-à-dire les Bretons², mais la plupart des textes que nous possédons concernent spécialement l'étain, qui fit l'objet d'un commerce très actif jusqu'au début de l'ère chrétienne. Le plomb n'est mentionné qu'à l'époque impériale. César, dans sa description de l'île³, n'en parlait pas encore. Strabon⁴ et Tacite⁵ signalent d'un seul mot son existence. Pline insiste sur l'importance extraordinaire des gisements : le plomb se rencontre en telle abondance à la surface du sol qu'il a fallu interdire par une loi d'en recueillir plus d'une certaine quantité à la fois⁶, — très probablement pour limiter les bénéfices des concession-

1. Voir la *Revue* de novembre-décembre 1920, p. 211-244.

2. Avien, *Ora marit.*, 95 :

....metallo divites

Stanni atque plumbi.

3. César, *Bell. gall.*, V, 12, 4.

4. Strabon, IV, 5, 2 (ἄργυρος, plomb argentifère).

5. Tacite, *Agricola*, 12 : *aurum, argentum et alia metalla, pretium victoriae.*

6. Pline l'Ancien, *Nat. hist.*, XXXIV, 164 : *in Britannia summo terrae corio adeo large ut lege interdicatur* (correction de Brunn; les manuscrits portent : *ex ultro dicatur*) *ne plus certo modo fiat.*

naires des mines¹. Eumène, au IV^e siècle, se borne à faire une allusion très vague aux ressources métalliques si variées de la Bretagne².

En plusieurs parties de l'île, on a relevé des vestiges considérables d'exploitations antiques; des saumons de plomb, estam-

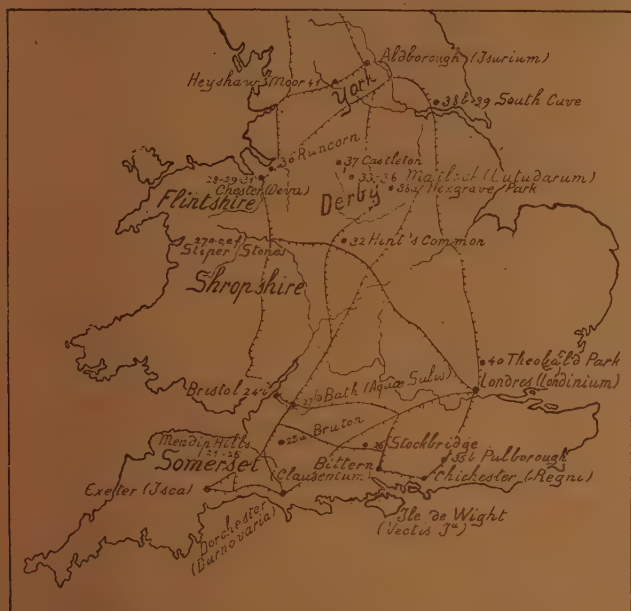


Fig. 6. — Carte de la Bretagne romaine.

Emplacement des trouvailles de lingots de plomb estampillés (n^{os} 21-41). 

pillés ou anépigraphes, ont été recueillis aux abords des gisements ou sur les routes qui les reliaient aux ports d'exportation. Aucun pays du monde romain ne nous a livré une

1. Sur les mesures restrictives ou prohibitives prises par les Romains à diverses époques en matière de production minière, voir notre article : *L'interdiction du travail des mines en Italie sous la République*, dans la *Revue archéol.*, juillet-octobre 1919, p. 31-50.

2. Eumène, *Paneg. Constantio Caes.*, 11 : (*Britannia*) tot metallorum fluens rivis.

pareille quantité de *massae plumbeae*, plus d'une soixantaine, avec vingt-et-une inscriptions différentes (voir la carte ci-jointe, fig. 6)¹. Toutes celles dont nous connaissons la forme exacte sont des parallélépipèdes tronqués, tout à fait analogues à ceux de la Sardaigne et de l'Espagne². Elles se répartissent topographiquement en plusieurs groupes³.

*
* *

Le premier district minier que l'on rencontre en venant du littoral de la Manche est celui des Mendip Hills, dans le comté de Somerset, au sud-ouest de l'estuaire de la Severn. Il s'étend du sud au nord sur une longueur d'environ quatre milles et occupe le fond et le versant septentrional de la vallée de Blackmoor, entre le village de Paddy et la crête de Blackdown; la ferme de Charterhouse en occupe à peu près le centre⁴. Des excavations sillonnant les collines et de vastes amas de scories marquent l'emplacement des travaux romains; les filons métalliques sont souvent à fleur de terre et certaines scories contiennent encore 20 ou même 26 % de plomb. Ces particularités confirment l'observation de Pline : on se procu-

1. Les travaux dont les mines de plomb et les lingots estampillés de Bretagne ont été l'objet antérieurement à 1876 sont indiqués dans le *Corp. inscr. lat.*, VII, p. 220. Les principales publications postérieures à cette date sont celles de : J. Ch. Cox, dans l'*Archaeol. Journal*, 1895, p. 25-42; J. D. Leader et W. de Gray-Birch, dans le *Journal of the British archaeol. Assoc.*, 1898, p. 267-275; W. Gowland (qui insiste particulièrement sur le côté technique de l'exploitation), *The early metallurgy of silver and lead, Part I, Lead*, dans l'*Archaeologia*, LVII, 2, 1901, pp. 359-422; F. Haverfield, dans les volumes de la *Victoria History of the Counties of England* consacrés au Somerset, au Shropshire, au Derbyshire (1905-1903); F. Sagot, *La Bretagne romaine*, Paris, 1911, p. 293-295.

2. W. Gowland, *loc. cit.*, planches LVII-LVIII, reproduit l'image de onze lingots bretons.

3. *Ibid.*, p. 402-403 : tableau récapitulatif par ordre de provenance; planche LVI : carte de la Bretagne indiquant l'emplacement des mines et le lieu des trouvailles de lingots.

4. W. Gowland, *loc. cit.*, p. 382-383; F. Haverfield, *Victoria History, Somerset*, I, Londres, 1906, p. 334-344 (carte générale des ruines romaines du Somerset à la p. 207; carte particulière du district minier, fig. 90, p. 336).

rait le minerai si facilement qu'on ne se donnait pas la peine d'en retirer tout le métal qu'il renfermait; il s'agissait de produire vite et beaucoup. Des fouilles ont eu lieu à plusieurs reprises aux environs de Charterhouse, notamment en 1819-1820 et en 1867-1876. Elles ont ramené à la lumière un riche butin archéologique aujourd'hui dispersé : trois fragments d'inscriptions monumentales en pierre, dont une au nom de Septime Sévère¹; des poteries communes; divers objets en fer et en plomb, entre autres une *massa plumbea* fondue, non moulée et sans estampille, pesant 78 livres, découverte vers 1875; un masque de bronze²; des fibules de bronze, dont une ou deux pré-romaines, d'un type très répandu à l'époque de La Tène³; une dizaine de pierres gravées d'un bon travail, remontant au I^{er} siècle de notre ère⁴; et surtout des monnaies, un trésor de 900 pièces du III^e siècle, de Claude le Gothique à Dioclétien, trouvé en 1846 à Chaterhouse, et une quarantaine de pièces isolées, parmi lesquelles il faut citer deux monnaies bretonnes en argent, trois monnaies romaines de la République, deux bronzes et une pièce d'argent de Tibère, trois bronzes et une pièce d'argent de Trajan, cinq bronzes et une pièce d'argent d'Hadrien, huit bronzes de Constantin, un de Licinius. La seule construction signalée consiste en une sorte de banquette circulaire de terre où l'on a voulu voir les restes soit d'un amphithéâtre, soit d'un réservoir d'eau. Une route romaine, allant du sud-ouest au nord-est, traverse la partie septentrionale des Mendip Hills.

Des mêmes parages proviennent, outre plusieurs saumons de plomb anépigraphes — J. Skinner en 1819 en a décrit quatre, maintenant perdus, qui pesaient de 20 à 100 livres anglaises⁵, — une quinzaine de saumons estampillés :

1. *Ephem. epigr.*, III, p. 121, nos 73, 74, 75; F. Haverfield, *loc. cit.*, p. 339-340, nos 1-3.

2. F. Haverfield, *loc. cit.*, fig. 94, p. 338.

3. *Ibid.*, fig. 92, p. 338, et 98, p. 343.

4. *Ibid.*, fig. 93, p. 338.

5. *Ibid.*, p. 337.

N° 21. *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1201; *Ephem. epigr.*, IX, p. 642; F. Haverfield, p. 340, n° 4. Trouvé sous le règne d'Henri VIII à Wookey Hole, près de Bruton, au pied des Mendip Hills. Maintenant perdu. Dimensions et poids inconnus.

TI · CLAVDIVS CAESAR AVG · P · M TRIB · P · VIII · IMP · XVI · DE BRITAN
*Ti(berius) Claudius Caesar Aug(ustus) p(ontifex) m(aximus) trib(u-
 nicia) p(otestate) IX, imp(erator) XVI, de Britan(nicis) fodinis ou
 metallis).*

Date : 49 après J.-C. — Leland et Camden considéraient à tort ce texte comme une inscription monumentale commémorant les victoires de Claude sur les Bretons, *de Britan(nis)*.

N° 22. *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1202; *Ephem. epigr.*, IX, p. 642; F. Haverfield, p. 340, n° 5. Trouvé en 1853 sur le flanc des collines de Blagdon; maintenant au British Museum (fig. 7); reproduit par W. Gowland, pl. LVIII, et par F. Haverfield, fig. 96, p. 341. Dimensions à la base : 24 pouces de longueur sur 6 pouces 1/4 de largeur (environ 60 centimètres sur 10). Poids : 163 livres anglaises de 453 gr. 55 (73 kilos 928 grammes).

Sur la face supérieure, en grandes lettres de belle apparence :

BRITANNICI · AVG · FI

Britannici Aug(usti) fi(li); le dernier I de *Britannici* est presque effacé. Il s'agit de Britannicus, fils de Claude.



Fig. 7. — Lingot de plomb estampillé du British Museum (n° 22).

Sur l'une des grandes faces latérales, deux groupes de petites lettres écrites à l'envers :

a)

V · ET · P

(Quinto) *V(eranio) et (Aulo) P(ompeio Longo Gallo) c(onsulibus)*;

b)

V ET · P · C

Date : 49 après J.-C.

N° 23. *Ephem. epigr.*, III, n° 121.

a) F. Haverfield, p. 341, n° 8. Lingot trouvé à Charterhouse en 1876; conservé au même endroit, dans la collection du docteur Wood. Dimensions : 23 pouces (près de 58 centimètres) de longueur à la base, 19 pouces $\frac{3}{4}$ (près de 50 centimètres) au sommet. Poids : 143 livres anglaises (64 kilos 357) d'après le *Corpus*, 172 livres (78 kilos 10) d'après F. Haverfield.

A la face supérieure :

IMP · VESPASIAN · AVG

Imp(eratoris) Vespasian(i) Aug(usti).

Sur l'un des grands côtés :

BRIT · EX ARG · VE

(*Plumbum*) *Brit(annicum) ex arg(enti) ve(nis)* ou *ex arg(entariis) ve(nis)*,

à moins que les lettres *Ve...* ne soient le début d'un nom de peuple ou de localité¹.

On avait extrait d'abord du minerai l'argent qu'il contenait et le plomb coulé en lingot provenait du résidu (litharge) de ce premier travail².

b) D'après F. Haverfield, p. 341, n° 7, lingot de même provenance trouvé également en 1876, maintenant au musée de Bristol, pesant 182 livres anglaises (82 kilos 546); l'*Ephem. epigr.* prétend à tort que ce n'est qu'un fragment.

IMP · VESPASIANI · AVG

Imp(eratoris) Vespasiani Aug(usti).

c) F. Haverfield, p. 341, n° 8. Fragment de même provenance, trouvé vers 1874, maintenant perdu. Dimensions : 15 pouces de longueur (36 centimètres) sur 3 pouces $\frac{1}{2}$ de largeur (8 centimètres) et 2 pouces (5 centimètres) d'épaisseur.

1. Voir à la fin du présent mémoire le lingot portant le n° 70.

2. Cf. Pline l'Ancien, *Nat. hist.*, XXXIV, 158; *nigrum saepe cum argento ausci mictisque venis conflari*; *ibid.*, 159 : *ex plumbo nigro argentum fieri*.

IMP · VESPASIA

Imp(eratoris) Vespasia(ni)

N° 24. a) *Epthem. epigr.*, III, n° 121 d; F. Haverfield, p. 342, n° 10. Trouvé à Charterhouse en 1873, maintenant perdu. Dimensions, d'après F. Haverfield : à la partie supérieure 19 pouces de longueur (près de 48 centimètres) sur 2 pouces $1/2$ de largeur (6 centimètres). Poids : 223 livres anglaises (101 kilos 583); c'est la plus lourde des *massae plumbeae* que l'on connaisse, après l'une de celles du musée des Thermes à Rome (ci-dessous, n° 69).

IMP · CAES · ANTONINI · AVG · PIL · P · P

Imp(eratoris) Caes(aris) Antonini Aug(usti) Pii p(atris) p(atriciae).

Estampille au nom d'Antonin le Pieux (139-161 ap. J. C.).

b) *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1210; F. Haverfield, p. 342, n°s 11 et 12. Deux lingots portant la même estampille que le précédent, trouvés en 1865 à Bristol, Wade Street, sur le bord de la rivière Frome. L'un d'eux est conservé au musée de Bristol et pèse 89 livres anglaises (40 kilos 365), l'autre à Londres, au British Museum, et pèse 76 livres (34 kilos 469); ce dernier à sa partie supérieure mesure 19 pouces de longueur (près de 48 centimètres) sur 2 pouces $3/4$ de largeur (près de 7 centimètres); il est reproduit par W. Gowland, pl. LVIII, et par F. Haverfield, fig. 97, p. 342.

N° 25. a) *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1211; F. Haverfield, p. 342, n° 13. Trouvé près de Bruton, à 16 milles au sud-est de Charterhouse, dans les premières années du xviii^e siècle; maintenant perdu. Dimensions : 21 pouces de longueur (50 centimètres) sur 3 pouces $1/2$ de largeur (8 centimètres $3/4$) et 2 de hauteur (5 centimètres). Poids : environ 50 livres anglaises (22 kilos 700).

IMP DVOR AVG ANTONINI

ET VERI ARMENIACORVM

*Imp(eratorum) duor(um) Aug(ustorum) Antonini
et Veri Armeniacorum.*

Date : entre 164, année où Marc-Aurèle reçut le surnom d'Armeniacus (L. Verus l'avait reçu en 163) et 169, année de la mort de L. Verus.

b) *Ephem. epigr.*, III, n° 121 c ; F. Haverfield, p. 343, n° 14. Fragment trouvé à Charterhouse vers 1874, maintenant au Taunton Museum. Reproduit par F. Haverfield, p. 336, fig. 91, n° 7. Dimensions : 8 pouces de longueur (20 centimètres) sur 3 pouces $\frac{3}{4}$ de largeur (9 centimètres) et $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur (près de 2 centimètres).

imp. duor. augg. ANTONINI

et veri armeniacorum

c) *Ephem. epigr.*, IV, p. 201 ; F. Haverfield, p. 343, n° 15. Fragment trouvé au même endroit et à la même époque que le précédent et paraissant provenir d'un autre lingot ; maintenant au Taunton Museum. Reproduit par F. Haverfield, p. 336, fig. 91, n° 7. Dimensions : 5 pouces $\frac{1}{2}$ de longueur (13 centimètres) sur 2 pouces $\frac{1}{4}$ de largeur (5 centimètres, $\frac{1}{2}$) et $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur (6 millimètres).

G

armeniacorum

A ces lingots du Somerset il en faut joindre un autre, qu'on a recueilli à quelque distance au sud-est, dans le comté de Hants. M. Gowland s'appuie sur le fait que sa composition chimique est identique à celle des n°s 27 c et 32 a pour le rapporter aux mines du Shropshire comme le premier ou du Flintshire comme le second¹. Mais M. Haverfield a fait justement observer que tous ces saumons ont subi un traitement en vue de l'extraction de l'argent et que par suite les impuretés (cuivre, antimoine, etc.) y sont trop réduites pour qu'on puisse d'après ce seul indice les attribuer à tel ou tel district producteur et assigner une origine déterminée à un lingot que la teneur de son inscription et le lieu de sa découverte ne suffi-

¹ W. Gowland, *Archaeologia*, LVII, 2, p. 401.

raient pas à identifier ¹. Or celui-ci porte une estampille qui rappelle par sa date et son libellé celles des n^{os} 21 et 22 et il a été découvert entre les Mendip Hills et la côte de la Manche, c'est-à-dire sur le trajet que suivaient les convois de plomb pour se rendre aux ports d'embarquement.

N^o 26. *Corp. inscr. lat.*, VII, n^o 1203; *Ephem. epigr.*, VII, n^o 1120. Trouvé en 1780 sur le bord du ruisseau de Broughton, près de Stockbridge; maintenant au British Museum; reproduit par W. Gowland, pl. LVIII. Longueur : 24 pouces (60 centimètres); largeur : 5 pouces (12 centimètres 1/2); hauteur : 5 pouces (12 centimètres 1/2). Poids : 156 livres anglaises (70 kilos 753).

Sur la face supérieure :

NERONŌS NG EX K IV III COS BR^T

Neronis Aug(usti) ex k(alendis) ian(uariis) III co(n)s(ulis)

Brit(annicum plumbum).

Date : 60 après J.-C. ².

Sur la grande face antérieure :

IX K IVL P • M • COS

[E]x k(alendis) iul(iis) p(ontificis) m(aximi) co(n)s(ulis).

Ici l'empereur est dit simplement consul, sans indication du chiffre de ses consulats, parce qu'aux kalendes de juillet 60 deux consuls suffects, L. Velleius Paterculus et M. Pedanius Salinator (celui-ci remplacé lui-même ensuite par Vopiscus), étaient entrés en charge ³.

Sur la grande face postérieure :

EX ARGENT •

CAPASCAS •

XXX •

1. F. Haverfield, *Victoria History, Derby*, I, p. 232.

2. Et non pas 59, comme il est dit au *Cornus*; Cf. W. Liebenam, *Fasti consulares imperii romani*, Bonn, 1909 p. 14; R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4^e édition, Paris, 1914, p. 187.

3. W. Liebenam, *loc. cit.*

A la ligne 1 : *ex argent(i venis)*, comme au n° 22, ou bien *ex argent(o)*, *ex argent(i fodinis)*, *ex argent(ariis fodinis)*. — A la ligne 2, V.-J. Vaillant, *A propos d'un saumon antique trouvé à Saint-Valery-sur-Somme*, Boulogne-sur-mer, 1888. p. 14, lit, d'après un estampage dont il donne le fac-simile :

CNPASCIS

Cn(aei) Pasci(i) s(igillum).

ce qui serait une marque apposée par un fonctionnaire impérial de la mine. Nous serions plutôt porté à croire que cette ligne contient en abrégé un nom géographique de provenance¹.

Les noms d'empereurs inscrits sur les lingots du Somerset permettent de les dater. Six appartiennent au premier siècle : deux au règne de Claude (n° 21 et 22), un au règne de Néron (n° 26), trois au règne de Vespasien n° 23, à trois exemplaires²). Quatre autres et deux fragments appartiennent au second siècle : trois au règne d'Antonin le Pieux (n° 24, à trois exemplaires), un et deux fragments au règne de Marc-Aurèle et de L. Verus (n° 25). C'est des Mendip Hills que proviennent à la fois les plus anciens saumons datés de toute la Bretagne, ceux de Claude, en 49 après J.-C., et les plus récents, ceux de Marc-Aurèle et de L. Verus, 164-169. Mais la trouvaille de monnaies bretonnes et de fibules de La Tène paraît indiquer que l'exploitation avait commencé avant l'arrivée des Romains et il résulte des inscriptions monumentales et surtout des monnaies qu'elle a dû se continuer, bien que moins intense, pendant tout le III^e siècle, avec sans doute une certaine reprise d'activité au début du IV^e; aucun document ne nous permet de dépasser l'époque de Constantin

Les mines étaient propriétés impériales, administrées direc-

1. Un second lingot du comté de Hants découvert à Clausentum, aujourd'hui Bittern, provient aussi des mines du Somerset : son estampille est identique, en effet, à celle du n° 23 ; nous l'avons connu trop tard pour l'insérer ici à sa place et l'indiquer sur la carte de la fig. 6 ; il sera reproduit à la fin de ce travail, sous le n° 70.

2. Quatre, en y comprenant le n° 70.

tement par des agents du prince, tels que le Cn. Pascius du n° 26, d'après la lecture de Vaillant. La découverte de nombreux objets antiques, fibules, pierres gravées, etc., atteste l'existence dans ces parages d'un centre de population assez important et assez civilisé; dès le milieu du I^{er} siècle, le district minier était un foyer de romanisation. Nous ne connaissons pas le nom sous lequel on le désignait dans l'antiquité; trois lingots portent seulement l'indication de leur provenance bretonne, de *Brit(annicis fodinis ou metallis)* (n° 21), *Brit(annicum plumbum)* (n° 23 a et 26). Sur les deux derniers on lit aussi les mots *ex arg(enti) ve(nis)* (n° 23 a), *ex arg(ento)* ou *ex argent(ariis fodinis)* (n° 26)¹. On tirait donc des Mendip Hills non seulement du plomb, mais aussi de l'argent et nos lingots étaient faits avec les résidus laissés par le premier traitement du minerai en vue de l'extraction du métal précieux.

*
* *

Un second centre minier se trouvait plus au nord, dans le Shropshire, aux environs de Shelve. Sur environ neuf milles de longueur et quatre à six milles de largeur, les collines appelées Stiper Stones présentent le long de leurs pentes et à leur sommet des tranchées à ciel ouvert et des puits et galeries en sous-sol qui remontent en partie à l'époque romaine. Les principales excavations sont encore désignées dans le pays sous le nom de *Roman gravel mines*; des scories antiques, des outils, quelques vases, quelques monnaies ont été recueillis à différents endroits, mêlés à des vestiges d'exploitations plus récentes². Cinq saumons de plomb, portant tous la même estampille au nom d'Hadrien, nous apprennent que ces mines étaient en pleine activité pendant la première moitié du II^e siècle de notre

1. Ou encore *ex arg(ento) Veb....* (n° 70).

2. W. Gowland, *loc. cit.*, p. 383; F. Haverfield, *Victoria History, Shropshire*, I, Londres, 1908, p. 263-265 (carte du Shropshire romain, avec l'indication de l'emplacement des mines de plomb, à la p. 205).

ère; rien ne prouve, d'ailleurs, que les travaux n'aient pas commencé plus tôt ni continué plus tard. Un sixième saumon, identique aux précédents, a été découvert à Bath. L'antique Aquae Sulis, dans le Somerset; W. Gowland¹ et F. Haverfield² le croient originaire des Mendip Hills, situées à peu de distance au sud-ouest de Bath; mais la nature de son estampille nous invite plutôt à le rapporter aux Stiper Stones. Une route romaine reliait Viroconium, aujourd'hui Wroxeter, principale ville romaine du Shropshire, à Aquae Sulis, et c'est par là que devaient passer les convois de plomb pour gagner les ports du littoral méridional.

N° 27. *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1209.

a) *Ephem. epigr.*, IX, p. 643; F. Haverfield, *Shropshire*, I, p. 264, n° 1. Trouvé en 1767 sur le territoire de la paroisse de Snead, près de Linley Hall, maintenant à Birmingham, au musée géologique de l'Université. Dimensions : à la partie inférieure 22 pouces (55 centimètres $1/4$) sur 7 (17 centimètres $1/2$), à la partie supérieure 20 pouces (50 centimètres) sur 3 $1/2$ (8 centimètres $3/4$). Poids : 190 livres anglaises 6 onces (86 kilos 300).

Sur la face supérieure :

IMP · HADRIANI · AVG

Imp(eratoris) Hadriani Aug(usti).

Sur la grande face antérieure, en petites lettres :

MINB OU MINP

Le sens de ces lettres est obscur; peut-être faut-il y voir une marque d'origine.

b) *Ephem. epigr.*, *loc. cit.*; F. Haverfield, *loc. cit.*, p. 265, n° 2. Trouvé vers 1775 dans les mêmes parages; maintenant perdu. Dimensions et poids inconnus.

A la face supérieure, même estampille que sur le lingot précédent.

1. W. Gowland, *loc. cit.*, p. 402-403.

2. F. Haverfield, *Victoria History, Somerset*, I, p. 283 et 342.

D'après quelques-uns des premiers éditeurs, on aurait lu sur le côté une marque légionnaire :

LEG · XX

Leg(ionis) vicesimar.

On sait que les Romains utilisaient parfois la main d'œuvre militaire dans les mines¹ comme dans les carrières². La *legio XX^a Valeria Vindictrix* avait son quartier général à Deva (Chester) au temps des Flaviens et des Antonins³.

c) F. Haverfield, *loc. cit.*, p. 265, n° 3. Trouvé en 1796 ou 1797 sur le territoire de la paroisse de Westbury, à la ferme de Snailbeach; maintenant au British Museum; reproduit par W. Gowland, pl. LVIII. Mêmes dimensions que le n° 26 a). Poids : 193 livres anglaises (87 kilos 535).

A la face supérieure, même estampille que sur les lingots précédents.

d) F. Haverfield, *Somerset*, I, p. 283 et 342, n° 9. Trouvé en 1809⁴ à Bath (Somerset); maintenant au musée de Bath. Dimensions à la base : 24 pouces de longueur (60 centimètres 1/4) sur 6 de largeur (15 centimètres). Poids : 195 livres anglaises (88 kilos 422).

Même estampille.

e) F. Haverfield, *Shropshire*, I, 265, n° 4. Trouvé en 1851, sur le territoire de la paroisse de Snead, près de Linley Hall, maintenant dans la collection Jos. Mayer, au musée de Liverpool. Dimensions à la partie inférieure : 22 pouces 1/2 de longueur (55 centimètres 1/4) sur 7 de largeur (17 centimètres 1/2);

1. Cf. Tacite, *Annales*, XI, 20 (sous le règne de Claude, en Germanie) : *Curtius Iufus... in agro Mattiaco recluserat specus quaerendis tenuis argenti... unde legumibus cum danaro labor... Plures per provincias similia tolerantur.*

2. Ch. Dubois, *Etude sur l'administr. et l'exploit. des carrières*, p. XXXIII-XXXIV.

3. R. Cagnat, article *Legio* dans le *Dictionn. des Antiq.*, p. 1088; F. Sagot, *La Bretagne romaine*, Paris, 1911, p. 182-183; L. Le Roux, *L'armée romaine de Bretagne*, Paris, 1914, p. 56-59.

4. Et non pas en 1822, comme il est dit au *Corpus*; la date de 1809 est donnée par F. Haverfield, p. 283.

à la partie supérieure, 19 1/2 de longueur (47 centimètres 3/4), Poids : 185 livres anglaises (83 kilos 906).

- Même estampille.

f) F. Haverfield, *loc. cit.* p. 265, n° 5. Trouvé en 1851 à Mins-terley, maintenant perdu. Longueur : 20 pouces (30 centimètres). Poids : 173 livres anglaises (78 kilos 464).

Même estampille.

*
* *

D'un troisième centre, près de Holywell dans le Flintshire, proviennent vingt-cinq lingots estampillés, portant cinq inscriptions différentes¹.

Vingt-trois d'entre eux ont été recueillis dans le Cheshire, aux confins du Flintshire, à peu de distance d'Holywell.

N° 28. *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1204; *Ephem. epigr.*, IX, p. 642-643; H. Dessau, *Inscr. latinae selectae*, n° 7810. Trouvé en 1838, près de Chester, l'antique Deva, sur le territoire de Great Boughton; conservé dans la collection du marquis de Westminster à Eaton Hall, près de Chester. Dimensions : 24 pouces de longueur (60 centimètres 1 4), sur 6 de largeur (15 centimètres) et 4 1/2 d'épaisseur (4 centimètres 1 4). Poids : 179 livres anglaises (81 kilos 185).

Sur la face supérieure :

IMP · VESP · V · T · IMP · III · COS

*Imp(eratore) Vesp(asiano) V, T(ito) imp(eratore) III co(n)s(ulibus)*².

Date : 74 après J.-C.

Sur le côté :

DE CEANGI

1. W. Gowland, *loc. cit.*, p. 383-384.

2. Le libelle du n° 41 nous montre que les noms des empereurs Flaviens sur les estampilles contenant une indication de consulat ou de salutation impériale étaient mis à l'ablatif, au lieu du génitif qui est généralement employé dans les inscriptions de ce genre.

• De *Ceanigi(s)* ou mieux de *Ceanigi(tanis fodinis)*, par analogie avec l'expression de *Brit(annicis fodinis)* du n° 21.

Ces mots nous font connaître le nom du peuple sur le territoire duquel la mine était située. Tacite, *Annales*, XII, 32, mentionne un peuple des *Cangi* que les Romains eurent à combattre sous le règne de Claude; l'estampille de Chester permet de rétablir la vraie forme : *Ceanigi*. Il ne semble pas qu'il y ait lieu de retenir l'hypothèse de M. Haverfield, *Ephem. epigr.*, loc. cit., qui lit :

DECEANGL

et suppose l'existence d'un peuple des *Deceangli*, dont le nom se serait conservé dans celui de *Tegeingl* donné au moyen âge à une partie du Flintshire.

N° 29. *Ephem. epigr.*, VII, n° 1121. Trouvé en 1806, à Chester, au lieu dit Roodee; maintenant au musée de Chester. Dimensions : 20 pouces de longueur (50 centimètres) sur 4 de largeur (10 centimètres). Poids : 192 livres anglaises (87 kg. 081).

Sur la face supérieure :

IMP VESP AVG V • T • IMP III

Imp(eratore) Vesp(asiano) Aug(usto) V, T(ito) imp(eratore) III
[*co(n)s(ulibus)*].

Date : 74 après J.-C.

Sur le côté :

DE CEANGI

De Ceanigi(tanis fodinis)

N° 30. *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1206. Vingt lingots trouvés, d'après Camden, en 1590 sur les bords de l'estuaire de la Mersey, près de Runcorn et de Haulton Castle. On ne sait ce qu'ils sont devenus. Dimensions et poids inconnus. Ils portaient tous, à la face supérieure, la même inscription :

IMP • DOMIT • AVG • GER

DE CEANG

*Imp(eratoris) Domit(ianî) Aug(usti) Ger(manici)*¹
de Ceang(itanis fodinis)

Date : 84-96 après J.-C. Peut-être l'inscription, où manque l'indication du consulat, nous a-t-elle été transmise incomplètement. Peut-être aussi les mots *de Ceang(itanis fodinis)* étaient-ils écrits, comme aux n^{os} 28, 29 et 32, sur le côté et non sur la face supérieure.

N^o 31. *Corp. inscr. lat.*, VII, n^o 1212; *Ephem. epigr.*, III, p. 141. Trouvé en 1849 aux environs de Chester, près de la route appelée Common Hall Street; maintenant au musée de la Société archéologique de Chester. Dimensions : 20 pouces et demi de longueur (51 centimètres 1/2) sur 4 de largeur (10 centimètres). Poids : environ 168 livres anglaises (76 kg. 196). Lettres en partie effacées.

CAESARI VADON

Lire : *Caesari(s)*. Th. Watkins, dans les *Transactions of the Society of Lancashire and Cheshire*, III, 1876, p. 69, a proposé de reconnaître dans le dernier mot le nom de la station de *Saudonio* ou *Sandonio*, citée par le Géographe de Ravenne, V, 31, entre Deva et Mediolanum.

Deux lingots découverts au sud-est du Flintshire, dans le Staffordshire, au voisinage d'une ancienne voie romaine, portent des estampilles tout à fait analogues à celles des saumons de Chester; ils ont dû être fondus pareillement dans les mines d'Holywell :

N^o 32. a) *Corp. inscr. lat.*, VII, n^o 1205. Trouvé en 1772 à Hint's Common, près de la route appelée Watlingstreet; maintenant au British Museum; reproduit par W. Gowland, pl. LVIII. Dimensions : 22 pouces 1/2 de longueur (56 centimètres) sur 5 pouces 3/4 de largeur (13 centimètres) et 4 pouces de hauteur (10 centimètres). Poids : 152 livres anglaises (68 kilos 939).

1. Ici les noms sont au génitif, comme au n^o 23.

Sur la face supérieure :

IMP · VESP · VII · T · IMP · V · COS

Imp(eratore) Vesp(asiano) VII, T(ito) imp(eratore) V co(n)s(ulibus).

Date : 76 après J.-C.

Sur le côté :

DE CEA

De Cea(ngitanis fodinis).

b) *Ephem. epigr.*, IX, n° 1264. Trouvé en 1838 dans les mêmes parages. Conservé à Tamsworth Castle. Poids : 150 livres anglaises (68 kilos 032). Même inscription à la face supérieure. Pas d'inscription sur le côté.

Dans le Flintshire, comme dans le Somerset et le Shropshire, le gisement appartenait à l'empereur. Si on laisse de côté le n° 30, de lecture douteuse et de date incertaine, tous ces textes se rapportent au temps des Flaviens, règne de Vespasien, en 74 et 76 (n° 28, 29, 32), règne de Domitien (n° 30). Ils contiennent tous, sauf un seul (n° 32 b), la mention du peuple des *Ceangi* ou des *Ceangitanae fodinae*.

*
* *

Dans les montagnes du comté de Derby, entre Wirksworth au sud et Castleton au nord, s'étend une quatrième région minière. Des amas de scories plombifères et des galeries à ciel ouvert de l'époque romaine s'y mêlent à des scories et galeries du moyen âge et des temps modernes. Les trouvailles d'objets antiques aux environs sont rares ; à peine peut-on citer quelques fibules et quelques monnaies des III^e et IV^e siècles. Une route romaine passait à la lisière du district¹.

Quatre lingots de plomb estampillés ont été découverts dans les landes de Matlock, près de Derwent, où existait un centre important d'extraction et de fusion :

1. W. Gowland, *loc. cit.*, p. 383; F. Haverfield, *Victoria History, Derbyshire*, I, Londres, 1905, p. 227-233 (avec une carte générale du Derbyshire romain à la p. 191 et une carte particulière du district minier à la p. 227).

N° 33. *Ephem. epigr.*, IX, n° 1266; F. Haverfield, p. 232, n° 11; H. Dessau, *loc. cit.*, n° 8711 e. Trouvé en 1894; maintenant au British Museum (fig. 8); reproduit par W. Gowland, pl. LVII; un fac-simile de l'inscription est donné par F. Haverfield, fig. 31, p. 232. Dimensions : à la base 22 pouces $\frac{1}{4}$ (55 centimètres $\frac{3}{4}$) sur 5 $\frac{1}{4}$ (11 centimètres), au sommet 19 pouces $\frac{3}{4}$ (49 centimètres $\frac{1}{4}$) sur 3 $\frac{1}{2}$ (8 centimètres $\frac{3}{4}$); hauteur : 4 pouces $\frac{3}{8}$ (10 centimètres $\frac{1}{2}$). Poids : 175 livres anglaises (79 kilos 371).



Fig. 8. — Lingot de plomb estampillé du British Museum (n° 33).

P RVBRI · ABASC^{AT} MĒA · I · LVTVDARES
P(ublū) Rubri(i) Abascanti, metal(l)i Lutudare(n)s(is).

La mine s'appelait *metallum Lutudarense*. Le Géographe de Ravenne, V, 31, cite une localité nommée *Lutudaron*, forme grecque du génitif pluriel *Lutu larum*, entre Deva (Chester) et Ratae (Leicester). V.-J. Vaillant rapproche l'adjectif *Lutud...* (la forme complète du mot n'était pas encore connue en 1888) du verbe latin *luere*, laver; le nom de la localité ferait allusion au lavage du minerai plombifère et serait dû à l'existence d'ateliers dans lesquels on procédait à cette opération¹. Il paraît plus naturel de voir en *Lutudarense* un mot d'origine celtique; le radical *Lut-*, qui reparaît dans le latin *lutum*, boue, vase, se trouve en Gaule, où les noms de villes *Lutetia*, *Luteva*, sont bien connus², et peut être en Espagne, où on lit sur un saumon estampillé la mention d'un *Lu.....metallum* (n° 18).

1. V.-J. Vaillant, *A propos d'un saumon antique*, 1888, p. 38. W. Gowland, *loc. cit.*, p. 403, n'admet pas cette interprétation.

2. H. Gröhler, *Ueber Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen*, Heidelberg, 1913, p. 159; C. Julhan, *Chronique gallo-romaine*, dans la *Revue des Études anciennes*, 1920, p. 129 et 300.

N° 34. *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1214; F. Haverfield, p. 231, n° 2; H. Dessau, *loc. cit.*, n° 8711 b. Trouvé en 1783; maintenant au British Museum; reproduit par W. Gowland, pl. LVII. Dimensions : à la base 20 pouces $1/2$ (51 centimètres $1/2$) sur $4\ 3/4$ (11 centimètres $3/4$), au sommet 19 (47 centimètres $3/4$) sur $3\ 1/2$ (8 centimètres $3/4$); hauteur : 2 pouces $3/4$ (7 centimètres). Poids : 83 livres anglaises (37 kilos 644).

L · ARVCONI · VERECVNÐ MEAL · LVTVD

L(ucii) Aruconi(i) Verecundi, metal(li) Lutud(arensis).

N° 35. *a¹* *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1215 a; F. Haverfield, p. 231, n° 6; H. Dessau, *loc. cit.*, n° 8711 c. Trouvé en 1777; maintenant perdu. Dimensions : à la base 20 pouces (50 centimètres) sur $6\ 1/2$ (16 centimètres), au sommet 17 pouces $1/2$ (42 centimètres $3/4$) sur 3 (7 centimètres $1/2$); hauteur : 4 pouces $3/4$ (11 centimètres $3/4$). Poids : 173 livres anglaises (78 kilos 464).

TI · CL · TR · LVT · BR · EX · ARG

Ti(berii) Cl(audii) Tr(ophimi, metallum) Lut(udarensse, plumbum) Br(itannicum), ex arg(ento) ou ex arg(entariis fodinis).

N° 36. *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1208; *Ephem. epigr.*, III, p. 141; IX, p. 643; F. Haverfield, p. 230, n° 1; H. Dessau, *loc. cit.*, n° 8711 a. Trouvé en 1777; maintenant au British Museum; reproduit par W. Gowland, pl. LVII. Dimensions : à la base 22 pouces $1/2$ (56 centimètres $1/2$) sur $5\ 1/2$ (13 centimètres $3/4$), au sommet $19\ 1/4$ (48 centimètres $1/4$) sur $3\ 1/4$ (8 centimètres); hauteur : 3 pouces $3/4$ (9 centimètres $1/2$). Poids : 127 livres anglaises (57 kilos 600).

IMP · CAES · HADRIANI · AVG · MET · LVT

Imp(eratoris) Caes(aris) Hadriani Aug(usti), met(alli) Lut(udarensis)?

1. Le n° 35 b sera étudié plus loin, p. 57.

2. D'après E. Hübner, dans le *Corp. inscr. lat.*, VII, p. 141, un second exemplaire du n° 1208 aurait été trouvé en 1850 près de la rivière Carron, en Ecosse. F. Haverfield, *Victoria History, Derbyshire*, I, p. 230, et *Ephem. epigr.*, IX, p. 643, a montré que cette prétendue découverte n'a jamais eu lieu.

Un cinquième lingot, de même forme que les précédents et sur lequel on n'a aucun détail — peut-être était-il anépigraphe — a été trouvé en 1846 à Oker Hill, deux milles au nord de Matlock (F. Haverfield, p. 232, n° 12), un sixième en 1894 à Bradwell, dans la même région (*ibid.*, n° 13); ce dernier, maintenant au musée de Sheffield, mesure 20 pouces de longueur (50 centimètres) sur 5 1/2 de largeur (13 centimètres 3/4) et 3 de hauteur (7 centimètres 1/2); il pèse 112 livres anglaises (50 kilos 697); la partie qui portait une inscription a péri.

Un autre aurait été trouvé en 1802 près de Castleton :

N° 37. *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1213; *Ephem. epigr.*, IX, p. 643; F. Haverfield, p. 232, n° 14. Maintenant perdu. Dimensions et poids inconnus. Quelques lettres seulement étaient lisibles :

IMP

Imp(eratoris).

Notons toutefois que F. Haverfield, *loc. cit.*, a émis des doutes sur l'authenticité de cette découverte.

Plusieurs lingots estampillés identiques à ceux de Matlock et provenant aussi des mines du Derbyshire, ont été recueillis en divers points de la Bretagne orientale :

N° 38 a) *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1216; F. Haverfield, p. 231, n° 3; H. Dessau, *loc. cit.*, n° 8711 d. Trouvé en 1848 à Hesgrave Park, près de Mansfield, dans le Nottinghamshire; maintenant au British Museum; reproduit par W. Gowland, pl. LVII. Dimensions au sommet : 19 pouces 3/4 (49 centimètres 3/4) sur 3 3/4 (9 centimètres 1/2); hauteur : 4 pouces 3/4 (12 centimètres). Poids : 184 livres anglaises (83 kilos 353).

C · IVL · PROTI · BRIT · LVT · EX · ARG

C(au) Iul(i) Proti (plumbum) Britannicum Lut(udarense)

ex arg(ento) ou ex arg(entarîis fodinis).

b) *Ephem. epigr.*, IX, n° 1265; F. Haverfield, p. 231, n° 4. Autre exemplaire, portant la même estampille. Trouvé en 1890

à South Cave, près de Broug, dans le Yorkshire, à l'endroit où la voie romaine franchissait l'estuaire de l'Humber; conservé dans la collection Barnard à South Cave. Dimensions au sommet : 22 pouces (55 centimètres) sur 4 1/2 (11 centimètres 1/4); hauteur : 5 pouces 1/2 (11 centimètres 3/4). Poids : 135 livres anglaises (61 kilos 230).

N° 39. *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1217; F. Haverfield, p. 231, n° 5. Plaquette de plomb, longue de 7 pouces (17 centimètres 1/2) sur 3 1/2 (8 centimètres 3/4); trouvée avant 1730 dans les mêmes parages que le n° 37 *b*; maintenant perdue. Paraît être un fragment d'un lingot analogue au précédent.

BR EX ARG

(*Plumbum*) *Br(itannicum) ex arg(ento) ou ex arg(entariis fodinis)*.

N° 40. *Ephem. epigr.*, IX, n° 1264 *a*. Trouvé en 1885 à Theobald's Park, près de Cheshunt (comté de Hertford), aux abords de la route romaine allant de Londinium vers le nord; maintenant au British Museum. Dimensions à la base : 59 centimètres sur 17; au sommet : 52 sur 8; hauteur : 13 centimètres. Poids : 84 kilos 57 grammes¹.

IMP · CAES · HADRIANI · AVG

Imp(eratoris) Caes(aris) Hadriani Aug(usti).

Sur le côté, en lettres plus petites, restes d'une autre inscription presque entièrement effacée :

LAV  IX

Bien que l'estampille ne contienne pas la mention du *metallum Lutudarense*, ce lingot, à notre avis, doit être rapproché du n° 36, de Matlock en Derbyshire, et non du n° 26, de Shelve en Shropshire; Cheshunt est une étape intermédiaire entre le Derby, où était située la mine, et la côte méridionale, près de laquelle, dans le Sussex, ont été recueillis d'autres saumons venus de Matlock :

1. Renseignements communiqués par M. Reginald A. Smith, du British Museum.

N° 35. *b)* Corp. inscr. lat., VII, n° 1215 *b*; F. Haverfield, p. 232, n°s 7-10; H. Dessau, *loc. cit.*, n° 8711 *c*. Quatre lingots trouvés en 1824 à Pulborough, dans le comté de Sussex, à l'est de la route romaine, dite Stone Street, allant de Londinium (Londres) à Regni (Chichester) Deux ont péri; le troisième est conservé dans la collection Zouche, à Parham Park, près de Pulborough. Le quatrième, maintenant au British Museum, est reproduit par W. Gowland, pl. LVII; dimensions à la base : 23 pouces (57 centimètres $\frac{3}{4}$) sur 6 $\frac{1}{2}$ (16 centimètres); hauteur : 4 pouces $\frac{3}{4}$ (12 centimètres); poids : 184 livres anglaises (83 kilos 353). Sur tous les quatre était répétée l'estampille du n° 35 *a*, au nom de Ti. Claudius Trophimus.

Il est établi par ces différents documents que les gisements du Derbyshire étaient appelés dans l'antiquité *metallum Lutudarense* (n°s 33-36, 38) et que l'on y traitait le minerai en vue, tout d'abord, de l'extraction de l'argent (n°s 35, 38, 39).

La seule indication de date que nous possédions nous est donnée par les deux lingots au nom d'Hadrien (n°s 36 et 40). Mais l'exploitation devait avoir commencé avant le règne de cet empereur. Les autres estampilles, en effet, à en juger d'après l'aspect des lettres¹ et la nature des noms propres, parmi lesquels apparaissent les gentilices de la dynastie julio-claudienne (C. Julius Protus, Ti. Claudius Trophimus), remontent au I^{er} siècle. D'autre part, les mines du comté d'York, situées au nord, dans une région plus éloignée des grandes villes romaines et plus exposée aux attaques des indigènes encore mal soumis, étaient exploitées, comme on le verra plus loin (n° 41), dès le règne de Domitien, en l'année 81; il n'est guère vraisemblable qu'on les ait mises en valeur avant celles du Derby².

Ce qu'il y a de plus intéressant dans les *massae plumbeae*

1. F. Haverfield, *loc. cit.*, p. 228.

2. *Ibid.*, p. 229.

trouvées ou fondues près de Matlock, ce sont les quatre noms de citoyens romains qu'on y a déchiffrés, P. Rubrius Abascantus (n° 33), L. Aruconius Verecundus (n° 34), Ti. Claudius Trophimus (n° 35), C. Julius Protus (n° 38). Ces personnages portent les *tria nomina* de l'époque classique; les *cognomina* du premier, du troisième et du quatrième sont d'origine grecque; nous avons affaire très certainement à des fils ou petits-fils d'affranchis. Ils sont cités à la place occupée sur les autres estampilles (n° 36 et 40) par l'empereur Hadrien, propriétaire du *metallum Lutudarense*. Hübner proposait de reconnaître en eux des agents de l'administration impériale des mines, des *a rationibus metallorum publicorum*¹. Mais nulle part ce titre ne leur est donné et rien ne prouve qu'ils étaient revêtus de fonctions officielles². M. Haverfield est tenté de les considérer comme les propriétaires des mines au 1^{er} siècle ou au début du n^e, avant que celles-ci aient été incorporées au domaine impérial; il est vrai qu'en règle générale, sous l'Empire, les mines appartenaient au prince; mais peut-être avait-on fait une exception, dans les premiers temps de leur exploitation, pour ces gisements situés loin des grands centres, dans une province tardivement conquise³. A cette hypothèse aventureuse nous préférons celle de MM. Hirschfeld⁴, Gowland⁵ et Rostovzev⁶: nos quatre personnages sont, selon toute

1. E. Hübner, dans le *Corp. inscr. lat.*, VII, p. 220. Il rapprochait à tort de ces lingots un petit fragment de plomb trouvé à Lindney Park (Gloucestershire) et portant le mot DOCCIVSI, *Docciusi*? ou *Doccius* [*fecit*], deux fois répété (*Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1218). Mais F. Haverfield, *Ephem. epigr.*, IX, p. 643, après examen de l'objet, déclare que ce n'est pas un fragment de *massa plumbea*; *Doccius* est le nom d'un potier connu (*Corp. inscr. lat.*, XIII, n° 10010, 795).

2. C'est pour la même raison que O. Hirschfeld, *Die kaiserl. Verwaltungs-Beamtent*, 2^e éd., 1905, p. 165-166, refuse de voir des fonctionnaires impériaux des carrières dans les personnages que mentionnent les inscriptions des marbres retrouvés à l'Emporium de Rome.

3. F. Haverfield, *Victoria History, Derbyshire*, I, p. 228-229.

4. O. Hirschfeld, *loc. cit.*, p. 151.

5. W. Gowland, *loc. cit.*, p. 406-407.

6. M. Rostovzev, article *conductor* dans le *Dizion. epigrafico* d'Ett. de Ruggiero, II, Rome, 1900, pp. 536; *Gesch. der Staatspacht in der röm. Kaiserzeit*, dans le *Philologus*, IV. Supplementband, 1904, p. 451.

apparence, des concessionnaires de la mine, *conductores*, à qui le prince, qui en était le seul propriétaire, l'avait affermée; leur condition sociale et leur situation juridique étaient exactement celles des citoyens romains, fermiers des gisements plombifères, que nous avons rencontrés en Espagne à la fin de la République et au début de l'Empire¹.

D'après M. Gowland, les estampilles de P. Rubrius Abascantus, de L. Aruconius Verecundus, de Ti. Claudius Trophimus et de C. Julius Protus seraient postérieures à celles où nous lisons le nom d'Hadrien : au début de l'occupation, les mines auraient été administrées directement pour le compte du prince; dans la seconde moitié du deuxième siècle, ou même un peu plus tard, par suite des progrès de la pacification, de la faible teneur du minerai en argent et de la nécessité d'aller désormais chercher le métal à grands frais dans le sous-sol après l'épuisement des filons superficiels, le gouvernement romain dut juger plus avantageux d'abandonner l'extraction à des particuliers moyennant fermage². La date à laquelle il convient de rapporter les quatre estampilles nous empêche d'admettre une pareille interprétation. Si ces lingots sont réellement du 1^{er} siècle de notre ère, le système de la ferme a précédé et non suivi celui de la régie et les plus anciens des saumons du Derbyshire sont contemporains des saumons espagnols les plus récents.

*
* *

Il ne nous reste à citer que deux *massae plumbeae* de Bretagne, portant la même inscription, découvertes simultanément en 1734 dans le Comté d'York, au lieu dit Heyshaw Moor, à huit milles au nord de Ripley :

N° 41. *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1.207; *Ephem. epigr.*, IX, p. 643. Un exemplaire est conservé au British Museum et

1. Cf. ci-dessus, n°s 3, 5, 7, 14, 16, 18, 19.

2. W. Gowland, *loc. cit.*

reproduit par W. Gowland, pl. LVII; dimensions : 23 pouces et demi de longueur (59 centimètres) sur 5 3/4 de largeur (14 centimètres 1/2) et 4 de hauteur (10 centimètres); poids : 156 livres anglaises (70 kilos 753). L'autre exemplaire appartient à la collection Ingleby, à Ripley Castle; il pèse 155 livres anglaises (70 kilos 300).

Sur la face supérieure :

IMP CAES · DOMITIANO · AVG · COS · VII

Imp(eratore) Caes(are) Domitiano Aug(usto) co(n)s(ule) VII.

Date : 81 ap. J.-C.

Le second exemplaire porte sur le côté le mot :

BRIG

(Plumbum) Brig(antinum).

Ces lingots proviennent d'un cinquième centre d'exploitation plombifère antique, dont on a relevé les traces auprès de Pateley Bridge, à seize milles d'Aldborough, l'antique Isurium, dans le pays des *Brigantes*¹.

*
* *

En résumé, les inscriptions des saumons estampillés de la Bretagne romaine nous permettent d'identifier cinq districts plombifères qui s'échelonnent du sud-ouest au nord-est, depuis les abords de l'estuaire de la Severn (Sabrina) jusqu'aux environs d'York (Eburacum), et de rattacher à l'un ou l'autre d'entre eux les lingots que l'on a retrouvés épars à travers toute l'île : au gisement du Somerset le lingot du comté de Hants (n° 26)², au Shropshire un de ceux du Somerset (n° 27 e), au Flintshire

1. W. Gowland, *loc. cit.*, p. 381-382, — Sous les n° 1219 et 1220, le *Corp. inscr. lat.* VII indique encore comme provenant de lingots estampillés deux barres de plomb qui présentent à leur partie supérieure des indications numériques et qui ont été trouvées beaucoup plus au nord, en Ecosse. Mais F. Haverfield, *Ephem. epigr.*, IX, p. 643, déclare que ces objets ne remontent certainement pas à l'époque romaine.

2. Ainsi que le lingot de Clausentum, également dans le comté de Hants, reproduit à la fin de ce travail (n° 70).

ceux du Staffordshire (n° 32), au Derby deux de ceux du Yorkshire (nos 38 *b* et 39) et ceux du Nottinghamshire (n° 38 *a*), du Hertford (n° 40), du Sussex (n° 35 *b*). Le métal expédié des mines gagnait par les routes romaines les régions côtières du sud, où on l'embarquait pour le continent. Les découvertes isolées que l'on a faites plus ou moins loin des lieux d'origine et qui sont dues certainement à des accidents survenus pendant le trajet attestent l'importance de ce commerce. Au terme du parcours, les ports de Durnovaria (Dorchester), de Clausentum (Bittern) et de Regni (Chichester) jouaient en Bretagne le même rôle que Sulci en Sardaigne et Carthagène en Espagne.

Les Romains ont commencé l'extraction et l'exportation du plomb britannique au lendemain même de la conquête. Grâce aux estampilles impériales, nous remontons jusqu'aux années 49 (nos 21 et 22), 60 (n° 26), 69-79 (n° 23') en Somerset, 74 (nos 28 et 29) et 76 (n° 32) en Flintshire, 81 en Yorkshire (n° 41), 84-96 en Shropshire (n° 27), et les estampilles des *conductores* du Derby sont également de la seconde moitié du 1^{er} siècle. Dès cette époque, par conséquent, les cinq districts miniers étaient en activité. Pour le second siècle, les témoignages épigraphiques ne concernent que le règne d'Hadrien en Shropshire (n° 27) et en Derby (nos 36 et 40), celui d'Antonin le Pieux (n° 24) et celui de Marc-Aurèle et de L. Verus (n° 25) en Somerset. Mais il ne s'ensuit nullement que les travaux n'aient pas continué plus tard dans ces trois régions et qu'ils aient cessé après 76 en Flintshire, après 81 en Yorkshire. Les découvertes de saumons de métal ont un caractère essentiellement fortuit et l'on ne saurait en tirer sur ces questions de chronologie des conclusions bien rigoureuses. Les Romains se servaient tout autant de plomb aux II^e et III^e siècles qu'au 1^{er} et ils n'avaient alors découvert ou conquis aucune nouvelle région productrice qui pût faire concurrence à la Bretagne. Il est certain cependant que les désordres dont l'Empire fut le

théâtre à partir de la fin du II^e siècle amenèrent une certaine gêne dans la circulation commerciale. Peut-être aussi les difficultés de plus en plus grandes auxquelles se heurtaient en Bretagne les chercheurs de minerai, à mesure qu'il fallait descendre davantage en profondeur, ont-elles ralenti leur zèle. En tout cas, à défaut de lingots estampillés recueillis dans l'île même, les monnaies impériales du III^e et du IV^e siècles prouvent que les gisements du Somerset et du Derby tout au moins n'étaient pas encore abandonnés à cette époque; elles paraissent même indiquer que les mines du Somerset continuèrent au temps de Constantin une nouvelle ère de prospérité¹. On verra plus loin que quatre lingots bretons au nom de Septime Sévère (n^{os} 46, 47, 48 et 51), venant, selon nous, du Shropshire, ont été découverts les trois premiers en Gaule, le quatrième en Germanie.

Des cinq districts miniers, les deux plus importants étaient sans contredit ceux du Somerset et du Derby, où la présence d'autres vestiges antiques, scories, objets du mobilier domestique, monnaies surtout, ajoute quelques éléments d'information à ceux qu'on peut tirer des saumons estampillés. Si l'on ne considère que le nombre des lingots retrouvés, le Flintshire, avec vingt-cinq, occupe le premier rang; mais c'est dans le Somerset que la longue durée et la continuité de l'exploitation sont le mieux établies. Au point de vue du développement des travaux, les gisements du Derby, bien supérieurs à ceux du Flintshire et du Yorkshire, étaient inférieurs cependant à ceux du Somerset et même du Shropshire; peut-être la qualité du métal y était-elle meilleure; de nos jours encore, le plomb du Derbyshire est particulièrement apprécié².

Onze de ces lingots ont pu être soumis à l'analyse³. Dans l'ensemble, le plomb que les Romains tiraient de la Bretagne

1. Cf. F. Haverfield, dans les *Mélanges Boissier*, Paris, 1903, p. 252.

2. W. Gowland, *loc. cit.*, p. 105, d'après J. Percy, *The metallurgy of lead*, Londres, 1870, p. 174.

3. Voir le tableau ci-contre.

ANALYSE DES LINGOTS DE PLOMB ESTAMPILLÉS
TROUVÉS EN BRETAGNE.(d'après W. Gowland, *Archaeologia*, LVII, 2, 1904, p. 402-403).

Numéro d'ordre	Cuivre %.	Antimoine %.	Arsenic %.	Or %.	Argent par tonne (en grammes)
22	0,043	0,021	0,014	traces	314
24	0,024	0,019	0	traces	49
26	0,074	0,06	0	traces	23
27	0,038	0,04	0	traces	87
32	0,035	0,06	0	traces	27
33	0,013	0,017	0	traces	39
34	0,022	0,008	0	traces	47
35 b	0,017	traces	0	traces	41
36	0,020	0,012	0	traces	73
38 a	0,008	traces	0	traces	101
41	0,014	0,007	0	traces	81

était relativement pur, mais très pauvre en argent. Sa pureté tenait aux conditions avantageuses de la préparation : abondance du minerai, dont une grande partie passait en scories ; rareté des métaux susceptibles de contaminer le plomb, comme le cuivre ou l'antimoine ; emploi pour la fusion de fours bas à température modérée¹. La faible proportion d'argent que renferment, à une exception près (n° 22), tous ces saumons, même ceux qui ne portent pas la mention *ex arg(ento)*, nous montre que la Bretagne fournissait surtout du plomb aux Romains, tandis que de l'Espagne, où le minerai était moins pur et la recherche plus laborieuse, ils tiraient plutôt de l'argent, qui couvrirait mieux les dépenses de l'exploitation². Lorsque l'existence des mines bretonnes leur fut révélée, peut-être ont-ils cru d'abord qu'elles seraient aussi fertiles en argent que les mines espagnoles : c'est ce que paraît indiquer le texte de Strabon, qui cite parmi les richesses de la Bretagne l'*ἀργυρος*, et non le *μολυβδος*³. Sur ce point leur espoir fut déçu. Mais comme au même moment (1^{er} siècle après J.-C.) l'usage du plomb se généralisait à Rome

1. W. Gowland, *loc. cit.*, p. 404-405.2. W. Gowland, *loc. cit.*, p. 400.

3. Strabon, IV, 5, 2.

et dans l'empire¹, il y eut de ce chef dédommagement et compensation; le métal commun, lui aussi, était très demandé sur le marché: de même que jadis l'argent ibérique, le plomb breton, que l'on se procurait à bon compte, trouva des débouchés faciles et rémunérateurs.

IV

Pline l'Ancien range la Gaule parmi les pays d'Occident qui produisaient du plomb². Strabon signale des mines d'argent, c'est-à-dire de plomb argentifère, chez les Rutènes, dans le département actuel de l'Aveyron, et chez les Gabales, dans le Gévaudan³. Une inscription de Villefranche de Rouergue, chez les Rutènes, mentionne un *vilicus* de condition servile, *quaestor et magister familiae Ti. Caesaris quae est in me[tal]lis*⁴. On a relevé des vestiges d'exploitations antiques dans les Pyrénées orientales, les Cévennes, le Massif central, les Alpes, etc.⁵. C'est à Arles-sur-Tech, dans les Pyrénées orientales, qu'a été découvert le spécimen le mieux conservé de four de fusion pour servir à la préparation du plomb⁶. En Gaule comme en Espagne, le travail d'extraction, au témoignage de Pline, était particulièrement difficile et coûteux⁷; aussi devait-on se préoccuper moins de la production du plomb même que de celle de l'argent (voir la carte ci-jointe, fig. 9).

1. Voir notre article *Plumbum*, dans le *Dictionn. des Antiq.*, p. 511-513.

2. Pline l'Ancien, *Nat. hist.*, XXXIV, 164.

3. Strabon, IV, 2, 2. Diodore, V, 27, prétendait au contraire qu'il n'y avait pas d'argent en Gaule.

4. *Corp. inscr. lat.*, XIII, n° 1550.

5. A. Daubrée, dans la *Revue archéol.*, 1881, I, p. 204-221 et 261-269; Ern. Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, I, Paris, 1876, p. 424-427; W. Gowland, dans l'*Archaeologia*, LVII, 2, 1901, p. 378-380; C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, Paris, 1908, p. 76-77; II, 1908, p. 303; V, 1920, p. 207-208 et 306-307.

6. Cf. W. Gowland, *loc. cit.*, p. 395, fig. 11, d'après Florencourt, *Ueber die Bergwerke der Alten*, Göttingen, 1785, p. 30 et pl. 2.

7. Pline l'Ancien, *loc. cit.*

Une seule *massa plumbea* de Gaule porte une marque de provenance indigène :

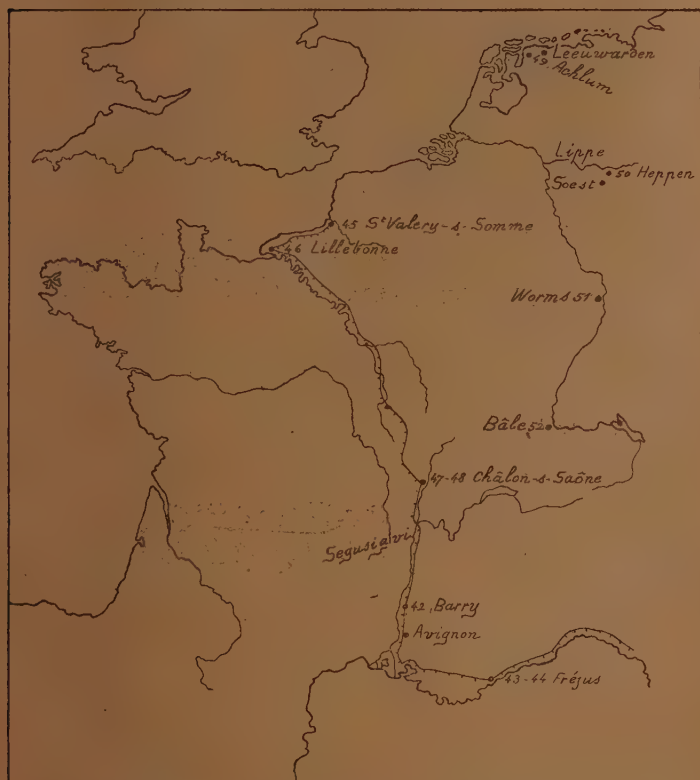


Fig. 9. — Carte de la Gaule et de la Germanie.
Emplacement des trouvailles de lingots de plomb estampillés (nos 42-52).

N° 42. *Corp. inscr. lat.*, XII, n° 5700, 1; E. Espérandieu, dans les *Mémoires de l'Acad. de Vaucluse*, 1899, p. 266, n° 255. Trouvée en 1848 à Barry (Vaucluse), maintenant au musée Calvet à Avignon. En forme de parallélépipède tronqué. Dimensions à la base : 47 centimètres de longueur sur 11 de largeur; à la partie supérieure : 43 centimètres sur 6 1/2; hauteur :

12 centimètres 1/2. Poids : environ 43 kilos¹. Reproduite par E. Espérandieu, *loc. cit.*

Lettres en relief :

SEGVSIATIC

Segusiavic(orum), ou mieux *Segusiavic(um plumbum)*.

Les Ségusiaves habitaient le Forez et le Lyonnais, entre le cours supérieur de la Loire, le Rhône et la Saône. On peut supposer qu'un centre minier existait dans l'antiquité sur leur territoire. Le lingot aura été perdu pendant qu'on le transportait du pays des Ségusiaves aux ports du littoral méditerranéen, par la voie romaine de la rive gauche du Rhône.

Deux *massae* trouvées à Fréjus (Var), l'un des ports méditerranéens où s'embarquaient les produits de la Gaule et de la Bretagne destinés à l'Italie, présentent seulement des signes numériques :

N° 43. *Corp. inscr. lat.*, XII, n° 5700, 2 a. Lingot de plomb en forme de caisson rectangulaire; appartenait jadis à la collection Pascal, à Fréjus. Reproduit par A. Héron de Villefosse et H. Thédénat, *Inscriptions romaines de Fréjus*, Paris, 1884, p. 125, n° 74.

IIII

N° 44. *Corp. inscr. lat.*, XII, n° 5700, 2 b. Lingot de plomb de forme arrondie, aplati sur ses deux faces; appartenait en 1884 à la collection Pascal, à Fréjus. Reproduit par A. Héron de Villefosse et A. Thédénat, *loc. cit.*

IIIII

Quatre lingots estampillés, découverts en Gaule, venaient de Bretagne² :

1. Renseignements communiqués par M. J. Girard, conservateur du musée Calvet.

2. L'abbé Cochet, dans la *Revue archéol.*, 1856, II, p. 549, signale la découverte d'un saumon de plomb dans les ruines du Vieil-Evreux, au cours des fouilles de Bonnin (1838-1843). Il n'en est pas question dans le rapport d'E.

N° 45. *Corp. inscr. lat.*, XIII, n° 3491; V.-J. Vaillant, *A propos d'un saumon antique trouvé à Saint-Valéry-sur-Somme*, Boulogne-sur-mer, 1888; H. Dessau, *Inscr. latinae selectae*, n° 8709. Trouvé à Saint-Valéry-sur-Somme en 1883; maintenant au musée de Saint-Germain en Laye (fig. 10). En forme de parallélépipède tronqué, mesurant à la base 61 centimètres de longueur sur 16 de largeur et 10 de hauteur. Poids : 75 kilos.

NERONIS AVG BRITAN L. II

Neronis Aug(usti) Britan(nicum plumbum) l(egio) II.

Le mot *Britan(nicum)* et l'indication de la *legio II^a Augusta*, qui faisait partie de l'armée de Bretagne depuis le règne de



Fig. 10. — Lingot de plomb estampillé du musée de Saint-Germain-en-Laye (n° 45).

Claude et avait son quartier général à Isca Silurum (Caerleon ou Usk, comté de Monmouth, à peu de distance de la rive septentrionale de la Sabrina¹), ne laissent aucun doute sur la contrée où ce saumon a été fondu. L'embouchure de la Somme était tout naturellement indiquée pour le débarquement des marchandises d'outre-Manche. Mais on peut préciser davantage et rattacher le lingot de Saint-Valéry à un centre breton déterminé. Il est sorti des mines du Somerset. Les Mendip Hills

Espérandieu à la Société française des Fouilles archéologiques, *Fouilles du Vieil-Evreux*, Paris, 1913. Ce saumon existe cependant au musée d'Evreux; c'est une petite *massa* anépigraphie, longue de 10 centimètres environ sur 4 à 5 de largeur et d'épaisseur, qui paraît avoir été déformée et rongée par le feu; elle est indiquée dans le registre d'entrée du musée comme trouvée en effet au Vieil-Evreux (renseignement communiqué par M. L. Régulier, d'Evreux); il est très vraisemblable qu'elle provenait de la Grande-Bretagne.

1. R. Cagnat, article *Legio*, dans le *Dictionn. des Antiq.*, p. 1077-78; F. Sagot, *La Bretagne romaine*, p. 180; L. Le Roux, *L'armée romaine de Bretagne*, p. 45-48.

sont situées dans le voisinage d'Isca Silurum, au sud de la rive opposée de la Sabrina; un détachement de la *legio II^a Augusta* est allé y travailler sous le règne de Néron, de même que sous le règne d'Hadrien la *legio XX^a Victoria Victrix* envoya des travailleurs aux mines de Shelve dans le Shropshire, tout auprès de son quartier général de Deva (Chester). Par sa date le saumon de Saint-Valery-sur-Somme prend place, dans la série du Somerset, à la suite de ceux de Wookey Hole (n° 21) et de Blagdon (n° 22), au nom de Claude, et à côté de celui de Broughton (n° 26), marqué pareillement au nom de Néron, en l'an 60; comme lui, ceux de Wookey Hole et de Broughton contiennent le mot *Britannicum*.

N° 46. *Corp. inscr. lat.*, XIII, n° 3222. Fragment d'un lingot en forme de parallélépipède tronqué trouvé à Lillebonne (Seine Inférieure), près du mur extérieur du théâtre, en 1840; maintenant au musée de Rouen. Longueur : 29 centimètres à la base, 25 au sommet, sur 13 de hauteur; poids : 43 kilos 500¹. Reproduit par Ch. Roach Smith, *Collectanea antiqua*, III (Londres, 1852), p. 87, planche 23. Vestiges d'une inscription presque entièrement effacée, lettres en relief :



NACIS • AG • PA

*I[mp(eratoris) Ca]e[s(aris) L(ucii) Sept(imii) Severi
Pertinacis Aug(usti) Pa[rthici] Adiabenici.*

L'origine bretonne de ce fragment n'est établie que par la situation géographique du lieu de la découverte. L'estuaire de la Seine était, plus encore que celui de la Somme, l'une des grandes voies naturelles de pénétration du commerce britannique sur le continent. Il est vrai que le lingot de Lillebonne date du III^e siècle et qu'on n'a relevé en Bretagne même aucune estampille postérieure au règne de Marc-Aurèle et de Lucius

1. Chiffres communiqués par L. de Vesly, conservateur du musée départemental d'antiquités de la Seine-Inférieure.

Verus. Mais, comme nous l'avons déjà noté, rien ne prouve que l'exploitation ait été arrêtée partout à ce moment; le témoignage des monnaies autorise à penser au contraire qu'elle s'est poursuivie, au moins dans le Somerset et le Derbyshire, jusqu'au IV^e-siècle.


N° 47. *Corp. inscr. lat.*, XIII, n° 2162 a. Trouvé en 1855 à Sassenay, près de Chalon sur-Saône (Saône-et-Loire); maintenant au musée de Chalon-sur-Saône. Forme de parallélogramme tronqué. Dimensions à la base : 58 centimètres de longueur sur 13 de largeur; hauteur : 12 centimètres¹. Poids : 86 kilos 300. Reproduit par M. Canat, dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéol. de Chalon-sur-Saône*, III, 1857, planche XI, n° 10.

D'un côté, lettres en relief, seul reste d'une inscription effacée :

AVG PARTICI ADIABENICI

[*Imp(eratoris) Caes(aris) L(ucii) Sept(imii) Severi Pertinacis)*
Aug(usti) Part(h)ici Adiabeni.

De l'autre, en creux, trois estampilles juxtaposées :

a) b) c)
DL'P LVICVC VICVC

Bien que la sigle P doive précéder régulièrement le chiffre des livres et non le suivre, les lettres DL'P paraissent signifier 550 (*libras*) *p(ondo)*, soit 180 kilos, ce qui correspondrait à peu près au double du poids réel de ce lingot. Les auteurs du *Corpus* seraient portés à croire ou bien qu'il s'agissait de 550 demi-livres, ou bien que les n°s 47 et 48, pesant chacun 86 kilos 300, étaient les deux moitiés d'une seule et même *massa plumbea* de 172 kilos 600. Mais les chiffres inscrits sur les estampilles

1. Chiffres communiqués par MM. H. Pernet et P. Besnard, de Chalon, qui ont bien voulu examiner sur place, à notre intention, les n°s 47 et 48. Pour l'un et l'autre le *Corpus* indique 52 centimètres de longueur sur 9 de largeur; ce sont les dimensions de la face supérieure.

représentent toujours des livres, et les n^{os} 47 et 48, qui n'ont été trouvés ni à la même date ni au même endroit, constituent deux lingots distincts, dont chacun est complet¹.

Le sens de la seconde estampille, deux fois répétée, est obscur. D'après le *Corpus*, deux interprétations seraient possibles, soit *L(ucii) Vic(i) v(iri) c(larissimi)*, soit *l(egio) VI* (la *legio VI^a Victrix* avait son quartier général à Eburacum, aujourd'hui York, dans la seconde moitié du II^e siècle et au III^e)², *Cuc...* (premières lettres du nom d'un gradé employé à la mine) ou *C...* (initiale du nom) *v(ir) c(larissimus)*. Ni l'une ni l'autre ne s'impose. La mention d'un *vir clarissimus* est peu vraisemblable. Peut-être faut-il voir dans ces lettres mystérieuses le commencement d'un nom de peuple ou de lieu.

N^o 48. *Corp. inscr. lat.*, XIII, n^o 2612 b. Trouvé vers 1864 au hameau des Alouettes, commune de Chatenoy-le-Royal, près de Chalon-sur-Saône³; maintenant au musée de Chalon-sur-Saône. Même forme, mêmes dimensions et même poids que le n^o 47.

Cinq estampilles juxtaposées :

a) b) c) d) e)
LEG XX C O C B E L I D O C D O C B E L I D O C L E G X X

La mention, très nette et deux fois répétée, de la *legio XX^a Victrix*, nous invite à rapprocher ce saumon de celui de Linley Hall (n^o 27); comme ce dernier, il doit provenir des mines du Shropshire. Il en est de même sans doute pour le premier

1. Renseignement donné par MM Pernet et Besnard.

2. R. Cagnat, *loc. cit.*, p. 1083; F. Sagot, *loc. cit.*, p. 184-185; L. Le Roux, *loc. cit.*, p. 49-51.

3. Ce lingot est intact, et non pas brisé en deux morceaux, comme il est dit par erreur au *Corpus*. Les auteurs du *Corpus* n'indiquent pas le lieu ni la date de la trouvaille. L'acquisition est mentionnée dans les *Mémoires de la Société d'hist. et d'archéol. de Chalon-sur-Saône*, V, 1, 1866, p. vi : « saumon de plomb trouvé près de l'ancienne sucrerie et portant la marque de la XX^e légion » (l'ancienne sucrerie se trouvait au hameau des Alouettes); elle figure aux archives de la société sur un état de dépenses effectuées en 1864 (renseignements de MM. Pernet et Besnard).

lingot du musée de Chalon-sur-Saône (n° 47), qui présente avec le second une si frappante ressemblance, et aussi pour le lingot de Lillebonne (n° 46), marqué, comme ceux de Chalon, au nom de Septime Sévère. La grande voie romaine qui allait de Lyon au littoral de la Manche passait précisément par Chalon. Lillebonne et Saint-Valery¹; c'est par là que les lingots bretons étaient acheminés vers la Narbonnaise et l'Italie.

Le reste de l'inscription est obscur. Les lettres DOC, renversées et trois fois répétées, font penser au *Doccius* de la tablette de plomb de Lindney Park², en qui l'on a voulu voir un fontionnaire des mines; mais cette tablette n'est pas un fragment de lingot et il n'y a rien à tirer du rapprochement des deux textes. Ici encore on se demande si *Doc...* ne serait pas le début d'un nom de peuple ou de lieu. Les lettres BFLI, renversées, seraient mises, d'après le *Corpus*, pour les mots *b(eneficiarius) l(egionis) I*; la *legio I^a Minervia* appartenait à l'armée de Germanie³; il faudrait supposer qu'un de ses sous-officiers avait été détaché en Bretagne pour travailler aux mines.

*
* *

En Germanie, il y avait dans la région rhénane (Eifel, Siebengebirge, Lorraine) quelques gisements de plomb connus et exploités dès l'antiquité⁴. C'est probablement dans les mines de plomb argentifère que Curtius Rufus, sous le règne de Claude, employait ses légionnaires à rechercher de l'argent,

1. Cf. notre article *Via*, dans le *Dictionn. des Antiq.*, p. 801. Les auteurs du *Corpus*, XIII, 1, p. 404, font remarquer qu'on a découvert à Chalon l'inscription funéraire de la femme d'un soldat de la *legio VI^a Victrix* cantonnée en Bretagne (*Corp. inscr. lat., loc. cit.*, n° 2616).

2. *Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1218. Voir ci-dessus, p. 58, note 1.

3. R. Cagnat, *loc. cit.*, p. 1076.

4. H. Blümner, *Technol. und Terminol. der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern*, IV, Leipzig, 1883, p. 38 et 91; W. Gowland, *loc. cit.*, p. 380-381.

quaerendis venis argenti, [in agro Mattiaco, c'est-à-dire sur le territoire des Chatti, la Hesse actuelle¹.

Quatre lingots estampillés ont été découverts au voisinage du Rhin :

N° 49. *Corp. inscr. lat.*, XIII, n° 10029, 27. Fragment trouvé à Achlum, dans la Frise; maintenant au musée de Leeuwarden (Pays-Bas). Longueur : 15 centimètres. A l'extrémité, lettres en creux :

P XXX

P(ondo) XXX(libras).

Aucun indice de provenance, mais la proximité des côtes de Bretagne donne tout lieu de penser que ce fragment était originaire d'un des centres miniers britanniques.

N° 50. A. Schulten, dans les *Bonner Jahrbücher*, CXXIV, 1917, p. 88. Fragment trouvé en 1910 près de Heppen (Westphalie), à sept kilomètres au sud de la Lippe; maintenant à Soest, dans la collection Dörrenberg. Forme de parallélépipède tronqué. Dimensions à la base : 11 centimètres 1/2 de longueur sur 13 de largeur; à la partie supérieure : 9 1/2 sur 7 1/2; hauteur : 11 centimètres. Poids : environ 13 kilos. Reproduit par A. Schulten, *loc. cit.*, fig. 1 (fac-simile du fragment, avec l'inscription de la partie supérieure) et 2 (fac-simile de l'inscription du côté).

A la partie supérieure, en relief :

L • FLA

Sur le côté, en creux : L • F • VE

D'après la teneur de la seconde inscription, M. Schulten propose de lire sur la première : *L(ucius) Fla[uius Vetus]*. On pourrait songer aussi au *cognomen* *Ve[ito]*, qui est assez fréquent en Espagne² et rappelle le nom du peuple lusitanien des Vettones.

1. Tacite, *Annales*, XI, 20. Cf. ci-dessus, p. 48, note 1.

2. *Corp. inscr. lat.*, II, n°s 201, 601, 823, 829, 1074, 1075, 3844.

M. Schulten estime que le lingot devait mesurer primitivement 50 centimètres de longueur et peser environ cent livres romaines; il venait, selon lui, d'une province riche en plomb, telle que la Gaule; la forme des lettres permet de le dater des premiers temps de l'Empire, lors de l'une des campagnes de Germanie ordonnées par Auguste et par Tibère. Ce plomb était destiné non à un usage commercial, les Germains ne se servant pas de ce métal, mais à la confection de balles de fronde ou à quelque autre emploi militaire. Il aura été perdu au cours de la marche d'un détachement de troupes romaines parti de la vallée de la Lippe et se dirigeant du nord au sud par une route transversale.

A l'hypothèse d'une provenance gauloise, émise par M. Schulten, on pourrait opposer celle d'une origine espagnole. Sans doute la Gaule fabriquait, elle aussi, des lingots estampillés pour l'exportation : celui des Ségusiaves (n° 42), découvert à Barry en Vaucluse, près de la voie romaine qui conduisait aux ports méditerranéens, l'atteste. Mais aux premiers temps de l'Empire le principal pays producteur était sans contredit l'Espagne, et des saumons ibériques ont été retrouvés au delà même des frontières de la péninsule. Leurs dimensions et leur poids moyen sont précisément ceux que M. Schulten attribue au lingot de Heppen dans son état primitif, tandis que le lingot de Barry est plus lourd. On rencontre parfois sur des *massae plumbeae* d'Espagne, comme à Heppen, l'abréviation exceptionnelle du *nomen* (n°s 16 et 19), et le *cognomen* lusitanien de Vetto, si c'est bien lui qu'il faut restituer, rappelle le *cognomen* lusitanien d'Arcó (n° 4).

N° 51. *Corp. inscr. lat.*, XIII, n° 10029, 25. Trouvé en 1885 sur le Tafelacker, près de Worms; maintenant au musée de Worms. Longueur : 50 centimètres. Poids : 61 kilos 500.

D'un côté : DDD NW.

Estampille de trois empereurs régnant conjointement, *d(omi-norum) n(ostrorum)* :

De l'autre :

CLXXV

P(ondo) CLXXV (libras), 175 livres romaines, soit 57 kilos 304 grammes. Peut-être avait-on voulu écrire CLXXXV, 185 livres romaines, soit 60 kilos 578, ce qui correspond, à 600 grammes près, au poids réel du lingot.

Les trois empereurs sont, ou bien Septime Sévère, Caracalla et Géta, ou bien Gratien, Valentinien II et Valens; dans la première hypothèse, de beaucoup la plus plausible, le lingot de Worms nous reporterait au même temps que ceux de Lillebonne (n° 46) et de Chalon-sur-Saône (nos 47 et 48); il vient très probablement, comme eux, des mines du Shrophshire.



Fig. 11. — Lingot de plomb estampillé du musée de Bâle (n° 52).

N° 52. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 10029, 26; H. Dessau, *loc. cit.* n° 8707. Deux fragments, en forme de demi-cylindre, trouvés en 1653 à Bâle, sur la rive droite du Rhin, au lieu dit Klingenthal, où s'élevait un ancien cloître¹; maintenant au musée de Bâle (fig. 11); reproduits par W. Gowland, dans l'*Archæologia*, LVII, 2, 1901, p. 380, fig. 2 et 3. Le lingot dans son entier était long de 52 centimètres, sur 9 1/2 de largeur et 7 1/2 de hauteur; il pesait primitivement 33 kilos (figure 11).

1. « Comme le Rhin jadis formait plusieurs bras de ce côté, il ne serait pas impossible que ce lingot provint d'un bateau romain chaviré, comme les lingots de fer trouvés dans le fleuve à Strasbourg, près de Kehl » (renseignement communiqué par M. E. Mayor, directeur du musée de Bâle, lettre du 22 décembre 1919).

Sur l'un des fragments, mesurant 25 centimètres de longueur et pesant 16 kilos :

SOCIETAT

Sur l'autre fragment, mesurant 27 centimètres de longueur et pesant 17 kilos :

S · T · LVC · RETI

*Societat(is) S(exti et) T(iti) Lucreti(orum)*¹.

Ce saumon, de même que celui de Heppen, venait ou de Gaule ou plus vraisemblablement d'Espagne. Il n'est pas probable qu'il ait été exporté de Bretagne : on n'a trouvé dans cette contrée aucune *massa plumbea* demi-cylindrique ni aucune mention de *societas* minière; il semble du reste qu'à l'époque où elle fut conquise par les Romains les *societates* avaient disparu; d'autre part, le poids moyen des lingots britanniques est de 75 kilos, et non de 33. En faveur de l'origine gauloise on pourrait tirer argument du voisinage et de la facilité des communications. En faveur de l'origine espagnole il y a lieu de rappeler l'importance exceptionnelle des gisements ibériques à la fin de l'époque républicaine et au début de l'Empire, de noter que la forme demi-cylindrique est celle des lingots du musée de Madrid et d'Orihuela et que le poids de 33 kilos, environ 100 livres romaines, correspond au poids moyen des *massae* d'Espagne, d'observer enfin que l'estampille de Bâle nous fait connaître deux concessionnaires de mines comme les Roscii d'Orihuela (n° 14) et les Caenici d'Alcaracejos (n°19), formant une *societas* comme celle du *mons Argentarius* d'Ilucro (n° 15).

*
* *

Des onze lingots estampillés de Gaule et de Germanie, un

1. M. Mayor, qui a bien voulu examiner, mesurer et peser à notre intention le lingot du musée de Bâle, insiste sur la présence d'un point de séparation, non signalé au *Corpus*, entre les lettres C et R de la seconde partie du texte. Nous ne croyons pas cependant que *Luc...* et *Reti...* soient un *nomen* et un *cognomen* abrégés. La lecture *Lucreti(orum)* paraît certaine et le point de séparation n'est dû sans doute qu'à une erreur de graphie.

seul, au nom des Ségusiaves (n°42), doit être rapporté certainement à un centre d'extraction gaulois. Deux autres (n°s 50 et 52) proviennent soit de Gaule, soit plutôt d'Espagne. Cinq ont été fondus en Bretagne, l'un dans le Somerset sous le règne de Néron (n° 45), les quatre autres, selon toute apparence, dans le Shropshire sous le règne de Septime Sévère (n°s 46, 47, 48, 51). L'origine des trois derniers (n°s 43, 44, 49) est incertaine, mais plus probablement bretonne.

La Gaule, située à proximité des deux principales régions productrices d'Occident, a tiré de l'une ou de l'autre, selon les époques, le plomb dont elle avait besoin et que ses propres mines ne suffisaient pas à lui fournir. Les caravanes, qui conduisaient des rives de la Manche jusqu'à la Méditerranée les lingots britanniques envoyés en Italie, traversaient nécessairement son territoire : les trouvailles jalonnent le trajet des convois, de l'embouchure de la Somme (n° 45) ou de la Seine (n° 46) à la vallée de la Saône (n°s 47 et 48) et à la Narbonnaise n°s 43 et 44).

Il semble que les exportations britanniques aient continué assez tard. Un certain nombre de sarcophages en plomb, qui datent des derniers temps de l'antiquité ou du commencement du moyen âge, ont été trouvés en Gaule, particulièrement dans le nord-ouest, à Beauvais, à Lillebonne, à Rouen et aux environs¹, c'est-à-dire très loin des districts miniers du Centre et du Midi. C'est sans doute de la Grande-Bretagne, beaucoup plus proche, qu'était originaire le métal utilisé pour les sépultures à Beauvais et en Normandie.

(A suivre)

Maurice BESNIER.

1. Abbé Cochet, *Mémoire sur les cercueils de plomb dans l'antiquité et au moyen âge*, dans le *Précis analytique des travaux de l'Acad. de Rouen*, 1868-1869, p. 285-329; 1870, p. 187-238; A. Blanchet, dans le *Bulletin archéol. du Comité des travaux historiques*, 1909, *Procès-verbaux des séances*, p. cxiii-cxiv; F. Cabrol, article *Cercueils*, dans le *Dictionn. d'antiquités chrétiennes et de liturgie*, 1911, p. 3282-3286; E. Espérandieu, *Recueil des bas-reliefs de la Gaule romaine*, V, Paris, 1913, n°s 3924 (à Beauvais), 3956 (à Amiens), 3969 (à Boulogne), etc.; C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, V, p. 15 et 306.

NOS VIEILLES CATHÉDRALES ET LEURS MAÎTRES D'ŒUVRE

(PLANCHES II-V)

(suite)¹

Un travail comme celui qu'on vient de parcourir n'est jamais terminé. Les ouvrages les plus inattendus lui apportent quotidiennement de nouvelles contributions.

Pendant l'impression des pages qui précèdent, bien des noms nouveaux sont ainsi venus s'ajouter à ceux que j'avais réunis. Les uns ont rapport à des monuments religieux dont il n'avait pas encore été parlé; les autres viennent s'intercaler dans des suites qu'ils commencent à compléter.

L'index qui suivra permettra de les rapprocher, en présentant ainsi un premier ensemble, que l'avenir ne peut manquer d'améliorer encore.

*
* *

120) AGEN. — *Cathédrale de Saint-Étienne*. — Vers 1475, M^e Mathieu Ragueneau en est le maître d'œuvre. En même temps il dirige les travaux de la *cathédrale de Lectoure*.

AIX-EN-PROVENCE. — *Cathédrale de Saint-Sauveur*. — En 1323 Deburle Pierre, appelé aussi Durle, en 1477 Alveringe et son élève Soqueti, en sont les maîtres d'œuvre.

AMIENS. — De 1415 à 1422, nous rencontrons dans l'œuvre

1. Voir la *Revue arch.*, 1920, I, p. 290 et suiv.

On m'a reproché, à la suite de mon premier article, de n'avoir pas indiqué mes sources. La *Revue* a bien voulu accueillir ce travail déjà fort long; il aurait pris des proportions inacceptables si j'avais ajouté les références. Mais je serai toujours heureux d'indiquer à mes confrères qui pourraient en avoir besoin les volumes où j'ai rencontré les noms que j'imprime ici, en attendant, si Dieu me prête vie, le t. III de mes *Primitifs : Architectes et Sculpteurs*.

de la Cathédrale, les noms des deux Brisset, Colard et Henri. Ce dernier avait travaillé pendant sept ans à *Notre-Dame de Paris*, où il fut remplacé en 1422 par Pierre Robin. En 1472, Pierre Tarsel est maître de l'œuvre; en 1475, il sera, avec Le Moustardier, l'architecte de l'église de *Saint-Germain*. Lorsque je trouve, sur la robe d'un assistant au sermon de saint Jean-Baptiste du tour du chœur de la Cathédrale, le nom de Brunus ainsi écrit BRNVS, je me demande si ce ne serait là pas un parent du Laurent de Brune, sculpteur de Bruges, qui, à la fin du xv^e siècle, était au service du duc de Bourgogne.

ARLES. — *Saint-Trophime*. — Au xii^e siècle, Bonus.

121) AUCH. — *Cathédrale*. — A la fin du xv^e siècle, Jean Chesneau est maître de l'œuvre de *Notre-Dame*.

AVIGNON. — *Les Célestins*. — En 1406 Pierre Morel en est l'architecte. Très probablement c'est Perrin Morel, de la dynastie des Morel de Lyon, architectes-sculpteurs, qui, en 1405, habitait « du côté du Royaume ».

— *Notre-Dame des Tables*. — En 1427 nous trouvons Bertrand Vital.

BEAUVAIS. — *Cathédrale de Saint-Pierre*. — D'après Lance, le premier architecte en serait Naquet, mais il ne donne aucune date. En 1338, nous rencontrons Albert d'Aubigny et Guillaume de Roye, qui pourrait être rapproché de Pierre Roye qui travaillait à *La Chaise-Dieu* au milieu du xiv^e siècle. Viennent ensuite Jean et Jacques de Chartres; le second devint le sculpteur de Charles V, pour lequel il travaillait avec Jean de Saint-Romain. C'est probablement à cette famille des « de Chartres » qu'appartint plus tard, au commencement du xvi^e siècle, Philippe de Chartres, dont on admire le rétable de pierre de la *Vie de la Vierge*, à l'église de Brou (1511). (Cf. § 53 et 130, Maignelay). — Pour *Saint-Lucien*, nous avons, en 1078, les deux noms d'Odon et de Wirmbolde, *cimentarii*.

122) BORDEAUX. — *Cathédrale de Saint-André*. — En 1366,

nous pouvons nommer Guillaume Albert, en 1411 Vital de Martres, en 1420 Guillaume Géraud, en 1480 Jean Despinay. — Pour *Saint-Seurin* : en 1425 Colin Tranchant, en 1480 Jean Despinay. — Pour *Saint-Michel* : en 1448 N. Botarel, en 1464 Jean Lebas, en 1492 Guillaume Gauteyron. — Enfin à *Sainte-Eulalie*, une inscription de la voûte nous apprend qu'elle fut achevée le 18 octobre 1380 par Rompinlir.

BOULAINCOURT (Haute-Marne) (1428). — Guérin Malpayé.

BOURBOURG (Nord) (1485). — Les auteurs du beau jubé du ^{xv}^e siècle de l'église de *Saint-Jean-Baptiste*, sont Mathieu Kelderman et Jean de Bourgogne.

BOURGES. — *Notre-Dame*. — En 1410 l'architecte se nomme Robert de Touraine, en 1477 Guillaume Pelvoysin. (Cf. Pl. V.)

BROU (1474). — André Colomban.

CAEN. — *Saint-Étienne* (1344). — Simon de Trévières.

123) CAMBRAI. — *Notre-Dame*. — C'est une des cathédrales pour lesquelles nous possédons maintenant le plus de documents. Après l'évêque Gérard, *sapiens architectus* du ^{xi}^e siècle, dont nous avons parlé, une épitaphe de l'abbaye d'Anchin nous fait connaître le nom du chanoine Hugues, *qui construxit claustrum cum porticu ecclesiæ Cameracensis*; il mourut en 1093. Pierre de Corbie, l'ami de Villard de Honnecourt, y travailla en 1226 et, en 1340, frère Gérard de Vauchelles; nous avons vu plus haut les maîtres de l'œuvre de 1339 à 1348. Nous rencontrerons ensuite M^e Eloi Sabelin, qui paraît devoir être identifié avec Savalle; en 1368, c'est Hue de Corbie et Jean Blondel; en 1376, Jean Lecoustre; en 1383, Huward, que d'aucuns regardent comme Huart de Corbie; en 1389, Robert-le-Maçon; en 1390, Jean Lejosne; en 1394, Jean de Bouchain, mais n'est-ce pas le Jean de Boutry que nous avons déjà signalé? A la fin du ^{xiv}^e siècle, Martin de Louvain vient faire une expertise; en 1440, un descendant des Corbie, Mathieu, tra-

vaille avec Michel de Reims, maître maçon de *Valenciennes*, l'auteur présumé de *Sainte-Waudru de Mons*, qui présente aux échevins de Mons, pour leur église, deux plans, aujourd'hui aux archives de Mons, qu'on a tout lieu de croire les plans de la cathédrale d'Amiens de Robert de Luzarches. En 1444, Jacquemart Molet est maître de l'œuvre, en 1448 Jean du Croquet et Jean Wast, de la dynastie des Wast que nous retrouvons à Beauvais avec Cambige; en 1456, c'est Jacquemart Cauquepaille qui grave, en 1463, son nom sur la boule de la flèche; viennent ensuite, en 1465, Le Wieur, en 1469 Colard Goulot, en 1475 Robert Coche, en 1493 Jean Mariage, enfin, en 1491, Gilles Titre.

124) CARPENTRAS. — *Saint-Siffrein* (1404). — Une inscription dans la cathédrale nous fait connaître le nom de l'architecte, Thomas de Dinant :

MAGISTER COLINVS THOMACH DE DINANT IN
BRETANNA.

CAUDEBEC (1484). — Le Tellier.

CHAMBERY — *Sainte-Chapelle*. — En 1408, Jacques Magnin construit la collégiale, qu'Amédée IX de Savoie devait ériger en *Sainte-Chapelle* en 1465 : en 1470, nous trouvons à l'œuvre Jean de Prindalla, *magister imaginorum*, et Vienetus Neyredi.

CHANCELADE (Dordogne) (xii^e s.). — Alains de Solminiac.

125) CHARTRES. — *Notre-Dame*. — Au texte du *Nécrologe* qui permet de regarder Fulbert comme l'architecte de sa cathédrale, il faut joindre le passage des *Miracles de Notre-Dame*, qui en parlant de la reconstruction de la basilique, dit :

Lors estoit l'évêque Fulbert
Qui du reffaire estoit expert.

Le poète du xiii^e s. n'hésite donc pas à considérer l'évêque comme un architecte expert.

Aux très nombreux maîtres d'œuvre que nous avons cités

plus haut, ajoutons, de 1323 à 1335, Hugues d'Ivry, et, en 1382, son fils, Jean d'Ivry : de 1400 à 1416, Laurent Vuatier, et, en 1417, Geoffroy Sevestre, qui construit la chapelle latérale de Vendôme. (Cf. Pl. III.)

CHATEAU-LANDON (xv^e s.). — Simon Samidy.

COMBRET (Aveyron) (1393). — M^{or} de Esquirolis.

126) DIJON. — *Chartreuse*. — En 1378 Jacques de Nuilly l'Évêque, en 1383 Drouet de Dammartin, de 1398 à 1412 Jean Bourgeiri, y travaillent. En 1464 Jean de Montereau est occupé à la sépulture de Jean sans Peur. Enfin les comptes, publiés par Saint-Mesmin en 1847, nous fournissent une très longue liste d'ouvriers d'art de tout genre, employés là par les ducs de Bourgogne pendant les xiv^e et xv^e siècles.

ÉVREUX. — De la *Cathédrale* on ne connaît réellement que Jean Le Roy, maître maçon-juré, signalé en 1442, qui construit la flèche en 1455. Cependant maître Jean de Meullent, en 1261, « fondait » la première chapelle de droite. Est-ce simplement un fondateur ou un architecte ? La chose est incertaine, mais nécessaire à relater.

FONTENAY-LE-COMTE. — *Notre-Dame*. — En 1456, les deux architectes en sont Guillaume Mercier et Silvestre Enaut.

GRAY (1478). — Antoine Le Hupt.

GUÎTRÈS (près Libourne) (xiii^e s.). — Arnaldus.

HESDIN (xv^e s.). — Le clocher est l'œuvre de Raoul Paisière, architecte de l'église de Saint-Omer.

127) LA CHAISE-DIEU (1345). — M. Faucon a eu la bonne fortune de découvrir, aux archives du Vatican, les documents qui nous font connaître la part prise par Clément VI dans la construction de l'insigne église de cette célèbre abbaye. La direction des travaux fut confiée à Hugues Morel, dont nous allons retrouver la dynastie dans tant d'œuvres du Midi de la France. Parmi les nombreux artistes qui collaborent avec lui,

nous trouvons un Pierre Roye, qu'on pourrait peut-être rapprocher de l'architecte Guillaume de Roye, qui, en 1338, était maître-d'œuvre de la cathédrale de Beauvais.

LANGRES. — Sur un chapiteau du XII^e s., dont le moulage a été envoyé aux Antiquaires de France en 1879, par M. Brocard, on lit : GVILEMOZ ME FIT DOCE. Le C du mot DOCE peut être regardé comme la ligature CT, donnant ainsi DOCTE. En 1422, Thomas sculpte le beau Sépulcre de la Cathédrale.

LAVEDAN (Hautes-Pyrénées). — *Saint-Savin*. — On y lit l'inscription : RENOLD^s ME FECIT.

128) LA VICTOIRE. — En 1476, le maître-maçon de l'église de l'Abbaye est Nicolle.

LE BEC-HELLOUIN. — Lorsqu'Ingelram du Bec-Hellouin devient, en 1214, maître d'œuvre de la cathédrale de Rouen, c'est Waultier de Meulan qui est chargé par l'abbé Richard de Saint-Léger de diriger la construction de la belle église de l'Abbaye. Est-ce un parent de Jean de Meullent dont nous avons signalé le nom, en 1261, à la cathédrale d'Evreux?

LECTOURE. — *Cathédrale de Saint-Gervais et de Saint-Protais*. — En 1475, Mathieu Ragueneau en est le maître d'œuvre en même temps qu'il construit la *cathédrale d'Agen*.

LE MANS. — Aux noms donnés plus haut pour la cathédrale de *Saint-Julien*, il faut ajouter, au XIV^e siècle, Jean-le-Maçon.

L'ÉPINE. — C'est Étienne Poutrise qui construit en 1453 la charmante église de *Notre-Dame*.

129) LE VIVIER-EN-BRIE. — En 1397 Jean Lenoir, maître des œuvres du Roi au baillage de Senlis, dirigeait les travaux du château de Pierrefonds. En 1398, le duc Louis d'Orléans le chargeait de construire l'église de *Notre-Dame du Vivier*. Les très intéressants comptes de la dépense complète, y compris les belles verrières, ont été publiés par Léon de Laborde dans ses *Ducs de Bourgogne* (III, 160).

LIMOGES. — *Saint-Sauveur*. — Au XI^e siècle, l'architecte de la cathédrale s'appelle Pierre. En 1338 nous connaissons les maîtres d'œuvre Pierre Boniface et Jean Placen. En 1357, c'est Étienne-le-Maçon, auquel succédera Jean Damnaud.

LISIEUX. — *Saint-Pierre*. — Ajoutons quelques noms de maîtres d'œuvre du XV^e siècle : les Bérout, qui, en 1450, travaillent avec Jean Robin, peut-être un parent de Guillaume Robin qui œuvre à cette époque à la cathédrale d'Angers, et de Pierre Robin, de Paris ; enfin, en 1485, Guillaume Delarbre.

LOCHES (XII^e s.). — Thomas Passius.

130) LYON. — *Saint-Jean*. — A l'origine on trouve cité, en 1147, Robert-le-Maçon, mais sans certitude qu'il ait été maître de l'œuvre. Nous rencontrons ensuite, en 1270, Gauthier, en 1292 Jean Richard, en 1326 Jean de Longmont, en 1359 Jean de Remacin, en 1362 Guillaume Marsat et Jean de Saint-Albin, en 1368 Jean Bertel et Jacques de Beaujeu, en 1418 Jacques Morel, en 1425 Pierre Noyset, en 1430 Jean Robert, enfin de 1447 à 1459 Antoine Montain.

MAIGNELAY (Oise). — L'architecte de cette délicate église de la fin du XV^e s., un des bijoux de l'art français, qui n'a jamais souffert aucune mutilation, est un des deux Wast qui ont construit au commencement du XVI^e siècle, avec Martin Cambige [Chambige], le transept de la cathédrale de Beauvais.

MENDE. — De la Cathédrale, nous connaissons comme maître d'œuvre, en 1372, Pierre Juglar, qui, en 1384, construit la *Sainte-Chapelle de Riom*, avec Guy de Dammartin. En 1452, on y trouve Jean Durant, dit d'Auvergne, avec Pons Gaspar.

131) METZ. — *Cathédrale*. — Nous avons signalé le monument funéraire de Pierre Perrat, maître de l'œuvre de la Cathédrale, mort en 1400. Il lui avait été élevé par Thierry de Sierck, son élève, qui lui succéda au XV^e siècle. Après lui, en 1443, viennent Jean de Commercy et le sculpteur Roger Jacquemin,

qui travaille jusqu'en 1460 à Toul; en 1468 il sera remplacé à Metz, ainsi que nous l'avons vu, par Jean de Ranqueval.

MONTIERNEUF (XI^e s.). — Pons.

MONTPELLIER. — A *Notre-Dame des Tables*, nous trouvons, en 1380 Jaume Bosc, en 1385 Jean Gili, en 1470 Nicolas Marie, en 1471 Guilhelminot, en 1472 Jean de Cormont, appelé aussi Jean de Paris, enfin, en 1478 Jean Copiac, les Borgonhon, Mondon et Pierre.

MOULINS. — *Notre-Dame*. — Les travaux de la Cathédrale, édifiée par les descendants de Louis II, duc de Bourbon, furent commencés en 1460, sous la direction du chanoine-architecte, Guillaume Foissier.

MORLAIX. — *Eglise des Dominicains* (1237). — Kutchou.

132) NANTES. — *Cathédrale*. — La première pierre de la façade de *Saint-Pierre* fut posée, en avril 1434, par Jean V, duc de Bretagne : le maître d'œuvre en était Mathurin Rodier. C'est elle que nous voyons bâtir dans une miniature des *Antiquités judaïques* de Jean Fouquet.

— A *Saint-Nicolas*, Mathelin travaille de 1431 à 1442.

NARBONNE. — Le plan de la *Cathédrale des SS. Juste et Pasteur* fut donné en 1272 par Jean Deschamps, qui avait élevé, ainsi que nous l'avons vu, la cathédrale de *Clermont-Ferrand*. En 1320, le Chapitre de Gérone (Espagne) fait venir les maîtres Henri de Narbonne et Jacques de Favières, qui y travaillaient; en 1316, nous y trouverons le nom de l'architecte Raymond Aycard.

NIEDER HASLACH. — Dans l'église de *Saint-Florent* se trouve la pierre tombale du maître de l'œuvre, Conrad, fils de maître Erwin de Steinbach, l'architecte de la cathédrale de Strasbourg, mort en 1329 (cf. Strasbourg, § 38 et Pl. II).

NÎMES. — Si des origines de la Cathédrale, qui remonte au XII^e siècle, nous ne savons rien, on ne saurait négliger, à propos de la frise si curieuse qui décore sa façade, de signaler la

suite des petits bas-reliefs, de la même époque et de même style, représentant *la Passion*, qu'on voit dans la cour du musée lapidaire de la Ville, où je l'ai photographiée. Elle porte une longue inscription qui se termine par : RILPVETVS ME FES. Ce nom, largement inscrit au bas d'une œuvre qui rappelle les sculptures de la Cathédrale, vient donc nous révéler un artiste qui travaillait à cette époque dans un des principaux centres du Languedoc-Nimois et qui pourrait être ainsi un des artistes qui œuvrèrent à la Cathédrale.

133) NOTRE-DAME-DES-DUNES (O. C.). — Au début du XIII^e siècle, l'architecte est Amélius; puis vient, en 1214, Steene, auquel succède Salomon de Gand.

NOYON. — *Cathédrale*. — Aux noms déjà cités, il faut joindre : en 1333, Tassard, et au XV^e s., en 1459, Pierre Brissaud et Jean Massé; en 1460, Pierre Tarisel, puis Adam Courtois, Florent Bleuet, enfin Jean Turpin, probablement un ancêtre de Jean Trupin, qui signe, au commencement du XVI^e siècle, les stalles d'Amiens.

PARIS. — Le dépouillement de nombreuses études anciennes amène peu à peu au jour le nom des maîtres d'œuvre des principales églises de Paris.

L'Église de Beauvais est construite en 1388 par Raymond du Temple. C'est Charles V qui en pose la première pierre. — *L'église des Blancs-Manteaux* est construite par Eudes de Montreuil. — Celle des *Célestins* par Raymond du Temple, en 1376; il en est payé, en 1394. — Celle des *Cordeliers*, en 1262, par Eudes de Montreuil. — *L'Hôtel-Dieu* est également l'œuvre d'Eudes de Montreuil.

134) Aux maîtres d'œuvre de *Notre-Dame* nous devons ajouter deux noms du commencement du XIII^e siècle (v. 1210), que nous lisons dans le *Nécrologe* de N.-D. Bien qu'il ne soit pas fait là mention de leurs travaux spéciaux, cette inscription semble bien les rattacher à l'œuvre de la *Cathédrale* d'Eudes de Sully. C'est d'abord Godéfroï, *lathomus*, qui demeurerait rue

Erembourg de Brie; il était mort dans les premières années du siècle, tandis que Nicolas, *lathomus*, demeurait à ce moment « *in Vico Sancti Hylarii* ». Ce sont les deux seuls *lathomi* qu'on rencontre dans l'*Obituaire* de cette époque : il est donc bien probable que c'étaient les premiers maçons de la nouvelle basilique. En 1360, Raymond du Temple succède à Jean Le Bouteiller, l'auteur des sculptures du tour du chœur; en 1388 c'est Colin Gille (faut-il le rapprocher de Gilles-le-Maçon qui travailla à Reims, en 1383, à Notre-Dame?); en 1404 Jean du Temple; en 1415 Henri Briset, qu'on doit rapprocher de Colard Briset qui travaille à Amiens en 1420; en 1422 Pierre Robin, dont nous avons cité plusieurs homonymes; c'est lui qui donnera le plan de Saint-Maclou de Rouen en 1432; Jean James lui succédera en 1436.

135) — Aux « bons ouvriers » de *Saint-Jacques*, il faut ajouter le nom de Guillaume Pizdoe, certainement un descendant d'Hugues Pecdoe, architecte de l'église de Longjumeau en 1251. En 1318, son nom figure dans l'*Obituaire*, comme « maître et gouverneur de la confrérie des tailleurs de pierre de Saint-Jacques ». — *Saint-Germain-l'Auxerrois*. En 1435 l'architecte est Jean Gausel. — *Saint-Jean-en-Grève*. En 1322 Pasquier de l'Isle. — *Sainte-Catherine*. D'après Thévet, le maître-d'œuvre en serait Eudes de Montreuil : mais, comme elle date de 1229, c'est plus probablement Pierre de Montreuil. — *Sainte-Croix*, en 1258 Eudes de Montreuil. — *Sainte-Genève*, au XII^e siècle, avait pour maître-d'œuvre le chanoine Maignant.

POITIERS. — *Saint-Hilaire*, consacré en 1403, eut pour architecte Guillaume Corland.

136) PONT-A-MOUSSON. — *Saint-Antoine* (1460). — Mangin. — *Saint-Martin* (1447). — Jacquemin de Commercy, peut-être parent de Jean de Commercy que nous avons vu à cette époque à la cathédrale de Metz.

PONT-AUDEMER. — *Saint-Ouen* (1488). — Michel Gohier.

PONT-DE-CÉ. — *Saint-Aubin* (1003). — Umbert.

PONT-SAINT-ESPRIT. — L'église du xv^e siècle est construite par les maîtres Garin Cabret et Clément Chevalier.

POUSSY (Calvados). — On lit dans l'église : RICARDVS ISTVM LOCVM ÆDIFICAVIT.

REIMS. — *Notre-Dame*. — Il faut ajouter, en 1383, Gilles-le-Maçon, et, en 1402, Jean de Dijon, qui nous ont été révélés par les comptes de l'église de Troyes. (Cf. Pl. II et IV.)

RIOM. — *La Sainte-Chapelle* est construite en 1384 par Pierre Juglar, architecte de la Cathédrale de Mende, avec la collaboration de Guy de Dammartin, le maître sculpteur de Charles V.

137) RODEZ. — *Cathédrale*. — Nous avons parlé des architectes de la Cathédrale, à la date de 1277. En relisant l'inscription que nous a conservée le *Bulletin monumental*, on doit se demander si elle ne venait pas de la Cathédrale antérieure ; il semble bien, en effet, que cet extraordinaire libellé est un chronogramme :

VALEANT ORBIS MIRACVLA.


car il nous donne la date de 1212.

En tous cas, après Etienne de 1277, nous avons en 1358 Guillaume Bosquet ; au xv^e siècle, en 1440, Conrad Roger, en 1449 Raymond Dolhas et en 1459 Gérard Dolhas, son fils ; en 1450 Richard, en 1456 Thibaut Sonier, en 1462 Vincent Sermati, puis son fils Jean, en 1465 André Amalric, enfin en 1500 Bernard Anthony.

138) ROUEN. — A la liste des architectes de la *Cathédrale*, il faut ajouter, en 1457, Jean Audis le sculpteur, et en 1496 Jacques Leroux. — A *Saint-André*, nous voyons, en 1486, Guillaume Touchet. — A *Saint-Laurent*, au xiv^e siècle, Denis Gode. — A *Saint-Maclou*, dont M. Frothingham publiait naguère le petit modèle (*Monuments Piot*, t, XII), en 1406 Martin

Roussel, et en 1432 Pierre Robin. — A *Saint-Ouen*, en 1440, Simon Lenoir succède, avec Jean Wyllemer, à Colin, élève d'Alexandre de Berneval que nous avons signalé précédemment; en 1497, l'architecte est Jean Roussel. Et parmi les architectes de Rouen, qui travaillent à Gaillon en 1503, il me semble vraiment curieux de relever le nom de Jean Fouquet, peut-être un parent de notre grand maître tourangeau : ne trouvons-nous pas également des François, descendants du célèbre peintre tourangeau, architectes de 1511 à 1649 ?

139) SAINT-BERTIN. — L'église de l'Abbaye, autrefois un des plus somptueux monuments de l'Artois, est aujourd'hui en ruines. Les fondations en avaient été commencées en 1029 par « Vénérable homme Alquerus »; incendiée, l'abbé Bovon en reprit la construction en 1041; elle est achevée en 1065 par l'abbé Héribert; en 1246, l'abbé Gilbert, *magnus edificator*, orfèvre admirable comme saint Bernward d'Hildesheim, commence, jette les fondements, fait et termine le réfectoire « quo pulchrius non habetur in toto regno »; en 1396, Pierre Largent en est l'architecte, pendant que Gilles Largent travaille aux églises de *Cambrai* et de *Saint-Quentin*; en 1396, nous y voyons Jean Lecoustre, auquel succède, en 1407 Jacques Laman; en 1436 Nouffles Caulin en est le maître-charpentier; enfin, en 1497, nous avons l'architecte Jean Rocquelin.

140) SAINT-DENIS. — La restauration de la célèbre basilique de Suger, endommagée par la foudre en 1210, fut commencée en 1231. On connaît aujourd'hui le maître d'œuvre qui en fut chargé; ce fut Pierre de Montreuil; les travaux étaient en pleine activité en 1247. Mais ne faudrait-il pas classer également, parmi les maîtres de l'œuvre du XIII^e siècle, un maître Guérin, dont la pierre tombale, qui était en 1872 dans les Magasins de Saint-Denis, ornée d'un fil à plomb, d'une règle, d'une truelle et d'une herminette, portait cette inscription : AVE MARIA METRE GVERIN ET MARGVERITE SA FAME GISENT CI EN CEST  PAR SA GRACE DEX BONNE MERCI LEUR

FACE. Nous avons vu, en effet, les maîtres d'œuvre inhumés ainsi, avec leurs femmes, dans les monuments auxquels ils avaient collaboré.

De la basilique de Suger, il reste un médaillon de la mosaïque du pavage, sur lequel l'artiste s'est représenté, en inscrivant son nom : ALBERICVS; il est au Musée de Cluny. On peut encore admirer dans l'église des vitraux du ^{xiii}^e siècle, dont j'ai montré naguère le très grand intérêt pour l'histoire de la première croisade (*Exuvix Sacrx Constantinopolitanæ*, t. III, p. 3).

141) SAINT-GENEZ (Diocèse de Bellay), (1231). — L'église a été construite par un moine nommé André.

SAINT-GILLES. — En 1367 nous y trouvons Raymond Martelans.

SAINT-NICOLAS-DU-PORT. — C'est Simon Moyset qui en bâtit l'église en 1494.

SAINT-PONS. — L'église, dont il a été question plus haut, date du ^{xii}^e siècle. L'inscription, étrange au premier abord, *Sol Gilo me fecit*, bien que *Sol* soit au-dessous d'un soleil, me paraît être un jeu de mots : *Sol* pourrait bien être l'abréviation de *solus*, mis là pour donner un chronogramme :

SOL GILO ME FECIT

où nous pourrions lire alors la date 1202, correspondant bien à celle de la construction de l'église.

SAINT-OMER. — *Saint-Omer*. — La fin du ^{xv}^e siècle nous fournit les noms de plusieurs architectes de la Cathédrale. C'est d'abord Jean Robin; puis, en 1471, nous rencontrons Raoul Pesièrre (le Paisièrre de Hesdin), Jean Pinchon et Jean Sterbeques qui construit le clocher, en 1472 Jean de Meldre, en 1493 Melin de Fines, en 1494 Gérard Ledrut et Jean-le-Maçon.

142) SAINT-QUENTIN. — Bien des noms sont à ajouter aux quelques lignes que nous avons consacrées à cette délicieuse

collégiale. L'église qui jouissait, pendant la vacance épiscopale, des privilèges des Cathédrales, était une des plus belles de France. En 1257, c'est Jean qui en construit le chœur et Jean Bourgeois y travaille également; en 1316, nous y trouvons Jean-Le-Bel; en 1372 Pierre Chaudun; après 1400, Jacques Bolant, Jean Douterrains, Colin de Mantes, Sébastien Tristan (ou Trestant), en 1440 Jean d'Outremepuich, en 1460 Jean d'Ervilliers, en 1477 Noël Colard (un peintre réputé du pays s'appelait Colard le voleur). enfin en 1487 Jean Nitard et Gérard Levasseur.

Comme je parle toujours de rébus, de chronogrammes, je ne voudrais pas quitter Saint-Quentin sans montrer l'inscription bien curieuse que Charles de Bovelle, chanoine, avait composée sur la date de la construction de l'Hôtel-de-Ville, et qui demeura sur la façade, jusqu'au moment où elle en fut arrachée en 1557, lors de la prise de la ville, par les Espagnols. Mieux que les plus belles dissertations, elle montre la mentalité des artistes et du clergé du Moyen Age; elle autorise toutes les hypothèses, même les plus hasardeuses.

D'un Mouton et de Cinq Chevaux	M
Toutes les tetes prendrez	CCCCC
Et à icelles, sans nuls travaux,	
La queue d'un veaV joindrez;	V
Et au bout ajouterez	
Tous les quatre pieds d'une chatte :	IIII
Rassemblez, et vous apprendrez	
L'an de ma façon et ma date.	MCCCCCVIII (1509)

143) SAINT-WANDRILLE. — En 1255 Godefroid de Nointot élève l'église, et c'est Guillaume qui, de 1288 à 1304, en construit le clocher.

SARLAT. — Les travaux de la *Cathédrale* sont dirigés au xv^e siècle par Pierre Esclanche.

SÈS. — En 1433 nous y voyons maître Jean Audis, que nous retrouverons à La Ferté-Bernard et plus tard, en 1457, à Rouen.

SENLIS. — Nous avons signalé le premier maître de l'œuvre, Philippe, en 1185, puis plusieurs autres au xiv^e siècle; au xv^e, en 1480, le maître d'œuvre est Gilles Hazard, de cette dynastie des architectes Hazard qui semble originaire de Tournay, où un Guillaume Hazart, Hazaert, était architecte en 1414. Notre Gilles fut chargé, en 1516, d'amener de Beauvais Martin Chambiche, avec d'autres ouvriers. — C'est à *Saint-Pierre* que nous trouverons les autres membres de la même famille : en 1463, Jean qui travaille avec Lorin Le Riche; en 1431, Jean Cauche¹ dirigeait les travaux de cette église avec Robert Cave, Henri Lallemant Richard et Jean de Cormelans.

Je mentionnerai enfin, bien que dépassant les limites que je me suis assignées, Jean Dizieult, *magister lathomorum*, qui exécute, en 1536, le double portail de *Notre-Dame*, parce qu'il est également connu sous le nom de Chelles. Était-ce un des descendants des Chelles que nous avons rencontrés au xiii^e et au xiv^e siècles, à l'œuvre de la Cathédrale de Paris ?

144) SENS. — *Cathédrale*. — Nous nous sommes arrêté à la fin du xiv^e siècle. Pour le xv^e, nous avons, en 1439, Moreau Verani, en 1442 Guillaume Courmont, en 1457 Pierre Germain ou Gramain, Symonet Lemercier et Lusurier, en 1468 François Nobis, en 1495 Hugues Cuvelier.

SOUVIGNY. — L'architecte de l'église de Souvigny était en 1456 Jean Poncelet.

STEENBECQUE (près d'Hazebrouck. — En 1432 l'église est construite par Van Hue, qui y inscrit la date de MCCCCXXXII.

STRASBOURG. — *Cathédrale*. — Nous ne savions où Viollet-le-Duc avait trouvé l'inscription d'Erwin de Steinbach, qu'il a reproduite (voir § 39). C'est certainement dans l'ancien dessin, exécuté avant que la Révolution ait détruit le vieux portail,

1. Est-il parent de Jacquemont Cauquepaille qui travaillait à Cambrai en 1456 ?

grâce auquel put être restauré, au ^{xix}^e siècle, l'œuvre de Steinbach ; mais où est aujourd'hui cet ancien dessin ? (Cf. Pl. II.)

En 1343, l'architecte de *Saint-Thomas* est Erlin, en 1369 Erard Maler.

THANN. — Le portail de la charmante église, vestige d'une construction disparue, est nettement antérieur au reste de l'édifice. On l'a comparé, mais sans apporter aucune preuve au portail de Strasbourg. Or, une pierre tombale nous apprend que son architecte fut Jean de Steinbach, fils d'Erwin de Steinbach, architecte de la cathédrale de Strasbourg en 1277, qui succéda à son père, comme maître-d'œuvre de la cathédrale de Strasbourg, de 1318 jusqu'à sa mort, en 1339. Il est donc bien facile de comprendre les rapports étroits qui unissent ces deux portails. (Cf. Pl. II.)

Quant à la partie postérieure, la flèche élégante nous donne cette inscription :

« L'an du Seigneur 1513, cette partie a été commencée et terminée, avec l'aide de Dieu, par moi Runig Walch en 1516. »

THÉROUANNE (1412). — Bachelier.

145) TOUL. — *Cathédrale*. — Nous avons vu que Perrat en avait été, au ^{xiv}^e siècle, l'architecte ; il meurt en 1400. En 1406 nous trouvons Simon de Verdun, en 1446 Roger Jacquemin, qui travaillait au temps où Guillaume Fillastre en était évêque. Doit-il être identifié avec Hogier, architecte des tours, qui a le même prénom ? En 1447, on rencontre Jacquemin de Commercy qui construit le portail, un parent probablement de Jean de Commercy qui travaillait en 1443 à Metz ; en 1460 c'est Girard fils de Roger, enfin Tristan de Hattonchel, à la fin du ^{xv}^e siècle, qui pourrait être rapproché de Sébastien Tristant, maître de l'œuvre de Saint-Quentin, en 1460.

TOULOUSE. — *Saint-Sernin*. — Une étude très précieuse de l'abbé Douais nous a fait connaître que l'église de Saint-Sernin avait été édifiée par saint Raimond, mort en 1118. Les textes

qu'il a pu réunir nous apprennent qu'il s'appelait Raimond Gairard et qu'il était effectivement architecte. Constatation de haute importance, dont nous ne tarderons pas à comprendre tout l'intérêt lorsque nous ferons connaître l'œuvre si curieuse de deux sculpteurs, dont nous retrouverons prochainement la collaboration datée et signée par un rebus : Léon et Ariès, avec la date de 1159.

146) TOURS. — *Cathédrale de Saint-Gratien*. — Aux noms cités plus haut, il faut joindre, pour le ^{xv}^e siècle, en 1430 Guillaume Leroux, en 1462 Jean Gaudin et Jean Papin. Ce dernier construisit également l'église de *Saint-Pierre-des-Corps*. Il meurt en 1480.

TROYES. — *Saint-Étienne*. — Peu à peu la liste des maîtres d'œuvre se complète. Le chœur avait été renversé en 1227 par un ouragan : il fut réédifié. Les premiers noms d'architectes mentionnés dans les comptes de 1293 à 1297 sont ceux d'Henri, Gelfroy, Gautier et Richer. Lorsqu'après le nouveau désastre de 1365, une partie du nouvel édifice fut à reconstruire : nous rencontrons, en 1364 Thimard, en 1365 Thomas, en 1384 Jean de Torvoye, de Tornoie, peut-être faut-il lire de Tournay ? (Les Hazard venaient de Tournai). En 1419, ce sont les Faigot, Ogier le père, Thevenin et Jean ses fils, qui œuvrent ; en 1467 Jean Terralion, en 1494 Janson Garnache. Peu à peu se complète donc ainsi la liste des maîtres d'œuvre de la cathédrale de Troyes.

TRÉGUIER (^x^e siècle). — Gonidier.

147) VENDÔME. — *Église de la Trinité*. — Au ^{xiii}^e siècle Jarnay.

VERDUN. — La Cathédrale dont Perrat, au ^{xiv}^e siècle, était le maître d'œuvre, avait eu pour architecte, en 1140, Garin.

VIVIERS (Ardèche). — Dans le clocher, on lit ainsi le nom de l'architecte Pierre Lans

PETRY
LAN S

*
* *

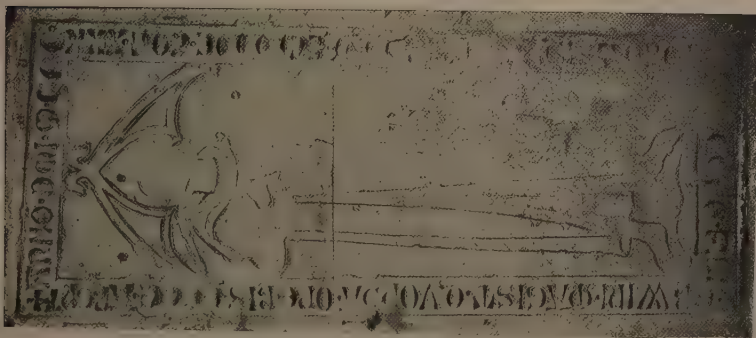
148) Grâce à ces nouveaux renseignements, nous pouvons compléter les dernières lignes de notre premier chapitre.

Aux architectes français appelés pendant le moyen âge à l'étranger, nous ajouterons : Gautier, qui travaille à Palerme de 1170 à 1185 ; en 1225, d'après Lance, Pierre travaille à Tolède, et Gautier au Val de Dios ; en 1260, Chinard descend en Italie ; en 1335, Jean Poisson, bien probablement un parent de Pierre Poisson, l'architecte de Benoist XII, qui travaille au Palais des Papes à Avignon, est à Rome, où nous verrons en 1377 Colombier ; en 1386 Henri, fils de Mathieu d'Arras, en 1388 les Bonaventure, Nicolas et Philippe, travaillent au dôme de Milan, ou Pierre de Loisart se trouvera en 1399 avec Jean Mignot et Campamosus, qui succèdent à l'allemand Henri de Gamodia ; au xv^e siècle, nous verrons, en 1416, à Girone, Jean Guingamp et Sagrera ; en 1487, Duboust à Vienne, en 1495, à Coimbre, Jean de Rouen, Jacques Longuin, Nicolas et Philippe Édouard, appelés par Jean II pour l'Église de Sainte-Croix.

149) Aux dynasties d'architectes (cf. §§ 5, 119) dont l'importance ne saurait être discutée, il faudra joindre maintenant aux Corbie, en 1379, un Jean de Corbie, peintre, bourgeois de Valenciennes, et également l'épithaphe d'un tombeau du xiii^e siècle de la cathédrale de Noyon ainsi conçue :

*Chi gist Ermeline Oiselette
Née de Corbie et fu femme
Maitre Robert de Douay
Orfèvre : Priez pour same
et dites Paternoster.*

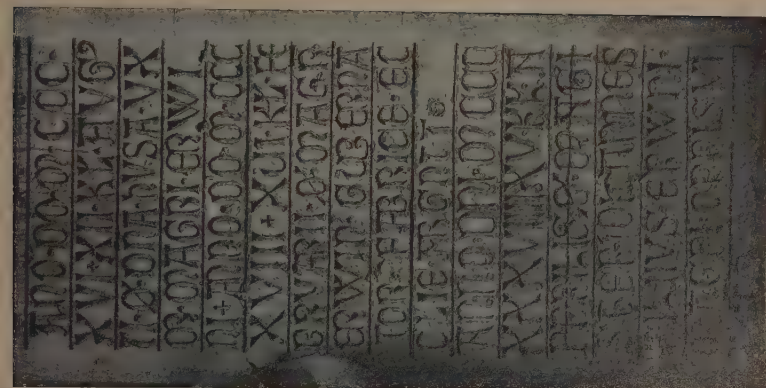
Puis les Bonaventure, les Brisset, les Cambiche, les Cormont (le peintre Cormon de nos jours appartiendrait-il à la même famille ?), les Commercy, les Delarche, les Dolhas, les Hazard, les d'Ivry, les Montreuil, les Morel, les Pecdœ, les Robin, les Roussel, les Roye, les Wast. Ainsi se découvriront très facile-



I. Pierre tombale de Conrad de Steinbach, maître d'œuvre de la Cathédrale de Strasbourg et de Saint-Florent de Nieder-Haslach. (cf. § § 38 et 432).



II. Pierre tombale de Hugues Libergier, architecte de Saint-Nicaise de Reims. (cf. § § 42 et 34).



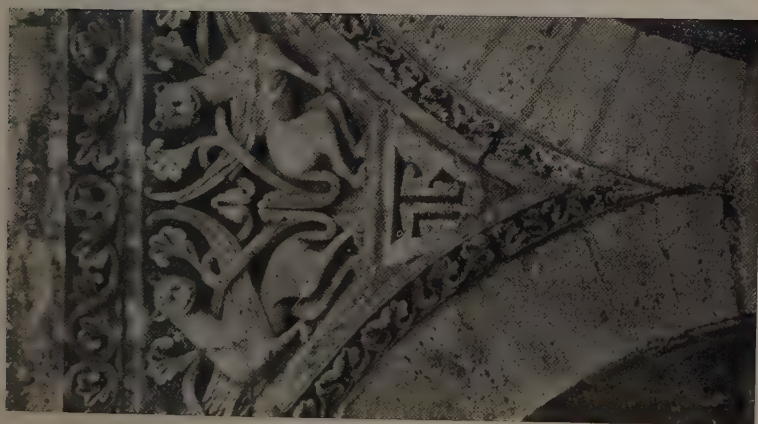
III. Épiaphe d'Erwin de Steinbach, maître d'œuvre de N.-D. de Strasbourg, d'Huza, sa femme, de son fils Jean, architecte de l'église de Thann. (cf. § § 38 419, 444).



VI. Signature de l'artifex Rogerus, au portail royal de N.-D. de Chartres. (cf. § 13).



V. Signature de Maîtres Humbret, à l'église de Saint Martin de Colmar. (cf. § 5).



IV. Monogramme du maître d'œuvre Iltus, au portail de la cathédrale d'Angoulême. (cf. § 5).



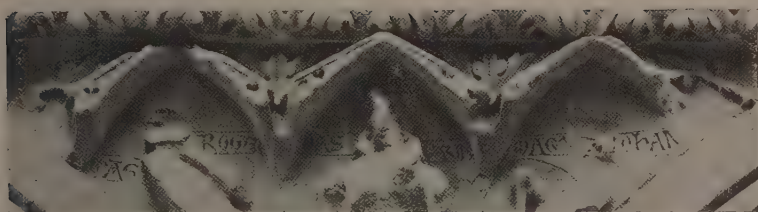
VII. Inscription des portes de la cathédrale du Puy, qu'on croit d'art mozarabe. On y lit : *Gauzfredus me fecit, Petrus edificavit.* (cf. § 21).



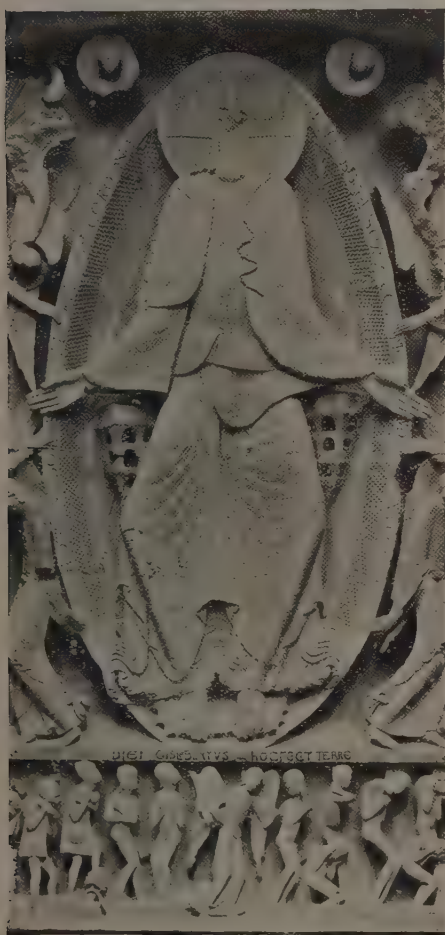
VIII. Une des statues de N.-D. de Reims rapprochée d'une Vierge d'Oja (Suède). (cf. §§ 32, 115, 116).



IX. Vierge d'Oja (Suède). (cf. §§ 32, 115, 116)



X. Signatures des Maîtres Rogerus et Jehan, au Mont Saint Michel. (cf. § 24).



XI. La porte royale de la cathédrale de Saint Lazare d'Autun, signée Gislebertus. (cf. § 8).



XII. La porte de Saint-Ursin de Bourges, avec la signature Giraudus. (cf. § 10).



XIII. Le chapiteau de l'église bénédictine de Bernay (Eure), signé Izembarodus. (cf. § 34).

ment les *transfusions* signalées par Viollet-le-Duc qui, jusqu'ici, ne s'expliquaient que par des hypothèses purement subjectives.

L'*Index*, que j'ai fait aussi complet que possible, permettra de retrouver immédiatement le passage des artistes dans les édifices religieux où ils se sont succédé. Il y aurait à les suivre dans les monuments civils qu'ils ont construits en même temps, mais ce serait aborder un nouvel ordre d'idées, tout à fait en dehors d'une étude qu'il m'a paru intéressant de conduire aussi loin que je le pouvais.

Je m'arrête donc, et je crois qu'on ne pourrait mieux terminer que par les lignes écrites par Didron en 1845 :

« Si on recueillait tout ce qu'on sait sur les artistes français du Moyen Age, on serait étonné de nos richesses. »

Pour les miniaturistes, pour les peintres, pour les architectes dont nous connaissons maintenant plus de *vingt-cinq mille noms*, nous voilà loin, en effet, de l'anonymat obligatoire imposé, affirmait-on, aux artistes du Moyen Age.

Et n'hésitons pas à l'imprimer : nous ignorons, quasi volontairement, tout d'eux.

F. DE MÉLY.

INDEX

Abréviations : art. = artiste, cath. = cathédrale, charp. = charpentier, cim. = cimentarius, dyn. = dynasties, égl. = églises, forg. = forgeron, hist. = historien, lath. = lathomus, maç. = maçon, M^{er} = Magister, peint. = peintre, pl. = planche, sculpt. = sculpteur. Les numéros qui suivent les noms renvoient aux paragraphes marqués par les parenthèses.

- A. de Charlemagne, 67.
 Acuarinus, arch., 60.
 Adam, arch., 30, 40, 88.
 Agen, cath. de St-Etienne, 120, 128.
 Aix-en-Provence, cath. de St-Sauveur, 120.
 Alaman (Henri), arch., 81.
 — (Jean), arch., 81.
 — (Joseph), peint., 81.
 Albericus, mosaïste, 140.
 Albert (Guillaume), arch., 122.
 Albi, Ste-Cécile, 46.
 Aldebertus, arch., 95.
 Alençon, N.-D., 14, 47.
 Alexandre, maç., 37.
 Alfonsus Centulensis, arch., 110.
 Allemagne, 115, 119.
 — Cath., 116.
 Alquerus, arch., 139.
 Alveringe, arch., 120.
 Amalric (André), arch., 137.
 Amelius, arch., 133.
 Amelius de Boulogne, arch., 115.
 Amelius Maurellus, arch., 49.
 Amiens, 118.
 — Biblioth., 4.
 — Cath., 4, 37, 50, 120, 123, 134.
 — Stalles, 133.
 — St-Riquier, 110.
 — Egl. St-Germain, 120.
 Anchin (Abb. d'), 123.
 André, moine-arch., 141.
 Angers, cath., 48, 88, 129.
 Angleterre, 119.
 — Architecture, 56.
 — Cath., 115, 116.
 Angoulême, 118.
 — Cath., 5, 6, pl. III.
 Anonymat des Primitifs, 117, 149.
 Ansqutit, abbé-archit., 79.
 Antelami, sculpt., 36.
 Antiquités judaïques de Fouquet, 132.
 Anthony (Bernard), arch., 137.
 Anvers, cath., 115.
 Aoste, cath., 24.
 Aper (Henri), évêq., 37.
 Apt, 7.
 Arbois (Pierre d'), arch., 44.
 Arche (Ginet d'), arch., 113.
 Archerius, 38.
 Architectes s'appellent : cimentarii, lathomi, magistri, maçons, 117.
 Architectes (Dynasties des), 119, 149.
 Arcis (Pierre d'), évêq., 44, 45.
 Ariès, sculpt., 145.
 Arles, St-Trophime, 6, 120.
 — St-Honorat, 7, 111.
 Arles-sur-Tech, égl., 49.
 Arnaldus, arch., 126.
 Arnoldus, ciment., 59.
 Arnoul, évêq.-arch., 74.
 Arras, cath., 4, 50, 99.
 Arras (Henri d'), arch., 148.
 Arras (Mathieu d'), arch., 148.
 Ars (Le cardinal d'), 82.
 Artaud, arch., 101.
 Arter (Henri), arch., 115.
 Artur (Histoire d'), 5.
 Artois, égl., 139.
 Artois (Comtesse d'), statue, 27.
 Asside (Jean d'), évêq., 29.
 Aubelet (M^e), arch., 45.
 Aubert (Denis), arch., 30.
 Aubert (Le chan.), hist., 88.
 Aubigny (Albert d'), arch., 121.
 Auch., cath., 121.
 Audebert (Giraud), arch., 92.
 Audis (Jean), sculpt.-arch., 138, 143.
 Augicourt (Pierre d'), arch., 115.
 Austabours (Jean), arch., 14, 47, 77. Cf. Cabours.
 Autry-Issard, égl., 51, 117, 118.
 Autun, St Lazare, 8, pl. V.
 — Tombeau de saint Lazare, 8.
 Auvergne (Jean d'), arch., 130.
 Aux labours (Jean). Cf. Austabours.
 Auxerre, 5.
 — Cath., 39.
 Avallon (Hugues d'), évêq., 37.
 Avenas, égl., 74, 111.
 Avignon, Les Célestins, 121.
 — N.-D. des Tables, 121.
 — Palais des Papes, 52, 148.
 Aycard (Raimond), arch., 132.
 Aymard, hist., 21.
 Bachelier, arch., 144.
 Bacon (Roger), 118.
 Bde, cath., 24, 36.
 Bamberg, cath., 2, 31, 32, 72.
 Barbier de Montault (X), hist., 82.
 Barré (M.), hist., 36.
 Bartholomé, arch., 115.
 Bartholomé de Perpignan, arch., 70.
 Basset (Guil.), sculpt., 34.
 Baudici (Jean), arch., 94.
 Bausart (Henri), art., 27.
 Bavière, 72.

- Bayeux (Les de), arch.,
Cf. Guillaume, Jean I,
Jean II.
- Beaujeu (Jacques de),
arch., 130.
- Beaumont, égl., 7.
- Beauneveu (Les), 119. Cf.
Biauneveu.
- Beaurepaire (Ch. de),
hist., 34.
- Beauvais, cath., 43, 53,
104, 121, 123, 127, 130,
143.
- St-Lucien, 121.
- Beauvais (Pierre), arch.,
59.
- Becket (Thomas), évêq.,
37.
- Bédier, maç., 48.
- Bégin, hist., 23, 26.
- Bégin, abbé-arch., 67.
- Belliart (André), maç.,
15.
- Benoist (J.), arch., 43.
- Benoît XII, pp., 148.
- Son tombeau, 52.
- Benoit, arch., 103.
- Benych (Lévin), peint.,
39.
- Berc (Roustan), charp.,
52.
- Berengarius, arch., 13.
- Bérenger, évêq., 76.
- Bernard (Frère), arch.,
115.
- Bernard de Soissons,
arch., 30.
- Bernardus, arch., 7.
- Bernart (Jeannin), maç.,
15.
- Bernay, égl. bénédict.,
54, pl. V.
- Berneval (Alexandre de),
arch., 35, 138.
- Bernward d'Hildesheim
(Saint), orfèv., 67, 139.
- Beroult (Lea), arch., 129.
- Berry (Jean, duc de), 44,
50, 69, 115.
- Son tombeau, 34.
- Bertel (Jean), arch., 130.
- Berthaut, sculpt., 14, 15.
- Bertin (Mlle), modiste,
119.
- Bertrandus, arch., 7.
- Béziers, cath., 9.
- Biania (R. de), sculpt.,
70.
- Biaumont (Lorin de),
maç., 27.
- Biauneveu (Jean de),
arch., 11. Cf. Beaune-
veu.
- Blanchard, charp., 48.
- Blanche de Castille, 78.
- Blesle, égl., 21.
- Bleuet (Florent), arch.,
133.
- Blois, 115.
- Blondel (Jean), arch.,
120.
- Bobillet (Etienne), sculpt.,
34.
- Bœufs de Laonet de Bam-
berg, 32, 72.
- Boileux (Aimé), hist., 41.
- Boinet, hist., 10.
- Bolant (Jacques), arch.,
142.
- Bologne, 119.
- S. Petronio, 38, 115,
116.
- Bonaventure (Nicolas),
arch., 38, 115, 119,
148.
- Bonaventure (Philippe),
arch., 143.
- Bonaventure (Les), dyn.
d'arch., 149.
- Bonneuil (Etienne de),
arch., 32, 115.
- Boniface (Pierre), arch.,
129.
- Bonus, arch., 7, 120.
- Bonvallet (Robin), charp.,
15.
- Bordeaux, cath. de St-
André, 122.
- St-Michel, 122.
- St-Seurin, 122.
- Ste-Eulalie, 122.
- Borgonhom (Mondon),
arch., 131.
- Borgonhom (Pierre),
arch., 131.
- Bosc (Jeaume), arch.,
131.
- Bosquet (Guillaume),
arch., 137.
- Bosquet (Jean), arch., 81.
- Botarel, arch., 122.
- Bouchain (Jean de),
arch., 123.
- Bouju, arch., 48.
- Boulaincourt, égl., 122.
- Bourbon (Isabelle de), sa
tombe, 15.
- Bourbon (Louis II de), 131.
- Bourbourg, égl. de St-Jean
B., 122.
- Bourcamus, sculpt., 1.
- Bourgeiri (Jean), arch.,
126.
- Bourgeois (Jean), arch.,
126, 142.
- Bourges, N.-D., 122, pl. V.
- St-Ursin, 10, 39.
- Bourgogne (Jeanne de),
reine de France, sta-
tue, 27.
- Bourgogne (Le duc de),
44, 120.
- Bourgogne (Le duc Phi-
lippe de), 126.
- Bourgogne (Jean de),
sculpt., 122.
- Boutry (Jean de), arch.,
11, 123.
- Bovelle (Charles de),
chan., 142.
- Boven, abbé, 139.
- Bracheuil (Michel de),
art., 27.
- Brancourt (Colin de),
arch., 11.
- Bretagne (Jean V, duc
de), 132.
- Bretonnier (Guillaume),
maç., 15.
- Bréviaire de Belleville,
27.
- Brie (Jean de), arch., 83.
- Brifer (Guillaume), maç.,
15.
- Brioude, égl., 55, 74, 118.
- Briquede (Jean), maç.,
15.
- Brissard (Pierre), arch.,
133.
- Brisset (Colard), arch.,
120, 134.
- Brisset (Henri), arch.,
15, 120, 134.
- Brisset (Les), dyn.d'arch.,
149.
- Britto, charp., 13.
- Brocard (M.), 127.
- Broissieles (Pierre de),
peint., 27.
- Brou, égl., 121, 122.
- Bruges, 120.
- Bruisselles (Henri de),
arch., 44.
- Brune (Laurent de),
sculpt., 120.
- Bruni (B.), maç., 33.
- Brunswick, Dôme, 51, 74.
- Brunus, sculpt.-arch., 13,
36, 120.
- Burgos, cath., 115, 116.
- Cabourd (Jean), arch.,
14, 47. Cf. Austabours.
- Cabret (Guerin), arch.,
136.
- Caen, 13, 56, 115, 119.
- St-Etienne, 13, 56,
122.
- Calocsa, cath., 115, 116.
- Cambiche (Martin), arch.,
43, 130.
- Cambiche (Les), dynast.
d'arch., 149.
- Cambige, arch., 123.
- Cambige (Martin), arch.,

130. Cf. Chambige.
Cambrai, cath., 11, 123, 139, 143.
Cameiin (Jean), arch., 35, 87.
Campamosus (J.), arch., 38, 115, 148.
Campaniosus (J.), arch., 38.
Cantorbery, 13.
 — Cath., 37, 56, 115.
Capellerius (Bertrand), arch., 52.
Carenac, égl., 57.
Carpentras, cath. de St-Siffrein, 124.
Carrières (J. des), arch., 14.
Castanet (Bernard III de), évêque, 46.
Castanet (Bernard de), arch., 46.
Cauche (Jean), arch., 143.
Cauquepaille (Jacquemin), arch., 123, 143.
Caulin (Nouffe), arch., 139.
Caudebec, égl., 124.
Caumont, hist., 6.
Causitus, 36.
Cave (Robert), arch., 143.
Cebazat (Pierre de), arch., 16.
Cellier (Jacques), hist., 20, 31.
Cervières, égl., 58, 118.
Chaalis, égl., 59.
Chalons-sur-Marne, 118.
 — Cath., 12.
 — St-Etienne, 12.
Chamalières, égl., 21.
Chamard (Dom), hist., 15.
Chambéry, Ste-Chapelle, 124.
Chambiche (Mart.), arch., 143. Cf. Cambiche.
Chambige, arch., 130.
Chamborand, égl., 60.
Champmousse (Jean de), arch., 38. Cf. Campamosus.
Chancelade, égl., 124.
Chanoines architect., 41.
Charles V, 44, 69, 121, 133, 136.
Charmasse (de), hist., 8.
Chartres, 118, 119.
 — Cath., 13, 26, 37, 54, 125, pl. III.
 — St-Père, 13, 14, 61.
Chartres (Jacques de), sculpt., 121.
Chartres (Jean de), arch., 121.
Chartres (Philippe de), sculpt., 121.
Chateau-Landon, égl., 125.
Chatillon-sur-Indre, égl., 62.
Chaudardes, égl., 64.
Chaudun (Pierre), arch., 192.
Chaumes (Nicolas de), arch., 14, 22, 37.
Chaumes (Les), arch., 119.
Chaumont (Loys de), art., 27.
Chaumont (Raymond de), évêq., 33.
Chauvigny, égl., 63.
Cheile (Colin), tailleur de pierre, 22, 37.
Chelles, 22.
Chelles (Jean de), arch., 22, 26, 37.
Chelles (Pierre de), arch., 14, 22, 37.
Chelles (Jean Dizieult, dit de), arch., 143.
Chelles (Les), dyn. d'arch., 22, 119.
Cherchemona (Jean de), évêq., 4.
Cheneau (Jean), arch., 121.
Chevalier (Clém.), arch., 136.
Chinard, arch., 148.
Chinon, St-Mesme, 55.
 — St-Etienne, 65.
Chronogrammes, 51, 55, 74, 76, 111, 118, 137, 141, 142.
Cirgat (François), arch., 32.
Ciudad-Rodrigo, cath., 24.
Clément II, pp., 74.
Clément VI, pp., 127.
Clermont-Ferrand, 118.
 — Cath., 16, 137.
 — N.-D. du Port, 17, 55.
Clodesindus, arch., 49.
Cluny, égl., 66.
Cluny (Musée de), 140.
Coche (Robert), arch., 123.
Coiffe d'une église, 30.
Coimbre, cath. de Sainte-Croix, 148.
Coinrot de Strasbourg, sculpt., 44.
Colard, arch., 30.
Colard (Noël), arch., 142.
Colard-le-Voleur, peint., 142.
Colchester, 13.
 — Cath., 115.
Colerne (Colinet), maq., 45.
Colin, arch., 35, 138.
Colmar, St-Martin, 18, 24, 40, pl. III.
Cologne, Dôme, 115, 116.
Cologne (Jean de), sculpt., 44.
Colomban (André), arch., 122.
Colombe (Jehan), charp., 37, 43, 45.
Colombier, arch., 148.
Combret, égl., 125.
Commercy (Jacquemin de), arch., 136, 145.
Commercy (Jean de), arch., 131, 136, 145.
Commercy (Les), dynast. d'arch., 149.
Compas des archit., 119.
Compostelle, 89.
 — St-Jacques, 115, 116.
Conques, cloître, 67.
Conrad, arch., 38.
Conventry (David de), peint., 27.
Copiac (Jean), archit., 131.
Coppier (Ch.), hist., 2, 3, 31, 32, 72.
Corbie (Huart de), arch., 123.
Corbis (Hue de), arch., 11, 123.
Corbie (Jean de), peint., 149.
Corbie (Mathieu de), 123.
Corbie (Oiselette de), 149.
Corbie (Pierre de), arch., 14, 145, 123.
Corbie (Les), dynast. d'arch., 119.
Coret (Pierre), cim., 48.
Corland (Guil.), arch., 135.
Cormelans (Jean de), arch., 143.
Cormelans (Richard de), arch., 143.
Cormont (Jean de), arch., 131.
Cormont (Renault de), arch., 4.
Cormont (Thomas de), arch., 4.
Cormont (Les), dynast. d'arch., 169. Cf. Courmont.
Coucy (Robert de), arch., 30, 31.
Courmont (Guillaume).

- arch., 144. Cf. Cor-
mont.
Courtois (Adam), arch.,
133.
Cousseau (Mgr.), évêq.,
5.
Croisade (Première), 140.
Croy (Un), portrait, 5.
Cryptogrammes, 76, 118.
Cf. Chronogrammes,
Rébus.
Cucuron (Guillaume de),
arch., 52.
Cuvelier (Hugues), arch.,
144.
Daguen (Simon), arch.-
charp., 14, 15.
Dair (Jean), arch., 34.
Dalern (B.), arch., 89.
Dammartin (Drouet de),
arch., 44, 69, 126.
Dammartin (Guy de),
arch.-sculpt., 44, 130,
136.
Dammartin (Jean de),
arch., 42, 44.
Dammartin (Les), dynast.
d'arch., 119.
Damnaud (Jean), arch.,
129.
Dantena (Pierre), arch.,
90.
Darcel, hist., 32, 72.
Dauphin (Louis), hist.,
2.
Davy (Jean), arch., 34.
Deburle (Pierre), arch.,
120.
Décameron, ms. enlu-
miné, 44.
Dédale, 4, 30, 33, 117.
Cf. Labyrinthes.
Dehaisnes (Mgr.), hist.,
50.
Delarbre (Guillaume),
arch., 129.
Delarche, (Les), arch.,
149.
Delaunoy (Jehan), maç.,
25. Cf. Lannoy.
Delonay (Martin), arch.,
36.
Demaison, hist., 30.
Denisot, sculpt.-peint.,
43.
Dervilliers (Jean), arch.,
142.
Deschamps (Jean), arch.,
16, 132.
Deanoyers, maç., 48.
Des Noyers (Geoffroy),
arch., 37, 115, 116. Cf.
Noyers (des).
Des Noyers (Gui), évêq.,
37.
Desperriers (Jean), arch.,
34.
Despinay (Jean), arch.,
122.
Deux-Siciles, cath., 115,
116.
Didron, hist., 149.
Dijon, 119.
— Chartreuse, 44, 69, 126.
— St-Bénigne, 68.
— Sainte-Chapelle, 126.
Dijon (Jean de), arch.,
136.
Dinant (Thom. de), arch.,
124.
Dizieult (Jean), dit de
Chelles, arch., 143.
Doce (Jehan), maç., 45.
Dolhas (Gérard), arch.,
137.
Dolhas (Raimond), arch.,
137.
Dolhas (Les), dynast.
d'arch., 149.
Dotzinger de Worms,
(Jodoque), arch., 39.
Douais (L'abbé), hist.,
145.
Doublet de Boisthibault,
hist., 14.
Douge (Jean), maç., 15.
Douterrains (Jean), arch.,
142.
Drouin de Mantes, arch.-
sculpt., 43, 44.
Droves (Aguillon de),
sculpt., 10.
Dubois, maç., 48.
Duboust, arch., 148.
Du Chastel (Gilles), dit
Flamenc, sculpt., 38.
Duchesne (Jean), maç.,
15.
Du Croquet (Jean), arch.,
123.
Duffus-Hardy, hist., 65.
Du Guesclin, sa tombe,
15.
Duplessis, arch., 115.
Durand, arch., 34, 42.
Durant (Jean), arch., 130.
Durle, arch., 120. Cf.
Deburle.
Du Temple (Jean), arch.,
134.
Dutemple (Raimond),
arch., 45, 86, 133, 134.
Du Temple (Les), 119.
Dynasties d'architectes,
119, 149.
Edouard (Nicolas), arch.,
148.
Edouard (Philip.), arch.,
148.
Eldesindus, arch., 49.
Eine, égl., 70.
Enault (Sylvestre), arch.,
126.
Engelbert (Les Frères),
arch., 46.
Enguerand, arch., 34.
Enlart (C.), hist., 46.
Ennezat, égl., 55.
Ersingen (Mathieu d'),
arch., 39.
Ersingen (Ulric d'), arch.,
38, 39.
Epures, 119.
Erlin, arch., 144.
Erlin (Jean), arch., 41.
Ernulf, évêq.-arch., 13,
56, 115.
Erwin de Steinbach,
arch., 38. Cf. Stein-
bach.
Esclanche (Pierre), arch.,
143.
Espagne, égl., 115, 116,
119.
Esquirolis (M^{re} de), arch.,
125.
Etienne, évêq., 8.
Etienne, arch., 33, 137.
Etienne-le-Maçon, arch.,
129.
Etienne de Louvecien-
nes, arch., 37.
Etienne de Mortagne,
arch., 20.
Etrelat, N.-D., 19.
Eules, pierre tomb., 70.
Evvardus, cim., 80.
Evreux, cath., 126, 128.
Fabre (Durand), charp.,
81.
Faigot (Jean), arch., 146.
Faigot (Ogier), arch., 146.
Faigot (Thevenin), arch.,
146.
Faisant (Pierre), arch.,
43.
Farcy (de), hist., 48.
Fatin (Remy), arch., 58.
Faucher (Robert), charp.,
28.
Faucon (M.), hist., 127.
Favères (Jacques de),
archit., 115, 132.
Fayet (Pierre de), chan.,
26.
Fecit, 13.
Fierabras, (Jean), charp.,
43.

- Fillais (Vincent), maç., 15.
 Fillastre (Guil.), évêq., 145.
 Fines (Melin de), arch., 141.
 Flamenc (Gilles du Chastel, dit), 34.
 Flandres (Ecole des), sculpt., 34.
 Fleury-sur-Loire, égl., 71.
 Florent (Saint), évêq., 33.
 Foissier (Guil.), chan.-arch., 131.
 Fontaine (Jean de), arch., 43.
 Fontenay-le-Comte, N.-D., 126.
 Forcade (Pierre), arch., 52.
 Fouilloy (Evrard de), évêq., 4.
 Fouquet (Jean), peintre, 132, 138.
 Fouquet (Jean), architecte, 138.
 François, arch., 138.
 Fréredoux (André), arch.-sculpt., 42.
 Frères Maçons, 7.
 Frères Pontifs, à Avignon, 7. — à Strasbourg, 7.
 Froabodus, 36.
 Frodon, charp., 104.
 Frottingham, hist., 138.
 Fulbert, évêq.-arch., 13, 125.
 Furno (Jean de), maç., 37.
 Gachardus, arch., 21.
 Gaillon, château, 138.
 Gairard (Raimond), arch., 145. Cf. saint Raimond.
 Gally-Knight, hist., 74.
 Gamodia (H. de), arch., 148.
 Gand (Salomonde), arch., 133.
 Garin (Dom), abbé, 24.
 Garin, arch., 147.
 Garnache (Janson), arch., 146.
 Garuier de Fécamp, sculpt., 19.
 Gaspar (Pons), arch., 130.
 Gaucher de Reims, arch., 2, 30, 31, 32.
 Gaudier (Pierre), sculpt., 27.
 Gaudin (Jean), arch., 146.
 Gaufridus, cim., 59.
 Gaultier, arch., 24.
 Gausel (Jean), arch., 135.
 Gauteyron (Guillaume), arch., 122.
 Gauthier, arch., 130.
 Gautier, arch., 146, 148.
 Gautier, peint., 44.
 Gauzfredus, sculpt., 21, pl. IV.
 Gauzfredus, arch., 118.
 Genève, cath., 24.
 Geoffroy, abbé, 26.
 Geoffroy, arch., 146.
 Geoffroy (Pierre), arch., 52.
 Gérard, évêq.-arch., 5, 11, 112, 123.
 Gérard II, évêq.-arch., 13.
 Géraud (Guillaume), arch., 122.
 Gerlach (Jean), arch., 38.
 Gerlanus, sabbé-arch., 108.
 Germain (Pierre), arch., 144.
 Germoles, chat., 69.
 Gervais, arch., 9.
 Gilabertus, sculpt., 107.
 Gilebert, abbé-arch., 139.
 Gili (Jean), arch., 131.
 Gilius, 36.
 Gille (Colin), arch., 134.
 Gille-le-Maçon, arch., 134, 136.
 Gillet (Louis), hist., 1, 3, 30.
 Gilot (Jehan), maç., 45.
 Gilo, arch., 98, 141.
 Giraldus, arch., 10, pl. V.
 Giraldus Filius, arch., 96.
 Girard (Henriet), arch., 37, 45.
 Girard de Han, sculpt., 44.
 Girardus de Cornossa, sculpt., 10.
 Girbertus, ciment., 57.
 Girodie, hist., 39.
 Girone, cath., 115, 116, 132, 148.
 Gislebertus, sculpt., 8, pl. V.
 Givry (Colard de), arch., 30.
 Godefroi, lathomus, 134.
 Godefroi (Denis), archit., 138.
 Godefroy de Claire, arch., 104.
 Goethe, 39.
 Gofridus, arch., 63.
 Gohier (Michel), arch., 136.
 Gonidier, arch., 147.
 Gossa, arch., 19.
 Golland, égl., 32, 115.
 Goulot (Colard), arch., 123.
 Gramain (Pierre), arch., 144.
 Grant Jehan, sculpt., 23.
 Gray, égl., 126.
 Guda, peint., 39.
 Guérin (M^e), arch., 140.
 Guignon (Colin), maç., 45.
 Guilhelmiuot, arch., 131.
 Guillaume I, Guillaume II, rois d'Angleterre, 115.
 Guillaume-le-Magnifique, archev., 34.
 Guillaume, arch., 5, 143.
 Guillaume l'Anglais, arch., 37.
 Guillaume I de Bayeux, arch., 34, 35.
 Guillaume de Cantorbéry, arch., 37. Cf. Guillaume de Sens.
 Guillaume de Marbourg, arch., 40.
 Guillaume de Rouen, arch., 115.
 Guillaume de Sens, arch., 37, 115, 116, 119.
 Guillelmus, arch., 7, 56, 97.
 Guillemoz, arch., 127.
 Guingamp (Jean), arch., 148.
 Guinmarus, évêq., 20.
 Gundulfus, évêq.-arch., 13.
 Guiscardus, archit., 21.
 Guithand (Raymond), arch., 52.
 Guîtres, égl., 126.
 Gundulf, évêq.-arch., 56, 115.
 Hammer (Jean), arch., 39.
 Han (Girard de), sculpt., 44.
 Hardiot (Michel), arch., 43.
 Hardouin, arch., 38, 115, 119.
 Hardy (L'abbé), hist., 74.
 Hattonchel (Tristan de), arch., 145.
 Hazaert (Guill.), arch., 143.
 Hazard (Gilles), arch., 143.
 Hazard (Lea), arch., 143, 146, 149.
 Hennequin d'Anvers, sc., 34.
 Henri VIII d'Angleterre, 39.

- Henri, arch., 146.
 Henri d'Arras, arch., 148.
 Henri de Narbonne, arch., 115.
 Héribert, abbé, 139.
Hesdin, chat., 50.
 — Egl., 126, 141.
 Heudicourt (Raoul de), sculpt., 27.
 Hézelon, arch., 66.
 Hildebert, évêq., 20.
 Hilduard, arch., 61.
 Hogier (Jacquemin), arch., 145. Cf. Rogier.
 Homme d'armes du xv^{s.}, 39.
Hongrie, 32, 72, 115, 116, 119.
 Honnecourt (Villard de), arch., 11, 22, 32, 72, 74, 99, 112, 115, 116, 119, 123.
 Hubilotus, 36.
 Huë (Van), arch., 144.
Hugo, cath., 115, 116.
 Hugo Van der Goes, peint., 5.
 Hugues, chan.-arch., 123.
 Hugues de Grenoble, arch., 115, 116.
 Hultz (Jean), arch., 38, 39.
 Humbert (Albéric de), évêq., 30.
 Humbert (M^r), arch., 18, pl. III.
 Humilité des Primitifs, 117.
 Hunsald, sculpt.-arch., 68.
 Howard, arch., 123.
Huy, 104.
 Huy (Jean de), sculpt., 44.
Hymnologie grecque, 28.
Ile de France, cath., 37.
 Ingelram, arch., 34, 128.
 Cf. Enguerrand.
 Ingobert, peint., 117.
 Innocent VI, pp., 52.
 Inscriptions pseudo-coussiques, 21.
Italie, 119.
 — Cathéd., 116.
 — (Français en), 116, 119, 148.
 Itier d'Archambaut, ch.-arch., 5, pl. III.
 Itius. Cf. Itier.
 Ivoire persan (Copie d'), 54.
 Ivry (Hugues d'), arch., 125.
 Ivry (Jean d'), arch., 125.
 Ivry (Les d'), dynast. d'arch., 149.
 Isembardus, arch., 54, pl. 5.
 Jacobus (M^r), arch., 44.
 Jacquemin de Compiegne, arch., 52.
 Jacquin (Etienne), sc., 37.
 Jacquot, arch., 43.
Jaffa, fortifications, 84.
 James (Jean), arch., 134.
 Janitor (Petrus), arch., 62.
 Jarnac (Constantin de), sculpt., 29.
 Jarnay, arch., 147.
 Jean II de Portugal, 148.
 Jean I., évêq., 74.
 Jean, arch., 24, 142, 143, pl. V.
 Jean sans Peur, son tombeau, 126.
 Jean, charp., 13.
 Jean d'Amiens, sculpt., 37.
 Jean d'Andelys, arch., 34.
 Jean de Bayeux, arch., 35.
 Jean-le-Bel, arch., 142.
 Jean de Cologne, sculpt., 44.
 Jean de Dijon, arch., 30, 45.
 Jehan de Dijon, peint., 44.
 Jean-le-Maçon, arch., 128, 141.
 Jean de Nantes, charp., 45.
 Jean de Prague, arch., 39.
 Jehan de Provius, sculpt., 45.
 Jean de Reims, arch., 38, 115.
 Jean de Rouen, arch., 77.
 Jean des Stalles, sculpt., 37.
 Jean de Valenciennes, arch., 115.
 Jean de Vendôme, arch., 20.
 Jeannet, peint., 52.
Jérusalem, St-Sépulcre, 115.
 Joannes, arch., 7, 42.
 Johannes, cim., 80.
 Johannes de Brunswick, peint., 51, 117.
 Johannes Gallicus, peint., 51, 117.
 Jonchery (Michelin de), arch., 43, 44.
 Joscion, évêq., 42.
 Josselinus, ciment., 59.
 Jourdan, arch., 115.
 Jugement dernier, 8.
 Juglar (Pierre), arch., 130, 136.
 Juhel, évêq., 42.
 Julien (Mathieu), arch., 20.
 Kelderman (Mathieu), sculpt., 122.
 Kettener (Burcard), arch., 41.
 Kœchlin (R.), hist., 92.
 Kutchou, arch., 131.
 Labande, hist., 36, 95, 111.
 Laborde (Le Comte de), hist., 43.
 Labyrinthes, 4, 14, 30, 31, 32, 33, 37, 117. Cf. Dédale.
La Chaise-Dieu, égl., 101, 121, 127.
La Chapelle Saint-Gabriel, égl., 7.
 Lafenestre, hist., 2.
La Ferté-Bernard, égl., 143.
 La Gache, imprimeur, 58.
 La Guierche (Guillaume de), charp., 42.
 Laltraye (Jean de), charp., 15.
 Lallemand (Henri), arch., 143.
 Laman (Jacques), arch., 139.
 Lamion (Jehan), miniat., 44.
 La Montagne (Etienne de), arch., 20, 42, et aussi La Montagne.
 Lance, hist., 148.
 Landore (Béranger de), archevêq., 89.
 Landshut (Jacques de), arch., 38, 39.
 Lanfranc, évêq.-arch., 13, 56, 115, 119.
 Langlois (Jean), arch., 109.
Langres, cath., 127.
 Lannoy (Robert de), sculpt., 27. Cf. Deffanoy.
 Lans (Pierre), arch., 147.
Laon, cath., 32, 72.
 — ses bœufs, 32, 72.
 Largent (Gilles), arch., 4, 11, 50, 99, 139.
 Largent (Pierre), arch., 4, 50, 139.
 Largent (Les), arch., 119.
 Lasteyrie (Le comte R. de), hist., 5, 17, 36.
 La Toor (Hugues de), évêq., 16.

- La Tour (Richard de), arch., 78.
 Laurens d'Yprez, sculpt., 38.
Lavedan, égl. de St-Savin, 127.
 Lavenier (Jean), sculpt., 52.
La Victoire, égl., 73, 128.
La Voute-Chillac, égl., 21.
 Lazire (Saint), son tombeau à Autun, 8.
 Lebas (Jean), arch., 122.
Le Bec-Hellouin, égl., 56, 128.
 Le Bouteiller (Jean), arch., 26, 134.
 Lechat (Thomas), forg., 45.
 Lecoq, hist., 13.
 Lecoustre (Jean), arch., 123, 139.
Lectoure, cath. de St-Gervais et de St-Protais, 120, 128.
 Ledrut (Gérard), arch., 141.
 Lefèvre - Pontalis (E.), hist., 13, 14, 15, 36.
 Lefoul (Jean), arch., 37, 45.
Légende de saint Jacques, 27.
 Legrand (Thévenin), peint., 27.
 Lehun (Jehan), sculpt., 34.
 Le Hupt (Antoine), arch., 126.
 Le Jay (Jacq.), arch., 44.
 Lejay (Jean), arch., 44.
 Lejosne (Jean), arch., 123.
 Le Loup (Jehan), arch., 30.
 Le Maire, sculpt., 34.
Le Muns, cath., 20, 42, 44, 69, 119, 128.
 Lemercier (Symonet), arch., 144.
 Le Moustardier, arch., 120.
 Lenoir (Jean), arch., 104, 129.
 Lenoir (Simon), arch., 138.
Léon, cath., 115, 116.
Léon, sculpt., 145.
L'Epine, N.-D., 128.
Le Puy, cath., 21, 118, pl. IV.
 — Musée, 21.
 Le Riche (Enguerrand), arch., 53, 104.
 Le Riche (Lorin), arch., 143.
 Le Riche (Philippe), arch., 104.
 Le Riche (Les), dynast. d'arch., 119.
Lérida, cath., 115, 116.
 Le Rouge (Robert), arch., 34.
 Le Roux (Beaudoin), arch., 11.
 Leroux (Guillaume), arch., 146.
 Leroux (Jacques), arch., 138.
 Le Roy (Jean), arch., 126.
 Lescot (Jean), arch., 34, 104.
 Lescluse (Nicole de), arch., 20.
 Le Tellier, arch., 124.
 Le Vacher (Jacques), arch., 45.
 Levasseur (Gérard), arch., 142.
 Le Wieur, arch., 123.
Le Vivier-en-Brie, égl., 129.
 Libergier (Hug.), arch., 12, 31, pl. II.
 Lichtenberg (Conrad de), évêq., 38.
Liège, cath., 115, 116.
 — Chan., 66.
 Li Flamans, art., 10.
Limoges, St-Sauveur, 129.
Limousin, 52.
Lincoln, cath., 37, 115.
 Li Papelars (Michel), arch., 12.
Lisieux, cath., 74, 118, 129.
Loches, égl., 129.
 Loiset (Pierre de), arch., 148.
 Loisel (Robin), sculpt., 15.
Longjumeau, égl., 75, 135.
 Longjumeau (Jacques de), arch., 14, 37.
 Longmont (Jean de), arch., 130.
 Longnon, hist., 74.
 Longuin (Jean), arch., 148.
 Lorignes (Guérin de), arch., 86.
Lotharingi, ouvriers, 104.
 Loubière (Jean de), arch., 52.
 Louis VIII, roi de France, 4.
 Louis (Saint), 12, 75, 84.
 Louis XI, 69.
 Louvain (Martin de), arch., 123.
 Louveciennes (Etienne de), arch., 37.
 Lucas-le-Beheron, arch., 42.
 Luci (Godefroi de), arch., 115, 116.
 Luperia (Jean de), arch., 52.
 Lusurier, arch., 144.
 Luzarches (Robert de), arch., 4, 123.
Lyon, 121.
 — Cath. de St-Jean, 130.
 M. de .., arch., 42.
 Magnin (Jacques), arch., 124.
Maguelone, égl., 76, 118.
 Mahiet de Douai, miniat., 27.
 Maignant, chan. - arch., 135.
Maignelay, égl., 121, 130.
 Maïdy (G. de), hist., 111.
 Maler (Erard), arch., 144.
 Malprouvé (Guillaume), arch., 43.
 Mangin, arch., 136.
Mantes, N.-D., 14, 77.
 Mantles (Colin de), arch., 142.
 Manvaldus, charp., 13.
 Marbourg (Guillaume de), arch., 18.
 Marguerite de Flandre, statue, 69.
 Mariage (Jean), arch., 123.
 Marie-Antoinette, reine de France, 119.
 Marie (Nicolas), arch., 131.
 Marigny (Jean de), évêq., 27, 53.
 Marsat (Guillaume), arch., 130.
 Marsault (Jean), maq., 15.
 Martelans (Raimond), arch., 141.
 Martin (Guillaume), arch., 113.
 Martin, charp., 13.
 Martin de Louvain, arch., 123.
 Martin de Saint-Omer (M^r), arch., 50.
 Martineau (Perrot), charp., 15.
 Martinus, cim., 80.
 Martinus, sculpt., 8.
 Martinus, maq., 10.
 Martres (Vital de), arch., 122.

- Marville (Jean de), sculpt., 69.
 Massé (Jean), arch., 133.
 Matin (Nicolas), charp., 45.
 Mathelin, arch., 132.
 Mathias d'Arras, arch., 115, 148.
 Mathieu, peint., 52.
 Mathieu, arch., 115.
 Maubuisson, égl., 78.
 Maule (Robert de), arch., 77.
 Mavo, arch., 25.
 Mayeux, arch., 15.
 Meaux, cath., 22, 26, 37, 85, 119.
 Meindre (Jean de), arch., 141.
 Menand, arch., 73.
 Menard, arch., 42, 73.
 Mende, cath., 130, 136.
 Menent, arch., 73.
 Mépris des primitifs, 118.
 Mercier (Guill.), arch., 126.
 Merlet (L.), hist., 13.
 Mesnager (Rob.), arch., 65.
 Metz, cath., 23, 26, 118, 119, 131, 136, 145.
 — Egl. des Carmes, 23.
 Meulan (Waultier de), arch., 128.
 Meulant (Jean de), 126, 128.
 Michel, sculpt., 37.
 Michelin (Thomas), maq., 45.
 Mignard, sculpt., 44.
 Mignard, peint., 44.
 Mignot (Jean), arch., 38, 115, 148.
 Milan, Dôme, 38, 115, 116, 119, 148.
 Mile, arch., 55.
 Miniaturistes, 4.
 Modèle d'église, 138.
 Modène, cath., 5.
 Moissac, cloître, 79.
 Molesmes, abb., 80.
 Molet (Jacquemart), arch., 123.
 Monogrammes, 5, 118.
 Mons, Ste-Waudru, 123.
 Mont-Cassin, abb., 38, 115, 116.
 Monta (Antoine), arch., 130.
 Montereau (Jean de), arch., 126.
 Montereau (Pierre de), Cf. Montreuil.
 Montflory, arch., 115.
 Montierneuf, égl., 131.
 Montlaur (Jean de), év., 76.
 Montpellier, 76.
 — Cath., 81.
 — N.-D. des Tables, 81, 131.
 Montredon (Arnaud de), arch., 115.
 Montreuil (Anne de), 28.
 Montreuil (Eudes de), arch., 28, 84, 133, 135.
 Montreuil (Pierre de), arch., 26, 27, 81, 135, 140.
 Montreuil (Les), dynast. d'arch., 149.
 Mont Saint-Michel, égl., 24, pl. V.
 Morel (Hugues), arch., 127.
 Morel (Jacques), arch., 130.
 Morel (Perrin), arch., 121.
 Morel (Pierre), arch., 121.
 Morel (Les), dynast. d'arch., 121, 149.
 Moret (Pierre), arch., 115.
 Moriset, art., 27.
 Morlaix, Dominicains, 131.
 Mortagne (Etienne de), arch., 42. Cf. La Montagne.
 Mortagne (Gautier de), arch., 72.
 Mosaïste, 140.
 Mosselmen (Paul), sculpt., 34.
 Moulins, N.-D., 131.
 Moutiers, égl., 82.
 Moyset (Simon), arch., 141.
 Mozarabe (Art), 21, 118.
 Müntz (Eug.), hist., 52.
 Murano, 81.
 Nantes, cath., 132.
 — St-Nicolas, 132.
 Nappes de plâtre, 119.
 Naquet, arch., 121.
 Narbonne, cath. des SS. Juste et Pasteur, 132.
 Narbonne (Henri de), arch., 132.
 Natalis, arch., 51, 117.
 Nettelecte (Jehan), orfèvr., 45.
 Neuilly (Jean de), arch., 126.
 Névache, égl., 58, 118.
 Nevers, St-Sauveur, 25.
 Neyredi (Vienetus), arch., 121.
 Nicel, arch., 10.
 Nicolas, lathomus, 134.
 Nicolas (M^r), sculpt., 37.
 Nicolas de Haguenau, sculpt., 39.
 Nicolas de Lerch, sculpt., 39.
 Nicolas de Soissons, arch., 115.
 Nicolle, arch., 128.
 Nicolo Pisano, sculpt., 40.
 Nieder-Haslach, St-Florent, 38, 119, 132, pl. II.
 Nîmes, cath., 132.
 — Musée lapid., 132.
 Nitard (Jean), arch., 142.
 Nobis (François), arch., 144.
 Noe (Histoire de), 10.
 Nogayrol (Bertrand), arch., 52.
 Nointot (Godefroi de), arch., 143.
 Normande (Ecole), 116.
 Notre-Dame des Dunes, égl., 133.
 Nouriche (Guillaume), sculpt., 27.
 Noyers (Geoffroy de), arch., 37, 115, 116, cf. Desnoyers.
 Noyers (Gui de), évêq., 37.
 Noyon, cath., 83, 133, 149.
 Nuilly l'Evêque (Jacques de), arch., 126.
 O., terme d'archit., 30.
 Obernhofen (Conrad d'), arch., 40.
 Obrerii (Pierre), arch., 52.
 Odon, cim., 121.
 Odoranus, arch., 37.
 Oja, égl., 32, 115, 116, pl. IV.
 Operarii, 5.
 Orbais (Jean d'), arch., 30.
 Orient, 116.
 Orléans (Louis, duc d'), 86, 129.
 Oubrieres (Les), arch., 52.
 Outremepuich (Jean d'), arch., 142.
 Paillart (Pierre de), art., 27.
 Paisière (Raoul), arch., 126, 141. Cf. Pesière.
 Palerme, 148.
 Palma, cath., 115, 116.
 Pampelune, cath., 115, 116.
 Papin (Jean), arch., 146.

- Paris*, 118, 119, 133, 134, 135.
 — Blancs-Manteaux, 133.
 — Collège de Navarre, 22, 85.
 — Egl. de Beauvais, 133.
 — Célestins, 86, 133.
 — Chartreux, 84.
 — Cordeliers, 133.
 — Le Louvre, 86.
 — N.-D., 14, 15, 22, 26, 39, 120, 129, 134, 143.
 — Quinze Vingts, 84.
 — St-Germain l'Auxerrois, 135.
 — St-Germain des Prés, 28.
 — St-Jacques, 27, 135.
 — St-Jean-en-Grève, 135.
 — St-Sépulcre, 85.
 — St-Victor, 74.
 — Ste-Catherine, 135.
 — Ste-Chapelle, 28.
 — Ste-Geneviève, 135.
 — Musée de Cluny, 27.
 — Musée des Petits Augustins, 26.
Paris (Jean de), arch., 131.
Parme, Baptistère, 36.
Passavant (Guillaume de), évêq., 20.
Passius (Thomas), arch., 129.
Patouin (Vincent), maç., 15.
Paul, arch., 115.
Pavage en mosaïque, 140.
Pecdoe, arch., 75. Cf. *Pizdoe*.
Pecdoe (Hugues), arch., 135.
Pelvoysin (Guillaume), arch., 122.
Pepin, roi de France, sa tombe, 118.
Perigieux, St-Etienne, 29.
Pernot, hist., 13 n.
Perpignan, 70.
Perrat (Pierre), arch., 26, 131, 145, 147.
Perut (Jacques), arch., 145.
Pesière (Raoul), arch., 141. Cf. *Paisière*.
Petitville, (Anquetil de), sculpt., 19.
Petra Dura (Sabine de), sculpt., 39.
Petrus, évêq., 21, 118, pl. IV.
Petrus, arch., 105. Cf. *Pierre*.
Petrus Petri, arch., 115.
Pezdoe (Les), dynast. d'arch., 149. Cf. *Pecdoe*.
Philippe-le-Sage, roi de France, 4.
Philippe-le-Long, roi de France, sa femme et ses filles, stat., 27.
Philippe-le-Bel, 32.
Philippe-le-Hardi, son tombeau, 26, 69.
Philippe, cim., 104.
Philippe, arch., 143.
Pierre (M^e), peint., 37.
Pierre, arch., 102, 129. Cf. *Petrus*.
Pierre de Boulogne, arch., 115.
Pierre de Dijon, arch., 106.
Pierres tombales d'arch., 4, 12, 16, 18, 19, 23, 28, 30, 31, 35, 38, 40, 70, 84, 90, 115, 118, 140.
Pierrefonds, chat., 104, 129.
Pinchon (Jean), arch., 141.
Piot, hist., 75.
Piso Sénateur, arch., 21.
Pitra (Cardinal), hist., 28.
Pizdoe (Guillaume), arch., 135. Cf. *Pecdoe*.
Placen (Jean), arch., 129.
Poisson (Jean), arch., 148.
Poisson (Pierre), arch., 52, 148.
Poissy, St-Louis, 35, 87.
Poitiers, chat., 44.
 — Cath., 47, 88.
 — St-Hilaire, 135.
Poncelet (Jean), arch., 144.
Poncet, arch., 33.
Poncius Sauri, arch., 7.
Pons, arch., 131.
Pont-à-Mousson, St-Antoine, 136.
 — St-Martin, 136.
Pont-Audemer, St-Ouen, 136.
Pont-de-Cé, St-Aubin, 136.
Pont-Saint-Esprit, égl., 136.
Pontifs (Guillaume), arch., 34.
Poor (Roger), arch., 116.
Portes romanes sculptées, de Blesle, de Chamalières de La Voute-Chillac, du Puy, 21.
Portraits d'arch., 24.
Poussy, égl., 136.
Poutrain, arch., 11.
Poutrise (Etienne), arch., 128.
Prague, cath., 115, 116.
Premierlat (Jean de), orfèv., 44.
Premierlat (Laurent de), secrét. du duc Jean de Berry, 44.
Prevost (Jehan), arch., 45.
Prevostean, maç., 37.
Prile (Gérard de), arch., 115.
Prindalla (Jacques de), sculpt., 124.
Privé (Thomas), sculpt., 15.
Puiggari (Le colonel), hist., 7.
Pyramides d'Egypte, 33, 117.
Quantin, hist., 37.
Quicherat, hist. 8, 11, 82.
R. de Redon, arch., 42.
Rabastens, égl. de N.-D., 89.
Radulphe, arch., 93.
Raimundus, arch., 7.
Ranoldus, arch., 114.
Ragueneau (Mathieu), arch., 120, 128.
Raimond, arch., 115.
Ranqueval (Jean de), arch., 23, 131.
Ravegy, arch., 115, 116.
Ravy (Jean), maç., 26.
Raymond (Saint), arch., 145. Cf. *Gairard*.
Rebolli (Pons), arch., 6.
Rebus, 96, 142.
Reginaldus, arch., 42.
Reims, cath., 1, 2, 3, 11, 24, 30, 37, 45, 72, 118, 134, 136, pl. IV.
 — St-Nicaise, 12, 30, 31, pl. II.
Reims (Michel de), arch., 122.
Remacin (Jean de), arch., 130.
Remond, charp., 45.
Renaud, charp., 14.
Renco, arch., 108.
Renoldus, arch., 127.
Renouvier, hist., 9.
Revel (Pierre), arch., 102.
Reynaudin de Laon, maç., 27.
Ricardus, arch., 136.
Richard, arch., 130.
Richard (Jean), arch., 130.
Richard de La Tour, arch., 78.

- Richard de Saint Léger, abbé, 128.
 Richard-le-Vitrier, verrier, 42.
 Richer, arch., 146.
 Richeust (Guillot), maç., 15.
 Rigaud (Eudes), archevêque, 74.
 Rilpuetus, sculpt., 132.
 Riom, Ste-Chapelle, 130, 136.
 Rittibitus, arch., 17.
 Rittius, arch., 17.
 Robert, arch., 101.
 Robert (Jean), arch., 130.
 Robert de Douai, orf., 149.
 Robert-le-Maçon, arch., 123, 130.
 Robert de Torigny, hist., 74.
 Robertus, mosaïste, 13.
 Robertus, arch., 17, 100, Cf. Robertus.
 Robertus, ciment., 59.
 Robin (B.), sculpt., 15.
 Robin (Guillaume), arch., 48, 129.
 Robin (Jean), arch., 129, 141.
 Robin (Pierre), arch., 15, 120, 129, 134, 138.
 Robin T B., sculpt., 15.
 Robin (Les frères), André, Guillaume, arch., 48.
 Robin (Les), dynast. d'arch., 149.
 Rochester, 13.
 — Cath., 115.
 Rocquelin (Jean), arch., 139.
 Rodez, cath., 33, 34, 137.
 Rodier (Mathurin), arch., 132.
 Roger (Conrad), arch., 137.
 Roger (Girard), arch., 145.
 Roger (Jacquemin), arch., 145.
 Roger de Salisbury, évêq., 56.
 Roger de Vauchelles, évêq. arch., 115.
 Rogerius, arch., 13, 14.
 Rogerus, arch., 13, 15, 24, pl. III, V.
 Rogier (Jacquemin), sc., 23, 131. Cf. Hogier.
 Roissiac (Girard de), maç., 37.
 Roissiac (Pierre de), maç., 37.
 Rome, 115, 148.
 Rompinir, arch., 122.
 Rotbertus, arch., 17. Cf. Robertus.
 Rouen, cath., 34, 42, 128, 138, 143.
 — St-André, 138.
 — St-Laurent, 138.
 — St-Maclou, 15, 134, 138.
 — St-Ouen, 35, 87, 138.
 — Musée, 34.
 Rouen (Jean de), arch., 148.
 Roussel (Jean), arch., 138.
 Roussel (Martin), arch., 138.
 Roussel (Robert), arch., 35.
 Roussel (Les), dynast. d'arch., 149.
 Rouffach (Wolvelin von), sculpt., 91.
 Roye (Guillaume de), arch., 121, 127.
 Roye (Pierre), arch., 121, 127.
 Roye (Les), dynast. d'arch., 149.
 Rudolf (Les), arch., 38, 115.
 Rumaldus, arch., 30.
 Sabelin (Eloi), arch., 123.
 Sabine de Petra Dura, sculpt., 39. Cf. Steinbach.
 Sagrera, archit., 148.
 Saint-Alban, égl., 115.
 Saint-Albin (Jean de), arch., 130.
 Saint-Augustin-les-Limoges, égl., 90.
 Saint-Benoît-sur-Loire, 5.
 Saint-Bertin, égl., 139.
 Saint-Claude, égl., 24.
 Saint-Denis, Basilique, 15, 104, 118, 140.
 Saint-Genes, égl., 141.
 Saint-Germer, égl., 91.
 Saint-Gilles-du-Gard, égl., 6, 13, 36, 141.
 Saint-Hilaire (Gautier de), arch., 34.
 Saint-Hilaire-du-Foussay, égl., 92.
 Saint-Jean-d'Angely, 92.
 Saint-Jean-de-Marnes, égl., 93.
 Saint-Léger (Richard de), abbé, 128.
 Saint-Maximien, égl., 94.
 Saint-Mesmin (de), hist., 126.
 Saint-Nectaire, égl., 55.
 Saint-Nicaise (Gilles de), arch., 30, 31.
 Saint-Nicolas-du-Port, égl., 141.
 Saint-Omer, égl., 125, 141.
 Saint-Pantaléon, égl., 95.
 Saint-Pierre-des-Corps, égl., 146.
 Saint-Pierre-le-Moutier, égl., 96.
 Saint-Pompain, égl., 97.
 Saint-Pons, égl., 98, 141.
 Saint-Quentin, collégiale, 4, 50, 99, 139, 142, 145.
 — Hôtel de Ville, 142.
 Saint-Reverien, égl., 100.
 Saint-Romain-du-Puy, égl., 95.
 Saint-Romain (Jean de), arch., 121.
 Saint-Suaire, 15.
 Saint-Wandrille, égl., 143.
 Sainte-Gemme, égl., 101.
 Sainte-Marie-aux-An-glais, égl., 102.
 Saintes, St-Eutrope, 103.
 Salisbury, cath., 56, 116.
 Sallez (L.), archit., 36.
 Salvart (Jensen), arch., 34.
 Samidy (Simon), arch., 125.
 San-Cucufat, abb., 24.
 Sancto-Sepulcro (Petrus de), arch., 43.
 Sarlat, cath., 143.
 Sauvageot, hist., 74.
 Savalle, arch., 11, 123.
 Schneegans, hist., 41.
 Schuré (Ed.), hist., 24.
 Sculpteurs primitifs, 4.
 Seez, évêq., 74.
 — Egl., 143.
 Sentis, 59.
 — Cath., 104, 143.
 — St-Pierre, 143.
 Sens, 119.
 — Cath., 22, 37, 85, 144.
 — Chapitre, 45.
 Sermati (Jean), arch., 137.
 Sermati (Vincent), arch., 137.
 Sevestre(Geoffroy), arch., 125.
 Sienna, porte du tabernacle du Baptistère, 21.
 — Exposition, 1.
 — Scala, 1.
 Sierck (Thierry de), arch., 23, 131.

- Simon, charp., 44.
 Simon du Mans, arch., 20, 42.
 Sluter (Claus), sculpt., 69.
 Soler (F. de), pierre tomb., 70.
 Solminiac (Alains de), arch., 124.
 Soulier (Thibaut), arch., 137.
 Soqueti, arch., 120.
 Soudan (Henri), arch., 44.
 Soudran (Philippon), arch., 44.
Souvigny, 51.
 — Egl., 144.
 Stalles du xiii^e s., 74.
 Steene, arch., 133.
Steenbecque, égl., 144.
 Stein (H.), hist., 26, 35.
 Steinbach (Conrad de), arch., 38, 132, pl. II.
 Steinbach (Erwin de), arch., 38, 39, 132, 144.
 Cf. Erwin, pl. II.
 Steinbach (Husa de), 38, pl. II.
 Steinbach (Jean de), arch., 38, 40, 144, pl. II.
 Steinbach (Sabine de), sculpt., 38, 39, 40.
 Stephanus, arch., 7, 33.
 Cf. Etienne.
 Sterbeques (Jean), arch., 141.
Stockholm, 32.
Strasbourg, 118, 119.
 — Cath., 38, 115, 116, 132, 144.
 — St-Guillaume, 41.
 — St-Pierre le Jeune, 18, 40.
 — St-Thomas, 5, 41, 144.
 — Coinrot, sculpt., 44.
Suède, Upsal, 32, 115, 116, 119.
 Suger, abbé, 140.
 Sully (Eudes de), évêq., de Paris, 134.
 Tarisel (Pierre), arch., 120, 133.
Tarragone, cath., 70, 115, 116.
 Tassard, arch., 133.
 Tastu, hist., 49.
Temourah hébraïque, 118.
 Ternovo (Pierre de), arch., 52.
 Terralion (Jean), arch., 146.
Tersanne, égl., 105.
 Teudo, arch., 13.
Thann, 119.
 — Egl., 38, 144, pl. II.
 Theodard, arch., 101.
 Thermes (Jean de), scul., 27.
Therouanne, égl., 144.
 Thevet, hist., 84, 135.
 Thibaud, arch., 59.
 Thierry (Jean), arch., 43, 44.
 Thimard, arch., 146.
 Thiollier (N.), hist., 21.
 Thomas, arch., 43, 146.
 Thomas, sculpt., 127.
 Thomas dit Tostain, ciment., 20.
Til-chdiel, égl., 106.
 Titre (Gilles), arch., 123.
Toledo, 148.
 Torniole (Jean de), arch., 43, 146.
 Torvoye (Jean) de, arch., 146.
 Tostain (Thomas dit), ciment., 20.
 Touchet (Guillaume), arch., 138.
 Toucy (Hugues de), év., 37.
Toul, 119.
 — Cath., 23, 131, 145.
Toulouse, St-Etienne, 107.
 — St-Sernin, 145.
 — Musée, 107.
Toulouse (Bertrand, comte de), 36.
Toulouse (Raimond, comte de), 36.
 Touraine (Robert de), arch., 122.
Tournai, 143, 146.
Tournus, égl., 108.
Tours, 119.
 — Cath., 20, 42, 60, 146.
 — St-Julien, 42.
 Toussac (Conrad), maç., 27.
 Tranchant (Colin), arch., 122.
Treguier, égl., 147.
 Trestant, arch., 142.
 Treviers (Simon de), arch., 122.
 Treviers (Bernard de), arch., 76.
 Tricardus, arch., 7.
 Tristan (Sébastien), arch., 142, 145.
 Tristan de Hattonchel, arch., 145.
Trois-Evêchés (Les), 23.
Troyes, 119.
 — Cath., 37, 118, 136.
 — St-Etienne, 146.
 — St-Urbain, 109.
 — Evêq., 44.
 Tropic (Jean), sculpt., 133.
 Turpin (Jean), arch., 133.
 Turrini, orfèvre italien, 21.
 Uglas (Carl R. af), hist., 32.
Ugna, égl., 110.
 Ugo, arch., 7, 111.
Ulm, cath., 38.
 Umberto, arch., 136.
 Umbertus, arch., 5, 71.
Upsal, cath., 32, 115, 116.
 Urricus (M^{re}), arch., 65.
 Ursus, arch., 96.
Vaison, égl., 7, 74, 111, 118.
 Walch (Runig), arch., 144.
Val de Dios, 148.
Valenciennes, 123.
 — Bourgeois, 144.
 Vallée (Etienne), sculpt., 37.
 Vallet de Viriville, hist., 43.
 Val Renfrois (Gautier de), arch., 22, 37, 85.
 Val Renfrois (Jean de), arch., 22, 37, 85.
 Val Renfrois (Pierre de), arch., 22.
 Val [Renfrois] (Pierre de), arch., 85.
 Val Renfrois (Les), dynastie d'arch., 22, 119.
 Vassal (Jean), arch., 34.
 Wast (Jean), arch., 123.
 Wast (Les), arch., 130, 149.
Vauchelles, égl., 112.
Vauchelles (Gérard de), moine-arch., 123.
 Vecchiotta, peint., 1.
 Weese, hist., 32.
 Wenceslas de Prague, arch., 38.
Vendôme, La Trinité, 20, 147.
Venise, San Zaccaria, 74.
 Verani (Moreau), arch., 144.
 Werd (Philippe et Ulrich de), lan'graves d'Alsace, 41.
Verdun, cath., 23, 119, 147.
 Verdun (Simon de), arch., 145.

- | | | |
|-------------------------------------|--|--|
| Vers métriques et inscriptions, 28. | <i>Vieux-Pont-en-Auge</i> , égl., 114. | <i>Viviers</i> , égl., 147. |
| <i>Versailles</i> , Musée, 26. | Villengus, arch., 68. | Wolvelin von Rouffach, sculpt., 91. |
| Viandé (André), arch., 44. | Willigelmus, sculpt., 5. | Wrangel, hist., 32. |
| Viarl (Philippot), sculpt., 34. | Viollet-le-Duc, arch., 39, 144, 149. | Vuatier (Laurent), arch., 15, 125. |
| Wibeles-le-Bauve, arch., 64. | <i>Wimpfen</i> , cath., 115, 116. | Wuessencourt (Guillaume de), abbé, 91. |
| Widricus, cim., 80. | <i>Winchester</i> , cath., 115. | Wuessencourt (Pierre de), arch., 91. |
| Vielle (Renaud), maç., 15. | Wirmbolde, ciment., 121. | Wyllemer (Jean), arch., 138. |
| <i>Vienne</i> , St-André, 113. | Vital (Bertrand), arch., 121. | Zimmermann, hist., 5. |
| — St-Maurice, 113. | Vital (Jean), charp., 13. | |
| <i>Vienne</i> (Autriche), 148. | Vitraux de St-Denis, 140. | |
| | Vitry, hist., 2. | |
| | Vivencius, arch., 96. | |
-

ARCHÉOLOGIE THRACE

DOCUMENTS INÉDITS OU PEU CONNUS

(DEUXIÈME SÉRIE)

Suite (1).

III

MONUMENTS FIGURÉS

§ 1. — *Objets en métal*

A — Métaux précieux : or et argent.

185. — Statuette d'argent (fig. 59) — Musée de Sofia¹.

Ce petit monument doit son intérêt bien moins à son sujet ou à sa facture qu'à l'usage auquel il est destiné et aux ateliers d'où il paraît être sorti. C'est en effet une pièce d'orfèvrerie de table à usage de salière, et il est de fabrication ou tout au moins de technique syrienne.

Au point de vue du sujet, il constitue seulement une variante dans la série, déjà nombreuse, des *statuettes d'enfants assis jouant avec des animaux ou des fruits*². Tout au plus peut-on signaler qu'il s'y distingue par sa matière et par le genre d'animal représenté. Il est exceptionnel en effet que les sta-

1. Pour les articles précédents de cette série, cf. RA, 1914², p. 55-66; 1915¹, p. 71-93; 1915², p. 165-208; 1916¹, p. 359-386; 1917¹, p. 158-188; 1918², p. 76-91; 1919², p. 133-172 et 333-361.

2. *Izvestia Soc. arch.*, 1911, p. 277, fig. 11 a et b.

3. Tout l'essentiel se trouve dans le *Répert. Stat.* de M. S. Reinach aux art. *Enfants assis*, *Eros*, *Nains*, *Nègres*, *Grotesques*, etc. Je me suis bien entendu reporté aux catalogues des principales collections et des Musées pour l'Orfèvrerie et pour les Bronzes. On en trouvera la preuve au cours de l'article; on y rencontrera aussi, tant pour les Musées que pour la documentation générale relative aux statuettes en argent, les témoignages de MM. A. de Ridder (Louvre) et H. B. Walters (British Museum), à la bienveillance de qui j'ai le devoir d'adresser mes remerciements.

tuettes analogues soient en argent¹; il est rare de trouver un chien entre les bras de l'enfant joueur².

Au point de vue de la technique, la minceur du métal (poids total : 106 grammes) et la faible teneur de l'alliage en font, non pas un bibelot artistique, mais un objet commercial. Il importe cependant de signaler la curieuse coiffure du personnage, qui semble porter les cheveux assez ras, à l'exception d'une touffe réservée au centre du crâne pour être tordue et nouée en forme de chignon. Cette bizarrerie de coiffure paraît indiquer l'Orient, où elle est encore aujourd'hui, avec des variantes, caractéristique de la mode enfantine³; c'est encore vers l'Orient que nous ramène le procédé employé pour rendre les cheveux de l'enfant et les poils du chien : les incisions au burin, bien qu'assez usuelles dans l'orfèvrerie antique d'époque tardive, sont particulièrement employées dans les ateliers syriens⁴. Cette double remarque serait précieuse pour nous aider à dater la statuette et à en fixer l'origine, si nous n'avions pas par chance d'autres preuves plus péremptoires. La date est établie par le trésor de monnaies au milieu duquel l'objet a été trouvé : c'est au plus tard le milieu du III^e siècle de notre ère. Quant à l'origine, elle est indiquée de manière probable par les bijoux qui font aussi partie du trésor, et de manière plus certaine par la catégorie d'objets où la statuette doit être rangée.

Cette catégorie est celle des *figurines servant de vases porte-*

1. Aucun exemple dans le *Répert. Stat.* — Mes fig. 59 et 60 paraissent être les seuls exemplaires connus, ou du moins reproduits.

2. On constate ou on devine des chiens dans les statuettes suivantes : *Répert. Stat.*, II, p. 136, n° 5; III, p. 462, n° 7; p. 463, n° 1; IV, p. 289, n° 5 et 6; p. 290, n° 6.

3. L'auteur des dessins a fait tout le possible pour rendre apparente cette particularité, malgré l'angle spécial sous lequel est présente l'objet (fig. 61 a). Pour une plus parfaite intelligence de ce détail, je renvoie le lecteur aux images en phototypie de la publication bulgare que je signale plus loin.

4. Un fort bon article, auquel j'aurais eu plusieurs fois l'occasion de me référer, vient justement d'être consacré à ces ateliers par M. L. Brehier (*Trésors d'argenterie syrienne*; dans *Gaz. des B.-Arts*, 1920, p. 173-196. Les indications relatives au point qui nous occupe ici sont à la page 178).

épices. A vrai dire, cette classe d'ustensiles d'orfèvrerie ménagère est nouvelle, et les éléments dont elle se compose sont rares : elle paraît ne comprendre jusqu'à présent que trois numéros¹, lesquels se trouvent identifiés, rapprochés et expliqués pour la première fois grâce à notre statuette. Là est par conséquent son véritable intérêt.



Fig. 59



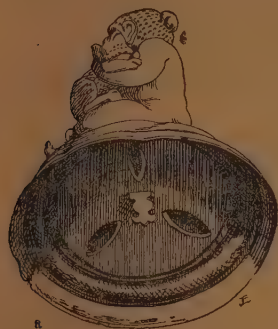
Fig. 60.

L'établissement de cette série nouvelle est le but principal et la justification de la présente étude, laquelle en apparence contrevient, en réalité obéit aux règles adoptées pour la publication de nos *Documents*². Il est vrai, en effet, que la statuette a été mentionnée et même reproduite dans un périodique d'une

1. M. de Ridder, qui a jadis publié l'un d'eux, dont je m'occupe plus loin, croyait se souvenir d'avoir depuis, au hasard de ses lectures et de ses recherches, noté plusieurs exemplaires analogues. Il a bien voulu essayer, sans y réussir, de retrouver ses notes pour m'en faire profiter. Réflexion faite, la précision de ses souvenirs s'est concentrée autour d'une seule statuette, qui appartiendrait aux collections pompéiennes. Sur ses indications, je me suis vainement reporté au *Museo Borbonico*, au *Catalogue du Musée de Naples* et aux divers recueils classiques sur Pompéi et Herculaneum. Les conservateurs du Musée de Naples, consultés, ne m'ont pas répondu ; mais M. H. B. Walters m'a fait connaître que ni là ni ailleurs il n'avait connaissance d'autres exemplaires que ceux dont je m'occupe. Je souhaite que mon article provoque des recherches ou réveille des souvenirs suivis d'identifications.

2. *RA*, 1911³, p. 304.

langue accessible au public savant¹. Mais la photographie en est mal venue² et la notice, volontairement abrégée³, est tout à fait insuffisante. Une meilleure image, accompagnée d'un croquis explicatif et d'une description précise, a bien paru depuis, mais seulement en langue bulgare⁴. Enfin les détails que je



a

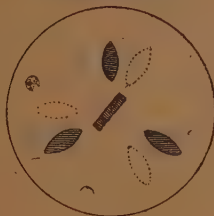


b

Fig. 61.



a



b

Fig. 62.

fournis et les comparaisons que j'institue sont totalement inédits⁵.

1. *Jahrbuch*, 1911, *Anzeiger*, p. 363-364 et fig. 7-8.

2. C'est, à n'en pas douter, le même cliché que dans *Izvestia Soc. arch.* 1911, p. 277, fig. 11 a et b; mais, pour des motifs qui m'échappent et bien que l'image soit plutôt réduite, la mise au point est défectueuse et l'ensemble est nuageux.

3. Elle est de M. Filov, qui a évitement tenu à réserver tous les détails pour la publication signalée dans la note suivante.

4. *Izvestia Soc. arch.*, 1914, p. 10-11 et pl. I. La guerre a retardé ce fascicule et il n'est parvenu entre mes mains que depuis la conclusion de la paix.

5. J'entends par là les arguments dont je fais usage et les rapprochements divers que j'ai proposés; car pour ce qui est des précisions matérielles et des documents servant de base à mes figures 59 et 61 il est évident que, n'ayant pas vu l'objet, j'en suis redevable à la publication faite par le savant Directeur du Musée de Sofia.

L'image de la statuette rend inutile toute description de son aspect extérieur¹. Mais à l'intérieur de la base est dissimulé un mécanisme qui justifie son emploi comme ustensile de table. J'espère que les détails et le fonctionnement de ce mécanisme apparaîtront clairement grâce aux deux croquis ci-contre (fig. 61 : *a*) aspect actuel du socle vu par dessous; *b*) schéma du disque mobile intérieur), si on veut bien les comparer à la minutieuse description dont je vais les accompagner.

Pour la commodité de mon raisonnement, on me permettra de placer cette description en regard d'une autre qui n'est pas de moi, qui s'applique à une statuette tout à fait semblable comme matière, dimensions, sujet, mécanisme, provenance, et dont j'oppose également la reproduction à celle de l'objet que j'étudie : le procédé est commode pour mettre en évidence l'identité foncière des deux monuments.

Cette seconde statuette, qui avec la nôtre constitue le début de la série nouvelle dont j'ai parlé, appartient à la collection de Clercq. Elle a été minutieusement décrite dans le catalogue², dont je recopie ci-dessous les termes; mais elle ne s'y trouve pas reproduite. J'ai voulu profiter de l'occasion pour donner aussi une image de l'ensemble (fig. 60) et un croquis de la base : (fig. 62 *a* et *b*) : j'y ai réussi grâce à l'amabilité de M. le comte Louis de Boisgelin, possesseur actuel de la collection. On me permettra de lui en exprimer ici toute ma gratitude.

1. Les figures 59 et 61 ne reproduisent pas la planche I, ni la figure 3 *a* et *b* de l'article bulgare, mais elles s'en inspirent directement : sur mes indications la dessinatrice les a modifiées et interprétées dans un sens favorable à la claire illustration de mon étude. Pour apprécier l'aspect réel, la technique et la valeur artistique de l'objet, je ne puis que renvoyer à l'excellente héliogravure de la planche I, qui fait voir la statuette sous trois aspects différents : je ne pouvais songer à reprendre ici ce document.

2. *Catalogues, Bronzes*, III, p. 106, n° 164. Voici, pour une comparaison plus complète entre les figures 59 et 60, la description que fournit M. de Ridder de la statuette proprement dite :

« Enfant assis, la jambe droite allongée, légèrement repliée et un peu à droite; la jambe gauche pliée au genou, le pied touchant la cuisse droite; le bras gauche baissé et couvert d'une draperie, la main soutenant une grappe; le bras droit replié au-dessus de la tête; celle-ci à gauche et légèrement relevée ».

Collection de Clercq.

Haut. : 0^m,09; base : 0^m,015 de haut, 0^m,068 de large.

Patine d'un gris violacé¹.

Fait de 3 lames : l'une comprend la statuette et la tranche de la base;

la deuxième forme le fond de la base;

elle a les bords évasés et est percée de 3 fentes oblongues;

Musée de Sofia.

Haut. : 0^m,010; base : 0^m,022 de haut, 0^m,071 de large (ces dernières dimensions calculées sur la photographie).

Oxydations partielles d'un vert brillant².

Probablement fait de 3 lames : l'une comprend sans doute la statuette et la tranche de la base;

La deuxième, placée en retrait à l'intérieur de l'espèce de cloche creuse formée par la base, en constitue le fond; elle a la forme d'un plat circulaire creux, aux bords évasés vers l'inté-

1. Provenant vraisemblablement de la sulfuration lente de la surface argentée au contact de l'air. Il est de notoriété universelle que toutes les argenteries prennent cette coloration, qui disparaît sans peine au nettoyage. Aussi est-il peut-être inexact de parler de patine, au moins au sens technique du mot. Cette pièce d'orfèvrerie devait posséder la couleur ordinaire de l'argent et n'être pas revêtue d'une patine industrielle. J'ai communiqué cette remarque à M. de Ridder, qui n'y contredit pas.

2. Donc produites par le *vert de gris*, d'où l'indication dont j'ai fait état au début de l'article, que l'alliage d'argent et de cuivre doit contenir une assez forte proportion de ce dernier métal. On pourrait aussi songer à du cuivre argenté. D'autre part, comme il y avait deux monnaies de bronze parmi les objets d'or et d'argent qui accompagnaient la statuette, on pourrait enfin supposer que l'oxydation, qui est seulement partielle, est produite par une cause extérieure, telle que le contact prolongé avec ces monnaies. Une patine verte est du reste fréquente sur les objets en argent de peu d'épaisseur et de titre faible. Il faudrait pouvoir étudier l'épaisseur et l'adhérence des taches, gratter une parcelle de surface, analyser un morceau de métal, toutes opérations qui ne se feraient qu'au Musée et peut-être compromettraient l'objet. Je me borne à signaler à la Direction ce petit problème tout spécial. Comme il s'agit d'orfèvrerie d'exportation et d'un article syrien, il pourrait être intéressant pour l'histoire du commerce antique de connaître le titre réel du métal, fonction de la résistance et du prix de l'objet, et aussi les truquages possibles.

3. Par analogie avec la construction constatée dans l'autre statuette et aussi par nécessité presque imposée par le bon sens. Mais la place exacte et la forme des soudures reste à chercher. Encore une indication que seule la Direction du Musée pourra fournir.

au centre est une sorte de clé verticale faite de deux pièces accolées et de forme demi-circulaire, le côté du diamètre touchant le verso de la lame ;

la troisième lame qui est ronde et placée sur la partie plate de la seconde était percée de 2 fentes-oblongues ; une troisième est indiquée par une série de petits trous¹ ;

Il est possible que la clé ait servi à faire pivoter la troisième lame sur la seconde ;

Les ouvertures étaient ainsi superposées ou masquées à volonté.

rieur, percé de 3 fentes symétriques oblongues imitant des feuilles lancéolées ;

au centre est une sorte de clé verticale présentant la silhouette pleine d'une espèce de vase pansu à deux poignées recourbées, le pied de ce découpage touchant le verso de la lame ;

la troisième lame est un plateau circulaire mobile à l'intérieur de la seconde autour du centre commun ; il est divisé en 9 secteurs analogues 3 par 3 ; chacun d'eux comprend une fente oblongue identique à celles de la seconde lame ; un tamis de petits trous dessinant une feuille lancéolée de même dimension que les fentes ; enfin un espace plein.

Il a été constaté que la clé sert à faire pivoter la troisième lame sur la seconde ;

Les ouvertures fixes étaient ainsi soit bouchées par les parties pleines du plateau mobile, soit obturées partiellement par les tamis, soit mises en communication avec l'intérieur par la superposition des ouvertures correspondantes.

1. Sur ce point on constatera que le dessin ne correspond pas exactement à la description ; mais il a été impossible à la dessinatrice, M^{lle} J. Evrard, d'apercevoir les trous de la plaque intérieure, et par conséquent le croquis *b* de la figure 62, inspiré de celui de la figure 61, n'a qu'une valeur explicative et hypothétique. Nous allons voir pourtant qu'il a bien des chances de correspondre à la réalité. — D'autre part M. de Ridder, dont la précision suppose une vision plus nette de la partie interne, m'a dit n'avoir pas tenté de faire fonctionner un mécanisme oxydé. Quant à la superposition réelle des parties pleines et évidées, peut-être n'y a-t-il pas accordé beaucoup d'attention, n'ayant pas songé à étudier l'utilisation réelle de l'objet. C'est une des raisons pour lesquelles j'aurais aimé à le vérifier moi-même si j'avais pu ; mais je ne sais s'il m'eût été permis ou possible de toucher au mécanisme ou même de constater la position réelle des ouvertures du plateau intérieur. J'avoue aussi ne pas bien comprendre comment il a été loisible de les repérer sans faire tourner cette partie, invisible de l'extérieur.

Si dans ces descriptions et images parallèles le mécanisme se comprend aisément, il est plus difficile de se rendre compte des résultats pratiques de son fonctionnement.

Dans la statuette de Clercq, telle du moins qu'elle se trouve décrite, si les ouvertures des deux plateaux se superposent *simultanément* chacune à chacune, il est clair que le but cherché n'est pas atteint, car le vase formé par l'intérieur de la figurine se vide de son contenu pulvérisé non seulement par la fente tamisée, qui donne un écoulement lent, mais par les deux autres fentes béantes, qui laissent échapper en masse le condiment. Il faudrait donc corriger sur ce point la description en la précisant : il est évident que les ouvertures ne se superposeraient pas chacune à chacune, mais qu'une seule ouverture pourrait être démasquée à la fois par un trou ou par un tamis : dans le premier cas, pour le remplissage, dans le second, pour le saupoudrage. Cela revient à dire que les fentes des deux plateaux ne seraient pas superposables, comme dit la description, c'est-à-dire symétriques, mais au contraire dissymétriques.

Mais il n'est pas impossible qu'en réalité l'arrangement soit le même que dans la statuette de Sofia, où nous constatons que c'est au contraire au moyen d'un raffinement de symétrie qu'est évité le danger de renversement subit. Le plateau intérieur se trouve divisé en neuf secteurs égaux trois à trois ; chaque tiers renferme, dans le même ordre, une partie tamisée. Il suffit de regarder attentivement la figure 61 *b* pour comprendre le fonctionnement. Les ouvertures des deux plateaux étant superposées et l'intérieur ayant été rempli par ces trois trous béants, un premier neuvième de tour à droite obture le système, un second neuvième de tour à droite entr'ouvre le tamis.

Mais un troisième neuvième de tour, donné mal à propos dans le même sens, rétablit l'ouverture totale et provoque la chute intempestive du condiment. Il faut avoir eu soin d'annuler, par un tour à gauche, le précédent tour à droite, et

L'oubli de cette précaution est une erreur qui devait se reproduire souvent. Dans l'une et l'autre statuette et pour des motifs analogues ou différents, il y a donc une maladresse de construction, à moins que, notamment dans la statuette sofïote, un dispositif disparu ou non constaté n'ait limité à deux le nombre de tours possibles vers la droite, ou encore replacé automatiquement le plateau tournant dans la position fermée. Ressort ou cran d'arrêt, telle est l'amélioration nécessaire au bon fonctionnement de l'appareil. A ceux qui ont la garde de la statuette et la possibilité de la manier, de vérifier si véritablement elle possède ou a possédé un arrangement de ce genre.

Même ainsi complété, le fonctionnement des deux objets qui nous occupent est encore vicié par deux défauts : le premier est la multiplicité inutile des trous de remplissage, le second est l'obligation pour qui fait fonctionner le mécanisme de saupoudrer ses doigts en même temps que les mets.

Ces deux défauts paraissent avoir été évités dans une troisième statuette qui est pour l'instant la dernière de notre série. C'est l'une des pièces d'orfèvrerie du célèbre trésor de Chaource¹ : un nègre ridé, la tête et l'épaule g. couvertes d'une draperie, est assis sur un siège placé sur une petite base². Depuis longtemps, l'objet, intérieurement creux, est classé comme salière ou poivrière³, à cause d'une ligne de six petits trous qui barre le front du personnage. Il est plus que probable que l'intérieur de la statuette se remplissait au moyen d'un trou pratiqué dans le socle et qui pouvait même, sans doute, se boucher sans aucun mécanisme. Malheureusement, la lame

1. *Trésor de Chaource*, 1888, pl. II, 32 et n° 5685 du *Catalogue of Bronzes in the British Museum*. — Cf. *Gazette arch.*, 1885, p. 335-337, et 1884, pl. XXXV.

2. Une image, peut-être plus commode qu'exacte, se trouve dans *Répert. Stat.*, II, p. 562, n° 3.

3. M. Besnier, auteur des art. *Piperatorium* et *Salinum* dans le *Dict. des Antiq.*, le cite comme unique exemple pour chacun des deux emplois. M. H. B. Walters a bien voulu m'écrire qu'il le considère sans hésitation comme une poivrière. C'est à lui que je suis redevable aussi des indications sur l'état actuel de la statuette.

horizontale qui obturait la base est perdue, et nous ne saurions apporter ni preuves ni détails. En tout cas, le fonctionnement général ne paraît pas douteux, et il a le double mérite d'être simple et rationnel¹.

Telles sont les trois seules *statuettes verseuses d'épices* qui paraissent actuellement connues². En tête de cette série nouvelle se classe la statuette de Sofia, d'abord parce qu'elle est la plus intacte; ensuite, parce qu'elle est celle dont le mécanisme est le plus étudié et le plus compliqué; enfin, parce qu'elle est la première dont le fonctionnement ait pu être nettement constaté et expliqué.

Mettons à part, dans cette série, la statuette de Chaource, qui est d'un modèle différent des deux autres et a donné lieu à trop d'études déjà pour que ce soit le lieu d'en discuter ici les conclusions. Les statuettes de Sofia et de la collection de Clercq appartiennent au contraire à un même type d'orfèvrerie ménagère qui paraît avoir été inventé et fabriqué en série par les industriels syriens. En effet, la provenance syrienne de la première est certaine³. Pour la seconde, elle se déduisait déjà suffisamment de sa similitude avec la précédente, similitude qui est presque une identité. Mais il existe des preuves accessoires non négligeables : d'abord la matière⁴, l'emploi de l'argent étant habituel et même presque exclusif pour toute

1. La statuette de Chaource a pour équivalent moderne exact⁷ certaines salières à sel *cérébos* faites de porcelaine, qui se remplissent par le fond et s'obturent au moyen d'un simple bouchon dissimulé dans l'épaisseur de la base. Les deux autres statuettes rappellent, de bien plus loin et pour le mécanisme seulement, certains de nos moulin à poivre.

2. L'art. *Salinum* distingue encore un autre genre de salière; c'est le simple vase orfèvré où l'on puise avec une cuiller ou les doigts. Exemple unique : deux caissettes carrées en argent ciselé, du *Trésor de Bosco Reale*.

3. Cf. les indications fournies dans la préface du *Catalogue*.

4. Sous réserve du fait connu, dont j'étudie la valeur dans l'article indiqué ci-après, que la salière paraît avoir été pour le monde romain obligatoirement, on pourrait dire rituellement, un ustensile d'argent.

l'orfèvrerie de table sortie des ateliers syriens¹; ensuite, la coiffure et la technique²; enfin et surtout l'appartenance probable à la bijouterie syrienne de tous les objets de parure en or qui ont été découverts en même temps.

Ce trésor appartenait à un personnage qui l'a précipitamment enfoui dans le sol au moment des invasions de la Mésie par les Goths entre 248 et 251. La date nous est indiquée de façon irréfutable par les monnaies. Pour faire court, je publie ces monnaies ailleurs³ et j'en profite pour établir tous les renseignements que l'ensemble de la découverte peut fournir. Je renvoie donc pour toutes preuves à cet article, me bornant à en reproduire ici sans discussion les conclusions essentielles. Par contre, fidèle à la méthode de la présente publication, je donne ci-dessous la liste, résumée mais complète, de tous les objets du trésor.

I. — Renseignements généraux.

1° La trouvaille a eu lieu fortuitement en 1909. L'enquête semble avoir prouvé que nous possédons la totalité des objets, réunis probablement dans un sac et enterrés en dehors des abords immédiats de toute localité antique;

2° La provenance est le voisinage du village actuel de Nicolaévo, district de Pleven⁴. Il paraît certain que ce village est

1. Bréhier, art. cité, p. 178 : le centre de cette industrie était Antioche. Cf. Marshall, *Catal. of the Jewellery in the Br. Museum*, pl. XLIII.

2. Détails au début de la présente étude.

3. *Revue numismatique*, 1921.

4. Anciennement appelé Perdilovo, à 19 kilomètres au Sud de Pleven, et à 5 kilomètres à l'Ouest de la chaussée moderne qui relie Plovdiv (Philippopoli) à Pleven. Cette chaussée coïncide à très peu de chose près avec la voie romaine *Philippopolis-Oescus*, qui vient d'être étudiée sérieusement et sur place par un savant bulgare, M. Abramof (*Izvestia Soc. arch.*, 1914, p. 226-240 : *la route de Trajan des Carpathes à Plovdiv à travers le Danube et le Balkan*). Ce savant signale (p. 231) qu'au point qui nous occupe les restes de la voie antique se rencontrent à un demi-kilomètre à l'Est de la chaussée moderne. Le trésor ayant été découvert à 1 kilomètre à l'Est de Nicolaévo, le lieu de la trouvaille est donc approximativement à 4 kilomètres et demi à l'Ouest du site probable de *Dorion*, station connue de la route antique.

Au sujet du changement de nom récent de la localité, si fréquent dans la Bulgarie contemporaine et souvent si injustifié (cf. les remarques et arguments

relativement proche du site de la station appelée *Doriones*, sur la route de *Philippolis* à *Oescus*. Le nom de cette station et divers autres indices permettent de croire que la population qui l'habitait fut amenée par Trajan, constructeur de la route, et, suivant les habitudes de cet empereur, transplantée d'Anatolie en Mésie;

3° L'occasion de l'enfouissement fut l'invasion gothique. La date, d'après les monnaies, serait plutôt la fin de l'année 248. Elle peut avoir été 250 si un motif suffisant est fourni par la présence des envahisseurs au siège de *Nicopolis ad Istrum*, cité relativement voisine; elle semblerait surtout avoir été 251 si la station a été dévastée lors du reflux des Goths, qui ont emprunté au retour précisément la route passant à *Doriones*. Il est probable en effet qu'une bataille s'est livrée, au voisinage de *Doriones*, dans la région de Pleven, qui a été et est encore l'un des points stratégiques les plus importants au S. du Danube;

4° Le possesseur du trésor ne nous est probablement pas connu, bien que l'un des objets porte un nom propre. Au point de vue de la nationalité, il peut avoir été soit Anatolien ou descendant d'Anatoliens, s'il habitait le pays, soit soldat romain en qualité de *stationarius* détaché à *Doriones*, de vétéran y ayant pris sa retraite, ou de légionnaire dans l'armée de l'empereur Dèce qui poursuivait les Goths. Une présomption en faveur d'une des trois dernières hypothèses serait fournie par le fait que les deux seuls objets ménagers en argent qui soient

de M. Mladenov dans *Spisanié de l'Académie bulgare des Sciences*, XVI, 1918, p. 103 et note 1), j'ai eu souvent à me plaindre des difficultés qu'on éprouve, quand on veut rapprocher les découvertes anciennes et récentes dans une même localité, du fait que les deux noms successifs ne sont jamais cités simultanément (cf. notamment *REA*, 1920, p. 13, note 2). Ce grave inconvénient est dorénavant supprimé par la publication, due au Ministère des Travaux publics bulgare, d'une *Liste des lieux habités en Bulgarie* (*Spisek na naselenitié mesta ve Bulgaria*, Sofia, Impr. nat., 1911). Tous renseignements utiles se trouvent dans cet opuscule qui m'est parvenu récemment. Je m'y référerai désormais dans la suite de ces *Documents*, sous l'abréviation *Spisek*, pour toutes questions de localisation.

1. Guerre russo-turque de 1877.

2. Ci-après, n° 17 du Trésor.

contenus dans le trésor sont une salière et une patelle, c'est-à-dire ceux même que le rite et la loi obligent tout Romain à posséder, précisément en ce métal. Mais la date tardive enlève une valeur absolue à cet argument;

5° Rien dans ce que nous devinons de la nationalité du propriétaire ne s'oppose à ce que nous admettions l'origine syrienne de la majorité des objets telle qu'elle est suggérée par d'autres considérations. La provenance syrienne s'expliquerait facilement pour un Anatolien : pour un soldat romain, qui voyage dans toutes les provinces, elle est admissible également; même pour un Thrace elle est acceptable, car le commerce syrien à cette époque atteint toutes les parties de l'Empire¹; en Thrace, il est constaté², et probablement même certains ateliers locaux sont dirigés par des Syriens³ ou emploient des ouvriers syriens⁴.

II. — Composition de la trouvaille⁵.

1. Collier d'or (0^m,465 ; 92 grammes) composé de 3 chaînettes tressées à section carrée (natte de 4 fils ?), réunies aux extrémités dans des têtes de serpent dont les crochets d'attache figurent les langues. Un coulant à triple anneau suspend une monnaie d'or de Caracalla (type : Cohen, IV, p. 177, n° 320) encadrée dans un médaillon orné de 8 pierres précieuses (4 grenats et 4 chrysoprases alternés).

1. Cf. les remarques de M. Pârvan, *die Nationalität der Kaufleute in Röm. Kaiserreich*, et spécialement celles de M. Bréhier, art. cité, p. 187.

2. Sur les Syriens dans les villes maritimes du Pont Euxin, cf. mes remarques à propos de notre N° 148 (RA, 1916¹, p. 361, note 1). Sur leur diffusion dans les régions danubiennes, cf. Cumont, *Mithra*, I, p. 262.

3. Ceux, notamment, des tailleurs de pierre (RA, 1916¹, p. 361, notes 3 et 4 ; cf. p. 370 avec les notes).

4. Quelques indications utiles dans un art. de M. Tenney Frank, *Race mixture in the Roman Empire* (*American histor. Review*, 1916, p. 689 suiv.). Cf. Kühn, *de Opificum romanorum conditione*, 1910.

5. Résumé de l'article fort complet de M. Filov : *le trésor romain de Nicolaëvo*, dans *Izvestia Soc. arch.*, 1914, p. 1-48. Ma numérotation a été volontairement calquée sur la sienne; les références aux images doivent être faites dans l'ordre suivant : n°s 1-3 = pl. II, 1-3; n°s 4-6 = pl. III, 2, 3, 1; n°s 7-8 = pl. II, 4-5; n°s 9-11 = pl. III, 4, 7, 8; n°s 12-15 = pl. IV, 14, 3, 5, 13; n° 16 = pl. III, 5; n°s 17-22 = pl. IV, 6, 9, 8, 10, 11, 7; n° 23 = pl. I entière; n°s 24-25 = fig. 4-5; n° 26 = pl. III, 6; n°s 27-30 = pl. IV, 2, 12, 1, 4.

2. Collier d'or (0^m,415; 29^{gr},15) composé de 58 feuilles doubles hélicoïdes séparées en 2 groupes égaux par un médaillon central contenant un cristal octogonal taillé en rose; les crochets d'attache sont fixés à des palmettes.

3. Fragment d'un collier d'or; il reste 14 doubles pommes de pin accolées par la tige.

4. Collier d'or (0^m,385; 30^{gr},8) composé de 49 cylindres cannelés suspendus par le milieu de leur grand axe; les crochets d'attache sont fixés au sommet de triangles ornés de points et d's au repoussé.

5. Collier d'or (0^m,435; 40^{gr},15) composé de 32 dodécaèdres enfilés chacun dans une agrafe double; les crochets d'attache sont fixés au sommet de pyramides en filigrane; l'un d'eux a la forme d'un bâtonnet muni de deux anneaux fixes.

6. Collier d'or (0^m,455; 29^{gr},5) composé d'anneaux doubles en forme de 8 à plans contrariés; le centre de la chaîne soutient un croissant en filigrane; les crochets d'attache supportent un médaillon ellipsoïdal (plaque d'or bordée d'un ourlet granulé sertissant une pierre artificielle* amovible).

7. Fragment d'un collier d'or composé alternativement de plaques ajourées en forme de deux 8 accolés et de pierres cylindriques* enfilées sur une simple tige.

8. Paire de boucles d'oreilles en or (35 millimètres; 7^{gr},55) disque à triple ourlet granulé avec, au centre, un cercle d'émail bleu dans un tortil; pour pendeloque, une tige supportant une pyramide triangulaire renversée composée de petites boules.

9. — Id. (47 millimètres; 7^{gr},7) : sorte de fibule torsée; pendeloque formée d'une tige striée avec un anneau en haut et une masse ronde moulurée en bas.

10. — Une seule boucle (30 millimètres; 1^{gr},17) : médaillon orné d'un tortil ayant serti une pierre disparue; pendeloque simple (tige avec masse cylindrique terminale).

11. — Pendeloque de collier en or (2^{gr},58) : croissant fermé orné de pyramides (cf. n° 8) et muni d'un anneau de suspension.

12. *Torques* (diamètre : 0^m,125; 42^{gr},9) d'or en fil torsé avec aux extrémités un anneau aplati.

13. Id. en fil lisse tordu sur lui-même pour faire les anneaux terminaux (2 exemplaires; gr. diam. : 0^m,10; 115 grammes environ).

14. Bracelet d'or (diamètre : 0^m,05, 33^{gr},7) formé d'un tube aplati bordé sur les deux faces de fils en spirale.

1. D'un vert opaque, composée de deux calottes sphériques soudées bord à bord. Serait-ce une sorte d'émail vitrifié? Dans ce cas, on aurait encore un détail de plus en faveur de la provenance syrienne.

2. Toutes en mauvais état de conservation : émeraudes?

15. Id. formé de 3 gros fils roulés en spirale (2 exemplaires ; diamètre : 0^m,075 ; 85 grammes environ).

16. Id. formé d'un fil d'or roulé sur un tube de bronze (diamètre : 0^m,063 ; 22^{gr}, 10). Un second exemplaire incomplet.

17. Anneau d'or (diamètre : 0^m,023 ; 11^{gr},3) formé d'une double bande ajourée comprenant 14 cases superposées deux à deux et contenant chacune une lettre découpée ou une palme ornementale, suivant la disposition ci-contre (p indique une palme) :

p AVRELIVSBITVS

p BOTVHERCVLI pp

J'ai déjà publié cet objet (*Docum.*, N° 126) et indiqué des analogies *.

18. Anneau d'or massif (diamètre : 0^m,023 ; 23^{gr} 95) en forme de 2 anneaux identiques soudés et ayant chacun, dans un chaton horizontal bordé d'un ourlet granulé, une sardoine en forme d'amande.

19. Id. avec un seul cercle d'ornementation analogue et une seule sardoine ovale (diamètre : 0^m,019 ; 26^{gr},3).

20. Id., pierre plus petite (diamètre : 0^m,022 ; 20^{gr},55).

21. Id. (diamètre : 0^m,023 ; 14^{gr},98).

22. Id., même pierre (diamètre : 0^m,027 ; 22^{gr},40) ; ornementation de feuillage en relief.

23. Notre statuette, N° 185 et fig. 59.

24. Patelle d'argent sans ornement (prof. : 0^m,029 ; diam. : 0^m,09) ; cercle en relief pour la base, bord extérieur arrondi.

25. Bracelet d'argent (diamètre : 0^m,06), ouvert : lame plate incisée représentant un serpent avec ses écailles.

26. Id., un tube ovale s'amincissant vers l'extrémité (grand diamètre : 0^m,067).

27. Id. fil de même façon (grand diamètre : 0^m,09).

28. Anneau d'argent (diamètre : 0^m,02 ; 26^{gr},35) lisse, à chaton rond enchâssant une cornaline noire gravée d'un buste d'Hélios *.

29. Monture de fibule en argent (0^m,075) : l'anneau demi-circulaire du type

1. *REG*, 1920, p. 13 note 1. Notons seulement, pour ce qui nous intéresse ici, qu'*Aur. Bitus* est un nom dont nous connaissons une trentaine d'exemples, notamment parmi les soldats ; — que la dédicace à Hercule convient assez bien à un soldat ; — qu'il est malaisé que cet *ex-voto* puisse nous fournir le nom du propriétaire du trésor, à moins qu'il n'ait pas eu le temps de le consacrer dans le sanctuaire auquel il le destinait. On pourrait aussi songer à une acquisition légitime ou non (héritage, part de butin, vol, etc.) : il est prudent, je crois, de n'échafauder aucune conclusion sur la présence, en somme peu clairement explicable, de cet anneau.

2. Encore une présomption en faveur de l'origine syrienne.

usuel se continue par une tige cruciforme dont les bras se terminent par des boules dorées ; il est incrusté d'émail noir.

30. Fil d'argent replié à l'extrémité en forme d'anneau (aiguille ?).

31. Fil d'argent épais (fragment de bracelet ?).

32. Monnaies d'argent (933 exemplaires) ainsi classées¹ : Titus, 1 ; Antonin, 1 ; Faustine senior, 1 ; Faustine junior, 1 ; M. Aurèle, 1 ; L. Verus, 1 ; Commode, 10 ; Albinus, 1 ; Septime Sévère, 68 ; J. Domna, 26 ; Caracalla, 72 ; Geta, 17 ; Plautilla, 8 ; Macrin, 5 ; Diaduménien, 1 ; Elagabale, 55 ; Julia Paula, 1 ; Aquilia Severa, 1 ; Julia Soaemias, 3 ; Julia Maesa, 9 ; Alexandre Sévère, 68 ; Julia Mamaea, 14 ; Maximin, 15 ; Balbin, 2 ; Pupien, 2 ; Gordien III, 293 ; Tranquillina, 1 ; Philippe senior, 174 ; Philippe junior, 45 ; Otacilia Severa, 31.

M. Filov a institué, au sujet des bijoux, deux séries de comparaisons avec les objets analogues trouvés en Syrie d'une part, et dans les pays thraco-mésiens d'autre part. Je me borne à signaler les analogies les plus précises, celles qui vont presque jusqu'à l'identité (pour les objets thraces, j'ai ainsi l'occasion de mentionner des bijoux pratiquement inconnus) :

I. Syrie :

a), b). Deux colliers d'Antaradus² sont équivalents à nos n° 6 et 7 ;

c) Un collier d'Emèse³ équivaut à notre n° 4 ;

d) Les pyramides dans les boucles d'oreilles du type n° 8 se retrouvent, pareilles, dans de nombreux exemplaires syriens⁴ ou cypriotes⁵.

II. Thrace et Mésie :

e) A Lésitchévo⁶, un collier (Inventaire, n° 4121 ; 39^{cm}, 5 ; 54 grammes ; 42 anneaux cylindriques cannelés) trouvé avec un trésor de 645 monnaies romaines en argent⁷, est semblable à notre n° 2 pour les attaches et à notre n° 4 pour l'ensemble⁸, qui est plus soigné.

f) A Stara-Zagora (= *Trajana Augusta* ; *Beroe*), un collier (38 centimètres ;

1. Tableau détaillé, légendes et références au § IV de mon article *RN*, 1921.

2. Marshall, *Catal.* cité, n° 3007, pl. LXIX, et n° 2730, pl. LX.

3. Pollak, *Klassisch-antike Goldschmiedearbeiten im Besitz Nelidows*, pl. XVI, n° 391.

4. Marshall, n°s 2370, 2371, 2437, 2532.

5. *Ibid.*, n°s 2524, 2526.

6. *Spisek* : Lésitchévo (*Index*) ou Lésitchovo (p. 45), 68^e commune du département de Plovdiv, arrondissement de Tatar Bazardjik.

7. *Izvestia Soc. arch.*, 1914, p. 273, n° 49, date 1907.

8. *Ibid.*, p. 32, fig. 7.

24 grammes; 12 anneaux ajourés et 11 grenats), se rapproche de notre n° 7 : meilleur travail⁴.

g) A Tchirpan⁵, des boucles d'oreilles⁶ (Inventaire, n° 3315; 31 millimètres; 25^{gr},97) sont identiques à notre n° 9.

h, i, j, k) A Sofia, des boucles d'oreilles⁷ (Inventaire, n° 3224; 39 millimètres; 35^{gr},30) sont identiques à notre n° 8. — Ce type est du reste fréquent, d'autres exemplaires⁸ existent parmi les bijoux locaux, mais de provenance exacte inconnue (Inventaire, n° 4221, 4478, 5356; 32 millimètres, 35 millimètres, 25 millimètres; 25^{gr},77, 15^{gr},88, 15^{gr},65).

l) A Divla⁹, une épingle à cheveux⁷ possède l'ornement syrien caractéristique en forme de pyramide (ci-dessus, d), et g), h) aussi).

m, n, o) Nos n° 29, 5, 7 ont des équivalents⁸ de provenance inconnue (Inventaire, n° 4590, 4997, 4998).

p) A Archar (= *Ulpia Ratiaria*) un sarcophage⁹ trouvé en 1914 au *gradichte* (= ruines antiques) mesurait 1^m,50 × 0^m,60; le couvercle, attaché par des crampons de fer à la cuve, renfermait un squelette de fillette. Le contenu du sarcophage offre de nombreuses analogies avec les bijoux de Nicolaëvo. En voici le détail :

1. Pendentif avec pierres précieuses, de provenance manifestement syrienne¹⁰, 27^{gr},17. — (pl. V, 1).

2. Collier (71 croissants avec une améthyste au centre; 37 centimètres; 18^{gr},10). Identique à notre n° 2. — (pl. V, 2).

3. Collier (22 grenats; 32^{cm},4; 11^{gr},20), comparable à notre n° 7. — (pl. V, 3).

4. Collier, anneaux en 8 aux deux boucles perpendiculaires (40 centimètres; 25^{gr},25). — (pl. V, 4).

5. *Torques* (diamètre : 0^m,103; poids : 10^{gr},85), identique à notre n° 12. — (pl. IV, 14).

6, 7. Deux bracelets (diamètre : 0^m,059 et 0^m,056; poids : 24^{gr},27 et 25^{gr},85). Identiques à notre n° 14, qui par ses dimensions inférieures nous est indiqué

1. *Izvestia Soc. arch.*, 1914, p. 33, fig. 8.

2. *Spisek*, p. 104 : 340^e commune du département de Stara Zagora, arrondissement de Haskovo.

3. *Izvestia Soc. arch.*, 1914, p. 34, fig. 9b.

4. *Ibid.*, p. 34, fig. 9B.

5. *Ibid.*, p. 34, fig. 9 a et c; Filov, *Sainte Sophie, etc.*, fig. 63.

6. *Spisek*, p. 41 : Divla, village de la commune du même nom, n° 68 du département de Kustendil, arrondissement de Radomir.

7. *Izvestia Soc. arch.*, 1914, p. 44.

8. *Ibid.*, p. 40, note 1.

9. *Ibid.*, p. 35 suiv.

10. Cf. *ibid.*, fig. 11, qui est la reproduction de Marshall, fig. p. 339.

comme un bracelet d'enfant, ainsi sans doute que notre n° 15. — (pl. IV, 5).

8, 9. — Deux bracelets (diamètre : 0^m,047 ; poids : 16^{gr},74 et 17^{gr},73). — (pl. V, 7).

10. Bague (diamètre : 16 millimètres ; poids : 3^{gr},95). — (pl. V, 8).

11. Médaillon (non décrit).

12. Collier avec améthystes (id.).

13, 14. Deux bracelets (id.).

15. Chainette (perdue).

g) De la même localité proviennent encore :

16. Collier (47 centimètres ; 14^{gr},65), identique à notre n° 5. — (fig. 13, 1).

17. Collier (mêmes dimensions et poids). — (fig. 13, 2).

18. Collier avec pierres (39 centimètres ; 7^{gr},95). — (fig. 12, 4).

19. Bracelet de lignite (diamètre : 0^m,08), identique à notre n° 30. — (fig. 12, 1).

Résumé : nos numéros 4, 7, 8 se retrouvent, identiques, à la fois en Syrie (*b, c, d*) et en Thraco-Mésie (*e, f, o, p³, h, i, j*). De plus, douze numéros ont leurs équivalents en Thraco-Mésie, parmi lesquels six à Artchar.

Que conclure de ces comparaisons ? M. Filov penche en faveur de l'industrie locale, sans doute sous la double influence de la loi des nombres et aussi du désir en quelque sorte patriotique de trouver dans le pays même l'explication des antiquités qu'on y découvre. Il indique même *Ratiaria* comme centre probable de la fabrication de pareils bijoux. Ses deux arguments sont : la proximité — relative — des mines transylvaines et dalmates ; la persistance d'une orfèvrerie analogue dans la région de Vidin. Ils auront peu de valeur tant que nous resterons dans une complète ignorance des ateliers thraco-mésiens à l'époque romaine. En ce qui concerne Vidin, l'industrie actuelle des bijoux y est d'importation turque et concerne surtout le filigrane¹. D'autre part, si Nicolaëvo = *Doriones* est déjà éloigné de *Ratiaria*, à plus forte raison est-il douteux que cette ville mésienne ait approvisionné en bijoux des cités thraces fort distantes et plus civilisées, comme *Philippopolis* ou

1. Cf. les détails donnés par Kanitz, *op. cit.*, p. 63 de l'édition française.

Beroe. Cela supposerait entre la Thrace et la Mésie des rapports commerciaux qui nous sont inconnus.

Il serait déjà plus simple de penser que, si les bijoux de *Ratiaria* y ont été fabriqués par des indigènes, le même fait a pu se produire à *Philippopolis*, à *Beroe*, et, en ce qui regarde *Doriones*, à *Nicopolis ad Istrum*, ville voisine¹. Toutes ces cités étaient de culture gréco-asiatique² et ont pu avoir des ateliers tenus par des Syriens ou occupant des ouvriers syriens. M. Filov lui-même est assez partisan de l'hypothèse d'une influence syrienne sur la fabrication locale. Je m'y rallierais volontiers s'il ne me paraissait pas plus simple d'attribuer les objets à l'importation syrienne dont nous avons tant de preuves dans toute la région³. L'objection que les bijoux de type syrien ci-dessus décrits sont généralement moins soignés que les exemplaires analogues trouvés en Syrie ne contredit pas cette explication : c'est une des habitudes du commerce d'exportation que celle de réduire le titre et le fini des objets destinés à l'étranger, surtout aux régions barbares. La nécessité d'abaisser les prix de revient et de vente, grevés par le transport au loin et par la concurrence locale, est une loi commerciale de toutes les époques. Je conclus donc à l'origine syrienne de l'ensemble des bijoux, persuadé que la statuette-salière, qui est syrienne à n'en pas douter, apporte à cette conclusion un argument décisif.

(A suivre.)

Georges SEURE.

1. *Nicopolis ad Istrum*, VI = RA, 1907², p. 274 suiv.

2. *Documents*, Nos 144, 145, 147.

3. J'ai rappelé plus haut les références principales.

A PROPOS DE L'EXPLOITATION DU MINÉRAI DE FER

A L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

La très substantielle étude de M. Léon Maitre, sur *la Géographie industrielle de la Basse-Loire* (*Revue*, 1919, I, p. 234-273), me remet en mémoire une découverte faite en janvier 1912 et qui, jusqu'ici, est restée inédite.

La Côte-d'Or, on le sait, a de tout temps fourni du fer aux populations qui ont séjourné sur ses plateaux aussi bien que dans la plaine de l'Auxois. J'en ai pour preuves les nombreux vestiges que l'on rencontre, en parcourant les champs et les bois, de crasses et de scories provenant de fourneaux dits « à la Catalane », aussi bien que d'exploitations plus intenses de l'époque gallo-romaine.

La présence de nombreux tumulus des âges du fer (Hallstatt et Latène I, II) dans les endroits où l'on rencontre du minerai de fer, semble indiquer que les populations de ces époques ne s'étaient pas installées dans ces régions aujourd'hui désertes pour un autre but que l'exploitation du minerai plus ou moins abondant.

Les mines de Minot et de ses environs ont été savamment décrites par Georges Potey¹; celles de la région d'Auxois par M. Gueux².

1. Georges Potey. *Les Mines gauloises ou gallo-romaines de Minot* in *Bull. de la Soc. archéologique du Châtillonnais*, fascicule X, 1891, p. 665 et suiv.

2. Jean Marie Gueux, *Les Anciennes forges de l'arrondissement de Semur*, in *Bull. de la Soc. des Sciences de Semur*, 1872, p. 148 et suiv. On y trouve une nomenclature des communes et des lieux dits où l'auteur a observé des restes de crasses.

Aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, on installa, dans tous les coins du Châtillonnais et de l'Auxois, des hauts-fourneaux dont le combustible était fourni par les immenses forêts de ces régions; mais cette industrie périclita avec beaucoup d'autres et ne laissa derrière elle qu'un vague souvenir qui se retrouve, de ci de là, dans la toponymie locale.

Mais, si l'on connaît de nombreuses traces de fourneaux au vent ou à la catalane, je crois qu'on n'a encore signalé aucun vestige de haut-fourneau de l'époque gallo-romaine, et je pense qu'il n'est pas inutile de signaler ici celui que j'ai rencontré à l'orée d'un bois, au milieu de friches incultes.

La région cultivée des plateaux qui se trouvent à l'Est de Nuits-sous-Ravières abonde en minerai de fer que la charrue retourne maintes fois dans l'année.

Sur la carte de l'État-Major, quart de Tonnerre S-E, entre Verdonnay, Planay, et Savoisy, proche du Bois domanial du Quartier, ou de l'Essart, sous *re* de Beauregard, à trente ou quarante mètres de l'angle du bois, lieu dit : en Brille-Bœuf, le fermier du domaine de Beauregard, M. Jean Voert, me montra un jour une excavation qui avait attiré son attention.

C'étaient deux trous profonds, à peu près rectangulaires, dont on ne pouvait discerner la profondeur en raison des essences forestières qui avaient crû dans ces cavités, au milieu des ronces et des lianes de clématites sauvages.

A première vue, je pensai à une mardelle ou fond de cabane des peuplades des premiers âges du fer. Je fis déblayer quelque temps après et nettoyer ces cavités, et quelle ne fut pas ma surprise en voyant que la séparation de ces deux loges, taillées dans le roc, était perforée à la base et que l'intérieur de l'une de ces cavités portait des traces d'un feu violent et prolongé, tandis que l'autre offrait sur la face exposée au midi une déclivité au milieu de laquelle je constatai l'existence de gradins, taillés dans la roche (fig. 1. et 2)!

La présence dans les environs immédiats de ces cavités de nombreux débris de scories et de culots de fonte modifia ma pre-

mière idée : je venais de découvrir un *haut-fourneau gallo-romain*.

Je ne recueillis que quelques échantillons de ces crasses, mais il eût été facile d'en ramasser plusieurs tombereaux sans parcourir un grand espace de terrain.

Non loin de ce haut-fourneau, à quatre ou cinq cents mètres dans la direction du Nord, j'avais déjà depuis longtemps noté, dans une propriété de M. L. Martin, maire de Verdonnay,

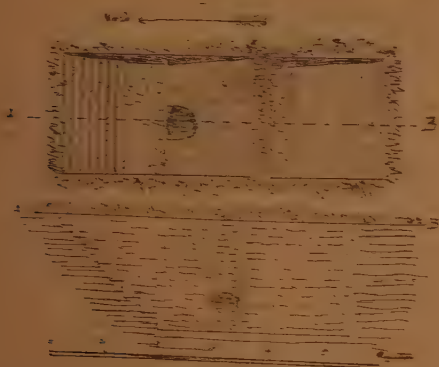


Fig. 1. Vue perspective des cavités (en haut).

Fig. 2. Coupe suivant AB de l'ouvrage (en bas).

l'emplacement d'une villa gallo-romaine, qui m'avait fort intrigué par la présence, sur le sol, au milieu de débris de vases de toutes formes, depuis l'amphore jusqu'à la coupe de Lezoux et les poteries à rebords métalliques, de nombreux vestiges de crasses de forge mélangées par la charrue aux poteries et à des clous de toutes formes, le tout au milieu d'une terre noire, contenant des débris de charbon de bois.

Je suis convaincu que la fouille de cette station, qui se trouvait à proximité d'une voie romaine secondaire, fournirait des données intéressantes sur la ferronnerie gallo-romaine, et pourrait peut-être apporter la preuve cherchée depuis si longtemps de la ferrure à clous à cette époque.

Mais, je le répète, ce n'est qu'à la suite de fouilles que l'on pourra être fixé sur ce point, et — comme les stations qui semblent devoir fournir des données sur cette question sont peu nombreuses, il serait bon de profiter de l'occasion qui se présente, de procéder dans un bref délai à l'exploration de cet emplacement, qui, étant donné son éloignement de la commune, pourrait être emplanté en sapins un jour ou l'autre, par suite de quoi la fouille en deviendrait onéreuse.

Dans les bois environnants, on remarque, de ci, de là, des affouillements superficiels qui offrent une grande analogie avec ceux de la région de Minot et de Moitron, et d'où ont pu être extraits des rognons de minerai enveloppés dans les bancs de calcaire feuilleté, à moins que les métallurgistes de l'époque ne se soient contentés de ramasser, à même le sol, le minerai qui s'y trouve encore en grande abondance.

Henry COROT

*
* *

Depuis la rédaction de cette note, j'ai reçu de mon excellent confrère M. le comte J. Beaupré deux plaquettes sur cette intéressante question de la métallurgie pré-romaine et gallo-romaine, que je ne trouve pas signalées dans la bibliographie du t. II du *Manuel* de Déchelette; elles ont pour titre :

1° *Matériaux pour l'histoire de la métallurgie en Lorraine*, par MM. Bleicher et J. Beaupré. Nancy 1896 (Extr. des *Mém. de la Soc. d'Arch. Lorraine.*)

2° *Note sur l'exploitation du minerai de fer fort et oolithique en Lorraine dans l'antiquité*, par MM. Bleicher et J. Beaupré (Extr. du *Bulletin archéologique* 1901).

D'autre part, M. Beaupré m'annonce la prochaine publica-

1. Au sujet de la sidérurgie aux âges du fer, on consultera avec profit le *Manuel* de J. Déchelette, tome II, 2^e partie, p. 541 et seq. et 3^e partie, p. 1539 et seq. On y trouvera une bibliographie abondante sur la question.

tion d'une note sur *les fours à minérai de Serrouville* (Meurthe-et-Moselle). Ces fours sont constitués par des excavations de 1 mètre à 1^m,50 de diamètre et 0,50 à 0,60 de profondeur, dont la base, creusée en forme de cuvette, était préparée pour favoriser la concentration du métal fondu.

Savoisy, 14 janvier 1921.

H. C.

PROMÉTHÉE

Comme entrée en matière de cette note, je ne puis mieux faire que de reproduire les lignes suivantes que M. S. Reinach imprimait dans cette même Revue (1907, 2^e semestre, t. X. p. 79) :

« Jusqu'à présent, en dehors des exégèses littéraires et philosophiques qui faisaient de Prométhée l'image du génie humain malheureux, ou de l'insolente ambition de la science rappelée à l'ordre par la religion — hypothèses trop absurdes pour mériter qu'on les discute sérieusement, — il n'existait, du mythe de Prométhée, qu'une seule tentative d'explication, proposée par Adalbert Kuhn en 1859, modifiée légèrement par Max Müller et quelques autres, mais, dans ses diverses rédactions, également extravagante et irrecevable. C'est le mérite de M. Andrew Lang d'en avoir débarrassé la science ; mais, antérieurement même à son livre (1885), elle avait déjà perdu son crédit et Bergaigne, dès 1878, dans son grand ouvrage sur la religion védique, se contentait d'y faire une allusion presque dédaigneuse. Kuhn crut reconnaître, dans le nom parfaitement grec de Prométhée, le sanscrit *pramanthuys*, dérivé de *pramantha*, nom du vilebrequin dont on faisait usage pour produire le feu par frottement. Mais *pramantha* est à la fois apparenté au verbe *mathnami*, signifiant « frotter » et au grec μαθάνω signifiant apprendre ; d'autre part la racine *manth* exprime l'idée d'enlèvement et de vol. Donc, Prométhée est à la fois le frotteur, le savant et le voleur (du feu) et les Grecs ont été victimes d'une triple confusion du langage. Un peu effrayé de tant d'audace, Max Müller renonçait à faire intervenir l'idée de larcin contenue dans *manth* ; mais par là même il laissait sans explication aucune la partie du mythe relative au vol du feu. (Note 2 : ni Kuhn ni Max Müller n'expliquent le châtement de Prométhée.....)..... M. Lang n'a pas manqué de répondre que le vol du feu est partie intégrante, essentielle de mythe..... Quant à la nature de la peine subie par Prométhée, M. Lang n'en a rien dit ; or c'est précisément dans le caractère singulier de ce supplice, dans le rôle de l'aigle, que j'ai trouvé ce qui me semble être le mot de l'énigme, la clef du mythe. »

Je vais essayer de réhabiliter le rapprochement proposé entre Prométhée et le vilebrequin servant à produire le feu, en montrant que le mythe de ce héros-dieu n'est autre chose que

l'interprétation animiste de l'allumage du feu, c'est-à-dire une description de cette opération, dans laquelle les deux facteurs inanimés ont été, l'un anthropomorphisé, l'autre zoomorphisé.

C'est le morceau de bois spécial, d'où l'on faisait jaillir l'étincelle, que la légende a personnifié sous les traits et le nom de Prométhée. Pour empêcher cette pièce de se déplacer sous l'effort du mouvement rotatoire de la tige, on devait la fixer à un support par des liens, des chevilles, ou tout autre moyen.

L'archet avec sa corde sous-tendue est devenu l'aigle aux ailes éployées. La pointe en bois dur du foret était le bec de l'oiseau : en tournant dans une petite cavité de la planchette fixe, elle rongait le bois de celle-ci et la chaleur due au frottement pendant la rotation enflammait la poussière produite par le rongement. La cavité dans laquelle tournait la flèche a été assimilée au foie de l'homme attaché.

Je crois pouvoir affirmer qu'il n'y a pas dans le mythe un seul détail matériel qui ne trouve son équivalent exact dans une des circonstances de l'allumage du feu.

L'aigle rongant le foie d'un homme ; les ailes de l'oiseau immobile restant éployées pendant qu'il se livre à ce jeu ; la reproduction indéfinie du foie et le recommencement perpétuel de son rongement, sont autant de choses dont on ne retrouve pas la justification dans le récit animiste. Celui-ci est pure fantaisie ; il abandonne toute notion de logique et tout esprit de suite ; il est incohérent et anti-esthétique ; malgré tout l'art avec lequel les Grecs l'ont présenté, il est tout simplement burlesque.

Tous ces défauts disparaissent et la moindre particularité trouve sa raison d'être péremptoire, aussitôt qu'on admet que l'homme tient la place de la pièce de bois fixe et l'aigle celle de l'archet.

De plus, le rongement du bois devient un supplice du moment où la matière ligneuse se transforme en chair humaine, et on l'a localisé dans le foie parce que cet organe était, d'après les anciens, le siège de la chaleur ou du feu chez les animaux.

Quant à la notion du larcin suivi d'un châtiment, elle s'est

imposée spontanément par l'association de l'idée de supplice avec celle de la ruse et de la violence au moyen desquelles l'instrument fait descendre du ciel une parcelle de feu. Toutes les tentatives faites pour justifier l'injustifiable paradoxe d'un châtiment infligé à un bienfaiteur en paiement de son bienfait, sont aussi artificielles que vaines. L'explication du mythe par l'allumage du feu ne fait pas disparaître cette anomalie : elle la laisse entière, et c'est une des raisons de sa supériorité ; mais en même temps elle montre la genèse du paradoxe : celui-ci est dû à ce que, avec un manque absolu de logique et de tact, on a substitué des êtres vivants aux facteurs inertes de l'opération. C'est l'histoire de la plupart des mythes absurdes et immoraux.

*
* *

Je viens de dire que l'arc s'est transformé en un aigle aux ailes étendues. Or l'image de l'arc avec sa corde est, dans son ensemble, pareille à celle des frontons des temples que les Grecs désignaient par le nom de l'aigle (*aetos* ou *aetóna* ; voir fig. 1, a). L'explication du mythe de Prométhée, telle que je la propose, se suffit à elle-même ; elle nous donne par conséquent une preuve indépendante de ce que les anciens ont assimilé les figures en forme de triangle surbaissé à des aigles aux ailes étendues.

*
* *

Le zoomorphisme de l'archet employé à faire jaillir le feu donne du même coup la raison du mythe qui fait de l'aigle le compagnon constant de Zeus et le porteur de la foudre. Les qualités propres du roi des oiseaux devaient le faire choisir parmi ceux-ci comme l'héritier de la puissance qui caractérise le vilebrequin producteur du feu et elles ont été mises à profit pour agrémenter son rôle de ravisseur.

*
* *

La figure 1, b ci-jointe représente le vilebrequin en position. L'opérateur devait saisir l'archet de la main droite, et, de la

gauche, appuyer sur la tige par l'intermédiaire d'un bouton mobile. Les deux mains étant occupées, la pièce de bois dont on tirait le feu devait être maintenue par des liens ou des chevilles. Je l'ai représentée attachée à un support auquel j'ai donné une forme arbitraire. Dans les allumages rituels ce support devait faire office d'autel.

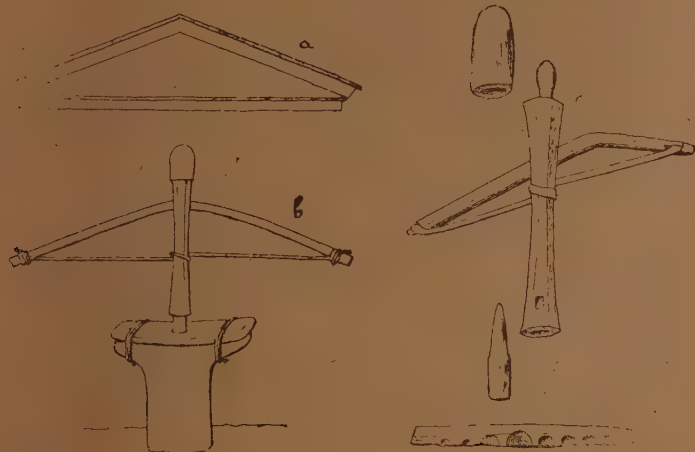


Figure 1. — a Fronton de temple grec, dit *aelos* (aigle). — b Vilebrequin employé dans l'antiquité pour produire du feu. Figure 2. — Instrument à produire le feu (M. W. Flinders Petrie. *Ten year's digging in Egypt*, p. 119, fig. 91).

Je reproduis aussi (fig. 2) les pièces de l'appareil à faire du feu, recueillies par M. Flinders Petrie à Illahun (Egypte). L'arc a une forme franchement triangulaire, mais imparfaitement symétrique. On observe la pointe-bec en bois spécial, probablement dur, destinée à tourner dans une des cavités de la pièce sous-jacente, ainsi que le bouton mobile à placer au sommet de la flèche tournante et à tenir de la main gauche.

Louis SIRET

VARIÉTÉS

Statues de terre cuite.

J'ai consacré, il y a quelques années, plusieurs publications aux statues de terre cuite dans les divers pays de l'antiquité classique¹, soit à ces œuvres d'argile qui sont de grandeur naturelle, la dépassent, l'atteignent à peu près, dont les dimensions sont en tout cas de beaucoup supérieures à celles que l'on donnait ordinairement aux figurines. Depuis cette époque, la liste que j'avais dressée est devenue incomplète et nécessite plusieurs adjonctions. Il me paraît utile d'indiquer ces dernières à l'occasion de la récente découverte à Véies de statues en terre cuite qui décoraient un temple étrusque du vi^e siècle. Ne méprisons pas cette catégorie de monuments; si la plupart sont en effet de valeur esthétique médiocre, certains cependant dénotent la main d'artistes de talent, telles ces belles statues de Véies, ou, à une date plus récente, celles de Faléries. Ne méconnaissons pas non plus l'importance que cet art avait pour les anciens, puisque, dans la plupart des mythologies, les dieux modelent l'homme comme le fait le potier². Répétons plutôt les paroles de ce Mercure d'argile que décrit Nicénète³: « La roue du potier, en tournant, m'a façonné, moi Mercure, tout en argile, de la tête aux pieds. Je ne suis que de la boue pétrie, je l'avoue, mais j'aime et j'honore ce pénible travail des potiers ».

Grèce.

1. *Délos. Tête masculine*, colossale, provenant d'une statue, époque hellénistique.

Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres, 1911, p. 868-9, fig. 6-8, 671.

1. *Les statues de terre cuite en Grèce*, Athènes, 1906; *La statuaire céramique à Chypre*, Genève, 1907; *Les statues de terre cuite dans l'antiquité*, Genève, 1908.

2. Ex. en Egypte, Chnum, Roscher, *Lexikon*, s. v. Kuuphis, p. 1254 sq.; *Festschrift für Overbeck*, p. 68, fig. 2, etc.

3. *Anthologie grecque*, trad. Jacobs, éd. Hachette, 1863, II, p. 165, n° 191; cf. statue en argile de Mercure, au Vatican, *Les statues de terre cuite dans l'antiquité*, p. 190 sq.

2. *Pagasae. Torse féminin*, grandeur nat. Arvanitopoulos, Fœuilles et recherches en Thessalie et en Macédoine, 1912, fig. 12; cf. Rev. arch., 1914, II, p. 155.
3. Sur les *terres cuites architecturales* de la Grèce archaïque (cf. Les statues de terre cuite en Grèce, p. 34 sq.; Koch, Röm. Mit., 1915, p. 3 sq., Studien zu den campanischen Dachterrakotten.)

Sicile.

4. *Granmichele. Statue féminine* assise, vi^e siècle. Orsi, Mon. antichi, 1908, pl., p. 24 sq. fig. 3-4; Rev. des ét. grecques, 1910, p. 202.
5. *Gela. Fragments divers*. Mon. antichi, 1906, 17, p. 688 sq.
6. *Bustes de déesses* (cf. Les statues de terre cuite dans l'antiquité, p. 62 sq.). Rizzo, Busti fittili di Agrigento, Wiener Jahreshefte, 1910, p. 63 sq.; Gaz. d. Beaux-Arts, 1911, I, p. 250-1, fig.; Rev. des ét. grecques, 1911, p. 203; Orsi, Mon. antichi, 1906, 17, p. 685 sq.; 1908, p. 11, pl. I; Notizie degli Scavi, 1909, p. 179 sq., etc.
7. *Divers*. Notizie, 1909, p. 179 sq.; Ausonia, 1909, Varietà, p. 84-5.
Quelques détails généraux sur la statuaire céramique, Mon. ant., 17, 1906, p. 688 sq.; 571 sq.; 1908, p. 24 sq.

Grande-Grèce.

8. *Locres. Fragments de statues d'un fronton* de temple. Notizie degli Scavi, 1912, p. 40 sq., fig. 33-4, p. 46, fig. 36; Rev. arch., 1913, I, p. 125; Arch. Anzeig. 1913, p. 169, fig. 22; Rev. des ét. grecques, 1913, p. 429, fig.
9. Divers détails sur les *terres cuites architecturales* de Campanie: Koch, Studien zu den campanischen Dachterrakotten, Röm. Mitt., 1915, p. 1 sq.; id., Die Dachterrakotten aus Campanien, Berlin, 1912.
10. *Cumes. Portrait romain*, buste, au Musée de Boston (Les statues de terre cuite dans l'antiquité, p. 221). Baumgarten, Die hellenistisch-römische Kultur, p. 219, fig. 141; Delbrück, Antike Por.-räts, pl. XXXI, p. 45; Cagnat-Chapot, Manuel d'arch. romaine, I, 1917, p. 527.

Etrurie et Rome.

11. Sur la *décoration céramique des temples étrusques et latins*, consulter Milani, Il reale Museo arch. di Firenze, 1912; Arch. Anzeiger, 1912, p. 295 sq.; Rizzo, Di un tempietto fittile di Nemi e di altri monumenti inediti relativi al tempio italico etrusco, Bull. comm. comm. arch. di Roma, 1910, p. 281 sq. (cf. Statues, p. 138, note 3); Strong, Journal of Roman Studies, 1914, IV, p. 157-182 (Musée de la Villa Giulia, temples de Satricum, Faleriæ, etc.); von Buren, ibid., p. 183 sq. (du vi^e au iv^e siècle).
12. *Civitavecchia*, Bologne. Fronton des Gaulois (Statues, p. 156): Kekulé, 69^e Berlin. Winckelmanns progr., p. 19; Bienkowski, Die Darstellung der Gallier, p. 93 sq.; cf. Rev. arch., 1909, II, p. 175; Reinach, Répert. de reliefs, III, p. 9; Déchelette, Manuel d'arch. préhistorique, II, p. 1181, fig.: p. 1581; Rev. des ét. grecques, 1918, p. 432, note 2, référ.
13. *Luni*, à Florence (Statues, p. 155). Milani, Il reale Museo arch. di Firenze, 1912, pl. C; Ausonia, 1907, p. 188.
14. *Telamone* (Statues, p. 157). Milani, op. I., pl. CIV.

15. *Bieda*, Musée de Genève, guerrier agenouillé (Statues, p. 111), *Rev. arch.*, 1910, II, p. 408; *Arndt-Amelung*, VII, 1913, n° 1890.
16. *Véies*, fouilles de 1916.
 Giglioli, Statue fittile di età archaica rinvenute a Veio, *Notizie degli Scavi*, 1919, p. 13 sq.; *Cumont*, *Rev. de l'art ancien et moderne*, 1920, I, p. 257 sq., fig.

Afrique romaine.

Liste dressée pour l'Algérie et la Tunisie par M. Merlin, Notes et documents publiés par la direction des antiquités de Tunisie, IV, 1910, p. 53 sq. (cf. Statues, p. 197 sq.).

17. Sur les diverses statues d'argile trouvées en Tunisie : *Comptes-rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 1910, p. 414; *Carton*, Note sur des édicules renfermant des statues en terre cuite découverts dans la région de Ghardimaou, 1918, p. 338 sq.; *Journal des Savants*, 1914, p. 216-7; 1918, p. 330; *Rev. arch.*, 1913, II, p. 297; *Rev. des ét. grecques*, 1910, p. 219; *Bull. arch. Comité des trav. hist.*, 1909, p. 68 sq., pl. VI, VIII-IX; *Arch. Anzeiger*, 1910, p. 271 sq., fig. 7-9; *Bull. Soc. nat. Antiquaires de France*, 1913, p. 184; *Rev. tunisienne*, 1913, p. 309; *Bertholon-Chantre*, *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale*, 1913, I, p. 617 sq., fig.; *Merlin*, Notes et documents publiés par la direction des Antiquités de Tunisie, IV, 1910,; *Cagnat-Chapot*, *Manuel d'arch. romaine*, I, 1917, p. 438, fig. 227-30.

Divers.

18. *Berlin*, portrait de jeune fille romaine (Statues, p. 216). *Cagnat-Chapot*, *Manuel d'arch. romaine*, I, 1917, p. 516.
19. *Bologne*, tête de jeune fille romaine, I^{er} siècle. *Ducati*, *Boll. d'Arte*, 1912, VI, p. 354.
20. *Trèves*, buste de divinité celtique. *Wolters*, Zu der grossen Terrakottabuste einer gallischen Gottheit in Trier, Römisch-germanisch. *Korrespondenzblatt*, 1911, n° 2.
21. Les terres cuites votives italiques, souvent de grandeur naturelle, qui remplissent les musées et qui n'ont jamais été sérieusement étudiées, à cause de leur peu de valeur artistique. *M. Paris* en signale une importante collection au Musée de Madrid, *Rev. des ét. anciennes*, 1908, X, p. 373 sq.

AOÛT 1920.

W. Deonna.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

LÉON DE VESLY

Presque au lendemain de la mort de M. Gaston Le Breton, voici une autre figure très sympathique qui disparaît. C'est celle de M. Léon de Vesly, l'archéologue et le professeur, le conservateur du Musée des Antiquités, connu et estimé par des générations de jeunes élèves sortis des établissements d'instruction, aujourd'hui architectes ou ingénieurs, et aussi par tous ceux qui, dans les sociétés savantes de Rouen, se préoccupent d'art, d'histoire et d'archéologie. Avec peine, depuis quelques années on voyait peu à peu décliner les forces physiques de M. Léon de Vesly, qui, malgré les atteintes de l'âge, résistait par la persévérance du travail. Alité seulement depuis quelques jours, il s'est éteint sans souffrances.

Originaire d'une famille normande, dont un membre fut au xviii^e siècle architecte du duc de Penthièvre, M. Léon de Vesly était né à Rouen le 22 juin 1844, rue du Clos-des-Marqueurs, n° 1. Après de solides études classiques, il entra comme élève architecte à l'École nationale des Beaux-Arts et à l'École des Arts décoratifs, où il fut élève d'André, de Rupricht-Robert et de Paccard. Il s'y était même lié très affectueusement avec Charles Garnier, le futur architecte de l'Opéra, qui était son « ancien ».

Quand éclata la guerre de 1870-71, M. Léon de Vesly fit partie comme lieutenant, en même temps que l'architecte Sauvageot et le peintre Paul Milliet, d'un corps auxiliaire du génie dont Alphant était colonel et Viollet-le-Duc lieutenant-colonel et qui fut pendant longtemps employé à la défense de Paris, particulièrement devant Nogent-sur-Marne. Il prit part alors aux combats sous Paris, à Champigny, où il fut blessé. Lors de la Commune, sa compagnie fut chargée de défendre pendant quelque temps le Palais de l'Elysée, mais dut se retirer.

Après la guerre, M. Léon de Vesly, architecte diplômé, fut attaché notamment comme chef d'atelier de dessin à l'École des Ponts et Chaussées et collabora, sous les ordres des ingénieurs Léonce Reynaud et Dartain, à l'organisation des Expositions du Musée des Travaux publics. En même temps, il collaborait au *Moniteur des Architectes* et à de nombreuses publications sur les arts et la décoration, éditées par Alcan-Lévy. Il fut aussi employé par de nombreux peintres à des tracés de perspective pour leurs tableaux. Entre temps, il fut chargé par le ministre de l'instruction publique, avec le D^r E. Rivière, d'une mission au Lac des Merveilles, pour y recueillir des gravures sur les

rochers, en territoire italien, côté de la frontière française. Accusés d'espionnage, les deux archéologues furent retenus en prison pendant quelques jours.

M. Léon de Vesly rapporta de ce voyage mouvementé quelques dessins et aquarelles joliment lavées, comme il en a exécuté tant depuis; à la même époque, comme architecte, il prenait part à différents concours à Rouen, pour le monument de Court dès 1866, et pour celui de Louis Bouilhet.

En 1878, M. Léon de Vesly vint se fixer définitivement à Rouen et commença alors sa carrière dans l'enseignement public du dessin. Il débuta comme professeur de travaux graphiques à l'Ecole professionnelle, puis étendit successivement ses cours à l'Ecole régionale des Beaux-Arts où il enseigna l'architecture et l'histoire de l'art, préconisant la fondation d'une école spéciale d'architecture et le développement des arts appliqués. Il professa également à l'Ecole supérieure des lettres et des sciences, au lycée Corneille, à l'Ecole normale de jeunes filles, à la Société d'Emulation, à laquelle il adressa de très nombreuses communications sur des sujets très divers d'archéologie et d'esthétique. Vers 1876, il avait publié, entre autres brochures, un opuscule intitulé *La Statue*, à propos d'un bronze du jardin de l'Hôtel de Ville, *La dernière goutte du Moissonneur*, fantaisie humoristique qu'il avait signée : D. René, abbas Nostræ Dominæ Rasnaicæ.

Reprenant les traditions abandonnées par l'abbé Cochet, sans ménager ni son temps ni ses forces, M. Léon de Vesly se mit aussi, avec une méthode très sûre, à entreprendre des fouilles, aidé souvent et soutenu dans ces entreprises par des collaborateurs comme M. Victor Quesné et M. Louis Deglatigny. Les résultats de ces explorations, auxquelles son nom restera attaché, ont été consignés dans des volumes et des brochures, ou dans les communications qu'il faisait chaque année, comme correspondant du ministère de l'Instruction publique, au congrès des Sociétés savantes, au Comité des travaux historiques, et surtout à la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, dont il était un des doyens aimés et respectés.

Il collaborait également au *Bulletin archéologique*, à la *Société d'études pré-historiques*, à la *Revue archéologique*, à l'*Architecture* et à la *Construction dans l'Ouest*.

Parmi ces nombreux travaux, écrits avec goût, et toujours accompagnés de dessins et de croquis, nous citerons : en 1877, *L'Exploration du dolmen de Trye-Château*; en 1878, *Veuettes archéologique*; en 1879, *Les Balastières d'Amécourt*; en 1880, *La Station paléolithique de la Brétèque*; *Les Fouilles de Saint-Ouen*, qu'il nota avec un très grand soin en 1880 et qu'il fit suivre en 1897 d'une étude fort curieuse sur *Les Signes lapidaires de Saint-Ouen*; en 1899, *Le Fanum des Buis*, dans la forêt de Louviers, *Le Catelher de Criquebeuf*, *Les Découvertes préhistoriques de la rue Grand Pont*; en 1902, la réunion de toutes ses notes sur *Les légendes, usages et traditions*, commencées en 1894; puis la suite de ses explorations dans les forêts de Rouvray et Roumare, du plateau de Boos, du théâtre romain de Lillebonne auquel il était si attaché, du *Castrum de Juliobona*, qui ont été réunies dans son beau livre sur *Les Fana ou petits temples gallo-romains*, publié en 1909, et qui compte « comme

le meilleur travail sur l'archéologie antique de la Normandie », écrivait M. Salomon Reinach.

Les savants allemands s'en étaient fort occupés à cause des petits temples similaires se trouvant aux environs de Trèves. Infatigable travailleur, malgré l'amoidrissement de ses forces, malgré les atteintes de la cataracte dont il avait été opéré au moment même où son fils, le capitaine d'artillerie Robert de Vesly, était frappé en pleine jeunesse par la fièvre typhoïde et mourait au camp de Koetquidan, M. Léon de Vesly persistait quand même dans ses chères études, qu'il ne voulut jamais abandonner, même au détriment de sa santé.

Il demeurait surtout attaché au Musée départemental des Antiquités où il avait été nommé conservateur. Tous les jours, malgré les intempéries, on voyait M. Léon de Vesly gravir péniblement la rue Beauvoisine, pour se rendre dans ces galeries froides et humides, mais admirablement tenues et ordonnées. Par ses soins, par ses démarches auprès des collectionneurs, auprès de ses collègues des sociétés savantes, il avait, en effet, enrichi la collection départementale de nombreux objets des périodes gallo-romaine et du moyen âge. Depuis longtemps il avait dressé les matériaux d'un catalogue. Il apportait un soin et un dévouement semblables dans toutes les fonctions dont il était chargé, soit comme conservateur de la Tour Jeanne Darc, dont il aurait voulu voir les alentours aménagés avec plus de soin, soit comme conservateur de la Maison de Pierre Corneille, à Petite-Couronne, où il avait assisté et dirigé toutes les manifestations littéraires, lors des fêtes du Centenaire du poète, soit enfin comme conservateur du théâtre romain de Lillebonne, dont, par des fouilles nombreuses, il a aidé à déterminer la forme. Pendant plusieurs années, il lui avait rendu la vie, en y laissant organiser de belles représentations théâtrales données par la Comédie-Française.

Dans toutes les charges dont il fut investi, M. Léon de Vesly s'est toujours dépensé sans compter, en homme serviable, conciliant toujours son amabilité courtoise avec le respect des administrations dont il dépendait. Parmi ses titres, officier de l'instruction publique, officier du mérite agricole, celui qu'il préférerait était cette médaille verte et noire commémorative de 1870. Il y a quelques semaines encore, il songeait à la fête annuelle de l'Association du 50^e mobile, dont il était le vice-président. Il comptait y assister. La mort seule l'empêchera.

GEORGES DUBOSC.

(*Journal de Rouen*, 26 nov. 1920).

EUGÈNE RICHTENBERGER

Cet amateur aimable, qui avait fait sa carrière dans l'administration des finances, est mort à Paris le 15 novembre 1920, à l'âge de 85 ans. Lié avec Georges Lafenestre, il avait activement collaboré avec lui à la publication d'une série de livres illustrés, encore très utiles, intitulés *La Peinture en Europe* (Louvre, Belgique, Hollande, Florence, Venise, Rome). L'indifférence du public découragea les auteurs et l'éditeur; un volume préparé sur la peinture dans les

églises de Paris n'a jamais été publié. — Richtenberger avait acquis, notamment aux ventes faites à Paris par les Borghèse, d'importants tableaux italiens auxquels il avait joint des œuvres intéressantes d'autres écoles. J'ai publié quelques-unes de ces bonnes peintures, qui doivent être vendues prochainement (*Tableaux inédits*, Paris, 1906).

S. R.

Fouilles de Jérusalem.

M. R. Weill a terminé, dans la *Revue des Etudes juives* (juill.-sept. 1920, p. 1-45), l'exposé des fouilles qu'il a exécutées à Jérusalem, en 1913-1914, sur le site de la ville primitive. Une inscription grecque très importante, découverte au cours de ces travaux, a été commentée par M. Clermont-Ganneau devant l'Académie des Inscriptions (11 juin 1920) et par M. Théodore Reinach dans la *Revue des Etudes juives* (p. 45-56). Voici la traduction proposée par ce dernier : « Théodotos, fils de Vetténos, prêtre et archisynagogue, fils d'archisynagogue, petit-fils d'archisynagogue, a édifié la synagogue, pour la lecture de la Loi et l'enseignement des préceptes, ainsi que l'hôtellerie, les logements (?) et les installations des eaux, pour servir à ceux venant de l'étranger qui en auraient besoin, (synagogue dont) les fondations avaient été posées par ses pères, par les Anciens et par Simonidès. » Le nom grec de Théodotos équivalait au nom hébreu *Jonathan*. On remarque qu'il n'est pas question de prières dans cette *proseucha*, qui est plutôt une école de religion. Simonidès, inconnu d'ailleurs, peut avoir été le président des Anciens; le P. Vincent a proposé à tort de l'identifier avec un fils de l'historien Josèphe. Suivant MM. Clermont-Ganneau et Théod. Reinach, le texte est antérieur à 70, alors que le P. Vincent le place au temps d'Hadrien. Mais a-t-il été gravé à Jérusalem et pour Jérusalem? M. Théod. Reinach en doute, car la stèle présente des traces certaines d'un remploi ou d'un essai de remploi architectural. Les « employeurs » peuvent assurément avoir trouvé la pierre en place, mais ils peuvent aussi l'avoir fait venir d'ailleurs, de Césarée par exemple « où l'usage du grec et des noms propres grecs s'expliquerait beaucoup mieux, au sein d'une communauté juive, qu'à Jérusalem »¹.

X.

Encore les reliefs Ludovisi et de Boston.

A la suite de MM. Studniczka, Caskey et bien d'autres, M^{lle} G. Richter a repris l'étude de ces reliefs (*Journ. Hell. Stud.*, 1920, p. 113 et suiv., pl. 5). Pour le relief Ludovisi, on est à peu près d'accord sur l'interprétation: la naissance d'Aphrodite, aidée par deux Heures. Pour celui de Boston, M^{lle} Richter admet l'explication suivante: Eros, représentant Aphrodite, accorde, au moyen d'une pesée, l'objet de ses désirs à une femme et la refuse à l'autre

1. M. R. Weill a réuni ses articles dans un volume accompagné d'un atlas : *La cité de David*, Paris, Geuthner, 1920; in-8, 209 p.

(à peu près en accord avec M. Marshall, *Burl. Mag.*, juill. 1910, p. 247); les figures assises sont des dévots d'Aphrodite, femme mariée et courtisane, éphebe jouant de la lyre et vieille hiérodoule(?) ou nourrice(?). Les poissons symbolisent la déesse née de la mer; les grenades sont parmi ses attributs. Les uns et les autres sont des symboles de fécondité. Ces hypothèses ne dispensent pas d'en formuler d'autres. — Dans un *post-scriptum*, M^{lle} Richter s'occupe d'un article de Klein (*Jahrbuch*, 1916, p. 231), qui, d'accord avec MM. E. Gardner et de Ridder (qu'ignore M^{lle} R.), déclare que le relief de Boston est un faux et estime que le relief Ludovisi représente une femme en couches. Il est curieux que la réponse aux allégations concernant la fausseté du relief de Boston ne vienne pas de ceux qui, à ce que l'on m'a assuré, ont connu son existence et sa découverte en même temps que celle du relief Ludovisi. On peut admettre que leur silence a été motivé par des raisons de discrétion; mais ce silence n'a-t-il pas duré assez longtemps? Pour moi, je n'admettrai jamais qu'un faussaire ait sculpté un relief si difficile à comprendre et dont aucune figure n'est une copie. Les faussaires sont toujours copistes ou compilateurs.

S. R.

A propos de la topographie de Carthage.

M. Cecil Torr m'a pris à partie ici même (*Revue archéologique*, janv.-juin 1920) à propos d'une étude que j'ai publiée dans cette *Revue* (mai-juin 1919). La manière dont il le fait rend toute discussion impossible ou inutile. Il a choisi, pour me critiquer, quelques-uns des arguments que j'ai employés, ceux qu'il croyait pouvoir combattre facilement à l'aide de textes, pour passer sous silence ceux auxquels, comme j'en avais prévenu le lecteur, j'attache le plus de valeur. Dans ces conditions, il me faudrait, pour lui répondre, reprendre presque tout le mémoire qu'il vise pour exposer les faits dont il n'a pas parlé. Un tel exposé est, du reste, inutile, puisque toute sa critique repose sur des textes cent fois cités et dont il n'a rien tiré dont n'aient parlé d'autres auteurs. Je n'ai donc qu'à renvoyer aux travaux de ces derniers. Ainsi, comme il a jugé plaisant de mettre en cause ma valeur scientifique, m'effacerais-je complètement pour le laisser en présence de savants qui, en matière d'archéologie africaine, ont une autorité incontestablement supérieure à la sienne.

A propos de la triple enceinte, il cite un texte d'Appien qu'il juge péremptoire. Par une coïncidence bien fâcheuse pour son appréciation, il se trouve que M. St. Gsell est, à ce sujet, complètement de mon avis (*Hist. de l'Afrique du N.*, t. III, p. 24) : « M. Carton paraît avoir tiré de ce texte les conclusions qu'il comporte ». Pour le reste de la discussion, le lecteur n'a qu'à se reporter à l'exposé de cet auteur.

Voilà donc M. C. T. en bien mauvaise posture pour, comme il le fait ensuite — et avec quel dédain — me reprocher d'imiter Flaubert, et en « ne comprenant pas le texte, accuser les autres de ne pas le comprendre ». Ceci, je crois, me dispense de lui répondre à ce sujet.

Cette excellente opinion qu'il a de son savoir le pousse à parler de sa théo-

rie favorite — celle du port marchand, — avec un étalage d'érudition bien facile puisque tous les textes qu'il cite l'ont déjà été — et combien de fois! — par d'autres auteurs. Mais il ne cite que les textes et laisse de côté tout ce qui, en dehors d'eux, a été dit à ce propos. En outre, tout ce passage est complètement oiseux, puisque M. C. T. a pour but d'y établir la réalité de dispositifs que ni moi ni d'autres n'avons contestée, l'existence des deux jetées et la situation de l'entrée des ports au voisinage de la terre pouvant s'accorder avec une infinité d'autres combinaisons que la sienne. L'important est de savoir où était situé ce dispositif. C'est justement ce sur quoi il n'insiste pas — pour cause — en détournant l'attention du lecteur sur de prétendues erreurs de plans commises par moi, et qui n'auraient, du reste, rien à voir dans la question.

Voici, pour lui répondre, l'opinion de quelques auteurs sur sa théorie.

Melzer, cité par M. Audollent (*Carthage romaine*, p. 209 et suiv.), lui reproche de supposer une chose **irréalisable**. OEhler a combattu aussi très vivement sa thèse essentielle.

M. Audollent, qui a fait la critique très complète de tous les auteurs qui se sont occupés des ports, émet, précisément sur le passage de Festus qui sert de base à l'argumentation de M. C. T., une opinion désagréable pour quelqu'un qui a la prétention de si bien « comprendre » les textes : « N'est-ce pas forcer le sens de ces mots, qui prêtent à la controverse ? Les placer à la base du système, c'est se contenter à peu de frais » ; et plus loin, à propos des autres textes : « Comment concilier ces indications très précises avec la théorie de M. C. T. ? » Je n'ai réellement pas besoin de relever l'accusation qu'il me lance de ne pas comprendre les textes que lui comprend.

J'ai dit plus haut quel dédain il professe pour les faits observés sur place. Il ne s'agit pas seulement de ce que j'ai pu dire à ce sujet, car, avant que j'aie rien publié là-dessus, M. Audollent a écrit : « M. C. T. n'a rien dit de la violence du vent, et pourtant cette objection est capitale ».

M. St. Gsell (*loc. cit.*, p. 490) se borne à qualifier son hypothèse d'**inadmissible**.

M. C. T., faisant diversion, m'a reproché d'avoir altéré le plan qu'il a donné. Nulle part je n'ai dit que celui que j'ai publié en était la reproduction, et avec un peu d'attention il est facile de voir en le comparant à ceux que j'ai donnés, tout à côté, pour les théories de MM. Gsell et OEhler, que j'ai voulu, au contraire, par des schémas faire saisir au lecteur quelle était l'idée dirigeante de chacun des auteurs. Au surplus, si l'on veut bien se reporter au plan de M. C. T., on constatera tout de suite que celui-ci est si vague, si peu superposable à une carte de la région, que j'ai bien été forcé de l'interpréter de mon mieux. Si donc il y a une erreur, c'est lui qui en est la seule cause et celle-ci, du reste, ne modifiant en rien ce qu'on peut penser de la thèse de l'auteur, n'a d'autre importance que de lui avoir permis une diversion. Je ne suis pas le premier à n'avoir pas compris ce qu'il a écrit. M. Audollent, qui est pourtant l'auteur courtois par excellence, n'a pu s'empêcher de le lui dire nettement (p. 210).

Ces citations suffisent à montrer combien malheureux a été le sort de la théorie de M. C. T. On conçoit qu'il en éprouve quelque dépit et que, sur les 65 lignes de sa note, il en consacre 32 à l'hypothèse qui lui est chère pour tenter de la rappeler aux savants. Mais quelle prudence lui a fait attendre, pour exercer sa mauvaise humeur, que j'en parle, au lieu de s'en prendre à mes prédécesseurs plus redoutables que moi, en raison du crédit qui s'attache à leur fonction scientifique officielle?

J'ai répondu, cette fois-ci, à M. C. T. pour faire connaître quelle est sa méthode (?) de critique. Je déclare que je ne répondrai plus, dorénavant, à des auteurs qui, parce qu'ils sont incapables de juger, de leur cabinet de travail, les faits nouveaux ou anciens d'observation qui sont la base même de mon étude, les passeraient sous silence.

*
*
*

Cette polémique oiseuse n'aura pas fait faire un pas à la question. Je voudrais, pour qu'elle n'ait pas fait perdre son temps au lecteur, qu'elle comportât un enseignement. Un archéologue éminent m'a dit qu'il ne considérerait pas la question de la topographie de Carthage comme épuisée. Opinion très juste, à condition qu'on dispose, pour la reprendre, de nouveaux documents. Ainsi que Ch. Graux l'a remarqué avant moi, les textes ont été tellement exprimés et torturés qu'il ne paraît plus possible d'en tirer quelque chose; M. St. Gsell a, du reste, montré à combien peu de renseignements certains ils se résolvent.

C'est précisément la découverte, hors des textes, de documents nouveaux qui m'a incité à revenir sur quelques points de la topographie carthaginoise. Les résultats obtenus avec des moyens insignifiants montrent que c'est dans cette voie qu'il faut s'engager. J'ai indiqué à plusieurs reprises quel programme il faudrait suivre pour cela. En l'adoptant on serait sûr de ne pas s'exposer, comme d'excellents esprits l'appréhendent, à faire inutilement de grosses dépenses; à défaut de découvertes importantes, on serait sûr d'en faire qui justifieraient les sommes minimales engagées, jusqu'au jour où des indications précises permettraient de tenter un grand effort.

Ce qui m'est arrivé est tout à fait probant. Je n'ai pu aborder que partiellement trois points de ce programme, et, faute de fonds, je n'ai pu nulle part terminer les recherches commencées. Dans l'un deux, j'ai découvert la fontaine aux mille amphores, dont une partie est punique et, en avant d'elle, des huttes pré ou protopuniques dont l'existence montre que c'est probablement en ce point, auprès d'une source, que durent s'établir les premiers colons phéniciens, ainsi que je l'avais déjà soutenu. Aux thermes d'Antonin, j'ai pu suivre le mur cyclopéen de l'enceinte maritime sous le sable du rivage sur une grande longueur, et j'ai dû suspendre les travaux avant d'en avoir trouvé la fin. En continuant à le suivre, j'aurais pu arriver peut-être à des constructions terrestres avec lesquelles il était en rapport. En tous cas, ce que j'ai trouvé m'a largement payé de mes efforts : stèle avec homme priant devant les murs de Carthage, grand chapiteau corinthien en marbre blanc, le seul provenant des thermes qui soit connu, etc.

Les sondages, beaucoup trop peu nombreux, que j'ai pu faire dans la région des ports, sur les bas-côtés des routes, ont montré que sous 7 à 8 mètres de remblais et à 600 mètres du rivage on y trouve une plage antique de sable à tessons roulés, découverte capitale puisque par elle nous savons que la mer ou des lagunes se sont avancées jusque-là, dans une partie cependant élevée au-dessus de la mer actuellement, et qu'on peut par conséquent chercher à y situer le port de commerce, lequel a pu être remblayé par les Romains qui n'auraient conservé que le port de guerre. C'est donc par des recherches de ce genre qu'on pourrait arriver, sans risquer inutilement de grosses dépenses, à une découverte qui autoriserait des travaux de grande envergure. Rien n'empêcherait de les commencer tout de suite avec les ressources ordinaires de l'administration ou d'une société savante. Avant peu, toute recherche de ce genre deviendra impossible ou très coûteuse, en raison de la multiplication des constructions sur le sol de Carthage.

En me comparant à trois reprises à Flaubert, M. C. T. a pensé faire bénéficier sa théorie d'une antique querelle et attirer ainsi les savants de son côté. On a vu que sa conception du port marchand, rejetée avec une unanimité significative, laisse de côté des faits importants qui la contredisent, s'appuie sur des textes obscurs ou contradictoires, est infirmée par l'opinion des marins et l'absence de tout vestige de jetées, et restitue enfin un port si colossal qu'aucun autre auteur n'en a rêvé de pareil et que d'autres que moi l'ont qualifié d'irréalisable! De mon côté, devant l'insuffisance évidente des textes, — affirmée par d'autres que moi — je n'ai rien avancé qui ne s'appuie sur l'observation; je n'ai pas hésité à modifier ma manière de voir devant les objections qui m'ont été faites. En ce qui concerne le port marchand, je suis arrivé à conclure qu'il est impossible, actuellement, d'en indiquer la situation.

Qui donc, de lui ou de moi, a écrit un roman dicté par une imagination déréglée? Si M. C. T. y tient, j'accepte et je m'honore, — malgré ses dédains — d'être de l'école de Flaubert, mais je me refuse à être de celle qui, en l'absence d'argument sérieux, les remplace par des plaisanteries *ad hominem*, lesquelles n'ajoutent rien à la valeur de l'opinion de l'auteur, ni à sa dignité, bien au contraire.

Khéreddine-lès-Carthage, 1^{er} octobre 1920.

D^r L. CARTON.

Je trouve, dans la *Revue des Études anciennes* (*Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, t. XXII, n° 3 juillet-septembre 1920, p. 236) un article de M. Camille Jullian disant que je place le port marchand dans « une conque extérieure ». L'éminent historien ajoute à ce propos : « Nous avons eu trop souvent, en Gaule, l'occasion de constater le neant de toute thèse modifiant les rivages pour ne pas demeurer d'accord avec M. Gsell ».

Je dois observer, d'abord, que ce n'est pas le port marchand de l'an 146 av. J. C. que je place dans la conque, mais bien, avec Vernoz et Gauckler, un port

primitif dont les Carthaginois se seraient servis avant le creusement du premier.

En ce qui concerne les modifications du rivage carthaginois, il me semble difficile de laisser de côté un fait admis par tous les archéologues et les historiens, M. St. Gsell y compris :

Carthage était sur les bords de l'ancien golfe d'Utique. A la suite des apports de la Medjerdah, le port de cette ville antique se trouve actuellement à 12 kilomètres de la mer, et le terrain que celle-ci a perdu est de 250 kilomètres carrés (Tissot. *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, I, p. 75).

En outre, on peut encore, de nos jours, assister à l'ensablement du petit port de Porto-Farina, situé sur le nouveau rivage, où les grandes barques ne peuvent plus entrer.

C'est donc à Carthage même que ce phénomène s'est passé et se passe encore **sur la rive gauche de la presqu'île qui la porte.**

Si un changement aussi considérable s'est produit sur cette rive, pourquoi n'aurait-il pas existé au moins dans des conditions infiniment moins puissantes à 4 ou 5 kilomètres de là, en un point où, du reste, l'oued Miliane a pu contribuer, de son côté, aux ensablements ?

Je ne m'entendrai pas sur d'autres faits que j'ai déjà signalés : stèles puniques couvertes de coquillages, trouvées par centaines à une certaine distance de la plage : existence prouvée, par plusieurs sondages, de sable de mer renfermant des tessons, à une grande profondeur, aux environs des lagunes représentant tout ou partie des ports de l'an 146.

Il me semble impossible d'écarter ces faits d'observations sans les avoir vérifiés sur place ou les discuter, au nom d'une simple thèse, celle-ci émanant-elle d'une plume particulièrement autorisée.

Enfin, j'ai pu assister, à Carthage, à des phénomènes actuels qui ont la valeur d'une démonstration et d'une expérimentation scientifiques.

Des épis de pieux placés dernièrement le long du rivage y ont causé un apport considérable de sable. Or, des bancs de rochers s'éloignent, obliquement, vers le large. C'est sur eux que tous les ouvrages du mur maritime ont été construits, et on peut voir qu'il s'est produit à leur pied un ensablement considérable, notamment à l'entrée des anciens ports de Bordj Djedid et du Quadrilatère de Falbe. Ce phénomène a dû se manifester dès la construction des ouvrages qui ont renforcé les bancs de rochers.

Le rivage, formé actuellement par des berges **complètement artificielles** — tout le monde peut voir les couches de débris qu'il renferme sur toute sa hauteur — était donc jadis plus indécis et plus instable que de nos jours ; il offrait des lagunes, des rochers, des bancs de sable, pénétrant plus ou moins profondément à l'intérieur comme cela se voit encore partout sur les littoraux voisins.

Les anciens ont regularisé, nivelé, creusé cette surface, suivant leurs besoins et notamment pour y établir leurs ports...

Puisque cette question intéresse particulièrement plusieurs savants de la métropole, pourquoi ne font-ils pas attribuer une subvention à des recherches

fautes selon le programme et la méthode que j'ai indiqués, puisqu'il ne paraît plus possible de tenter de résoudre autrement le problème?

Je le répète, il ne sera bientôt plus possible de les exécuter d'ici peu.

15 décembre 1920.

D^r L. G.

Une cause de la destruction des sculptures anciennes.

Dans un mémoire, intéressant à divers titres, que MM. Léon Maître et Joseph Deonna viennent de publier¹, ces auteurs citent un document, conservé dans les Archives départementales de la Loire-Inférieure² et qui concerne des statues de l'église de Saint-Mars-la-Jaille. Ces sculptures, dont nous ne connaissons pas le caractère véritable, paraissent effrayantes à l'époque de la Révolution. On en demanda la suppression en disant « qu'elles pouvaient produire un mauvais effet sur les femmes enceintes qui fixaient avec trop d'attention ces grandes figures, qui paraissaient être celles d'anciens guerriers ».

Si s'agissait d'un fait isolé, l'archéologue pourrait le noter et passer outre. Mais ce fait m'en rappelle un autre et il faut se demander si cette cause de destruction ne peut être généralisée, ou si, du moins, on ne pourrait réussir à modifier les conséquences de ces théories médicales populaires.

En effet, en 1839, la commune de Soulosse (Vosges) était disposée à vendre des « antiques gaulois », qui se trouvaient encastrés dans le mur du cimetière du village. Les habitants mutuaient ces débris, en prétendant que la vue de ces monstres leur valait le malheur d'avoir des enfants très laids. L'Académie de Metz envoya MM. Victor Simon et Emmanue. d'Haart pour étudier les moyens de sauver les sculptures menacées, et bientôt le Musée d'Archéologie de Metz put recueillir une dizaine de stèles³. Les autres figures furent détruites à coups de marteau⁴.

On peut penser que des monuments anciens sont menacés, encore aujourd'hui, parce qu'ils ne sont pas beaux : il faut y prendre garde.

ADRIEN BLANCHET.

1. *Bulletin monumental*, 1920, p. 22 et 23. Tout en reconnaissant l'intérêt de ce travail *Langon et son temple de Vénus*, je dois faire quelques réserves sur la théorie des auteurs.

2. Procès-verbal de 1790 (Arch. départ., G. 582).

3. Ch. Abel, dans *Musées de la ville de Metz : Catal. de la Galerie archéol.*, par Lorrain, Metz, 1874, p. II et III (cf. p. 38 et s., n^{os} 30 et s.).

Il est certain que l'Est de la Gaule romaine a produit des sculptures véritablement détestables. On peut en juger par un bas-relief de Soulosse, représentant une divinité, commenté par Emile Bégin dans sa deuxième *Lettre sur l'histoire médicale du Nord-Est de la France* (p. 37, pl. I, fig. 1), publié dans les *Mémoires de l'Académie royale de Metz* (XXI, 1859-1860). C'est le même qui figure sous le n^o 4874 du *Recueil Espérandieu* (t. VI, 1915).

4. L. Beaulieu, *Archéologie de la Lorraine*, t. 1^{er}, 1840, p. 174. Un des bas-reliefs a été protégé contre ce vandalisme par une tradition religieuse (*Ibid.*, p. 213).

Le 24 mai, à minuit, il est réveillé en sursaut par une explosion formidable; il se lève à la hâte; les Tuileries viennent de sauter; le feu s'étend rapidement et bientôt l'édifice n'est plus qu'un vaste foyer. Conservateurs et gardiens se répandent aussitôt dans les galeries pour prendre des précautions contre les possibilités d'incendie.

« En remontant, nous rencontrons les délégués dans le grand Salon. Ils s'adressent à M. Barbet de Jouy et lui disent qu'ils viennent prendre des mesures et se concerter avec lui. M. Barbet de Jouy leur répond : « Messieurs, vous êtes les amis de ceux qui font sauter nos monuments et qui brûlent. » Paris en ce moment, je ne veux pas vous adresser la parole. » M. Héreau lui répond : « Monsieur, nous sommes à votre discrétion, vos gardiens sont pour vous, nous sommes donc entre vos mains, faites de nous ce que vous voudrez. » M. Barbet de Jouy se tourne alors vers eux en leur disant : « Messieurs, vous n'avez qu'à vous retirer, je reprends l'autorité et c'est à moi que les gardiens obéiront. » Les deux délégués remontent alors dans le bureau du directeur. Mais il faut les surveiller; quatre postes de gardiens sont établis sur différents points et Héreau de Villefosse s'enferme avec eux, afin d'empêcher toute communication entre eux et les fédérés qui occupent la rue de Rivoli, soit en jetant un papier par la fenêtre, soit en les appelant. Au bout d'un certain temps il est relevé par un gardien qui resta jusqu'à la fin auprès des délégués.

« A partir de ce moment nous fûmes continuellement sur pied, suivant avec anxiété les progrès de l'incendie. Vers deux heures du matin la bibliothèque du Louvre prend feu; vers trois heures et demie, c'est le Palais-Royal.

« La crainte de nous voir gagnés par le feu et la pensée que tous les chefs-d'œuvre réunis au Louvre avec tant de peine et depuis si longtemps pouvaient être anéantis en quelques instants me torturaient l'esprit. Dès qu'il fit jour je descendis chez Guy où se trouvait Carissey et je l'emmenai avec moi dans l'atelier des marbriers où nous prîmes ensemble tous les instruments tranchants, pioches, cognées etc. qu'il nous fut possible de trouver; un merlin et une cognée que possédait le concierge Bussine furent également mis à contribution et tous ces outils réunis dans la Salle des Bijoux. J'avais pensé que si aucun secours ne nous arrivait du dehors nous pourrions toujours, avec les cinquante gardiens qui étaient au Louvre, lutter contre l'incendie et essayer de couper une toiture si nous étions trop pressés par le feu. »

Heureusement, il n'en fut rien; le vent soufflait de l'Est et rabattait les flammes du côté opposé au Louvre. Enfin, à neuf heures du matin, apparut à une des fenêtres du Louvre un officier français, puis des soldats qui, dominant la barricade voisine, en chassent les défenseurs. A dix heures la troupe pénètre dans le Musée. Encore quelques fusillades par les fenêtres sur les fuyards, quelques projectiles qui tombent dans les galeries, sans causer grand dommage. Les collections nationales n'ont plus rien à craindre.

★★

Les réserves que l'on a faites sur la fin du texte de l'inscription commémorative placée au Louvre en 1913 (*Revue*, 1919, I, 383) reçoivent, de la publication de ces fragments des souvenirs de Villefosse, une confirmation hautement autorisée.

S. R.

À la Bibliothèque Royale de Bruxelles.

Le ministre des sciences et des arts, faisant droit aux nombreuses plaintes qui s'étaient produites depuis longtemps dans le public au sujet de la Bibliothèque Royale, vient de prendre les premières mesures de réorganisation de cet établissement scientifique.

Le Conseil de la Bibliothèque, supprimé au lendemain de la guerre, a été rétabli.

Le nouveau Conseil est composé du R. P. Delehay, président des Bollandistes, de MM. Houzeau de Lehay, professeur à l'école des mines; Carton de Wiart, membre de l'Académie de Belgique; De Wulf, professeur à l'Université de Louvain, membre de l'Académie de Belgique; Richard Dupierreux, chef de Cabinet du ministre des sciences et des arts; Eugène Bacha, directeur des services belges de bibliographie et des échanges internationaux; Robert Sand, éditeur; Arthur Daxhelet, directeur des sciences et lettres au ministère des sciences et des arts.

Pour rendre immédiatement possible la rédaction des catalogues qui comptent de si grandes lacunes et faciliter les acquisitions d'ouvrages étrangers, le ministre a détaché de la Bibliothèque Royale le service d'acquisition des livres belges (Bibliographie de Belgique) qu'il a réuni au service des échanges internationaux. Le service de la Bibliographie de Belgique publiera désormais le « Bulletin des Publications belges » qu'il aura acquises pour la Bibliothèque Royale. Le service de la Bibliographie de Belgique et celui des échanges internationaux auront donc dorénavant une direction unique. Celle-ci a été confiée à M. Eugène Bacha, conservateur des Manuscrits à la Bibliothèque Royale; M. Henry Dommartin, bibliothécaire, est nommé chef du service de la Bibliographie de Belgique.

M. Camille Gaspar, conservateur-adjoint, est nommé conservateur du cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Royale.

Il est à espérer que dans ces conditions, et d'ici fort peu de temps, tous les services de la Bibliothèque Royale seront améliorés, à la grande satisfaction des travailleurs intellectuels.

L'Institut de Paléontologie humaine.

Cette grande fondation, due à la libéralité du prince Albert de Monaco, a été inaugurée le 23 décembre 1920 en présence de M. Millerand, président de la République, et de M. Honnorat, ministre de l'Instruction Publique. Le prince de Monaco a prononcé un intéressant discours, établissant un lien entre l'océanographie, qu'il a déjà magnifiquement dotée, et l'humanité, couronnement de l'évolution animale, sortie, comme Aphrodite, de la mer. Après lui, le doyen des préhistoriens français, M. Émile Cartailhac, a rappelé avec émotion les débuts de la science anthropologique et les mérites éminents de Lartet. — Le nouveau palais, construit suivant les plans de M. Pontremoli, le collaborateur de Maxime Collignon à Pergame, s'élève au n° 1 de la rue René-

Panhard. Le directeur de l'Institut de Paléontologie est M. Marcellin Boule, professeur au Muséum ; le seul professeur attiré est l'abbé Breuil.

X.

Les débuts de l'internationalisme.

M. Breasted commente les traductions de quelques fragments d'hymnes au nouveau Dieu-Soleil, gravés sur des murs de tombes à Tell el-Amarna, et pense y démêler l'intention de Khuenaten (Ikhnaton) de fonder une religion internationale, d'en finir ainsi avec le nationalisme religieux qui avait existé pendant vingt siècles. « Voici donc le premier internationalisme, s'exprimant sous l'aspect religieux, au moment où un extraordinaire jeune idéaliste, fort de son pouvoir impérial, s'efforçait de présenter un même dieu à tous les hommes. Il reconnaît bien les différences de langue et de couleur qui les séparent ; mais, en dépit de ces différences, nous voyons, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, un homme capable d'embrasser l'Univers de son regard et demandant à tous les hommes de reconnaître comme leur père et leur dieu un seul créateur, un seul maître. Il faudra attendre mille ans pour que de pareils sentiments se fassent jour dans le Psautier hébreu. » Si « le merveilleux jeune roi » échoua dans son entreprise, c'est pour avoir méconnu que « la brillante cité de la plaine d'Amarna n'était qu'une île des Bienheureux au milieu d'une mer de mécontentement. » Ainsi « Ikhnaton, le plus grand individualiste de l'histoire, fut la victime du flux montant de la tradition. » Cela est fort ingénieux.

S. R.

Sur la reprise des relations internationales.

Voilà une question souvent débattue en ces derniers temps, qui intéresse l'archéologie comme les autres sciences, mais qui n'intéresse pas seulement la science. Libre à un petit nombre de gradés d'Oxford, désapprouvés par le plus grand nombre, de la résoudre en ne tenant compte que de l'utilité ; nous avons appris des anciens eux-mêmes que l'*utile* n'est pas la mesure du devoir. Ce dernier doit s'inspirer, en l'espèce, d'un sentiment impérissable, le respect du droit outragé, des lois humaines cyniquement foulées aux pieds. A côté des réparations matérielles pour ces forfaits, toujours insuffisantes, il y a les réparations morales, dont la première qui doit être exigée est le désaveu formel des coupables et le repentir nettement exprimé de leurs complices, involontaires ou non. Un professeur allemand s'est adressé à M. Capart, l'égyptologue de Bruxelles ; il lui a écrit : « Nos anciens maîtres ont commis le plus grand crime que l'histoire du monde ait jamais vu. » Cela est certain, mais ne suffit pas ; ce n'est pas une lettre individuelle qui doit formuler cette *metávoia*, mais une manifestation collective qui se fait trop attendre, bien

J. H. Breasted, *The earliest internationalism (Semicentenary Celebration of the Founding of the University of California)*. Je ne résume qu'une petite partie de ce très intéressant mémoire, celui qui concerne la religion.

plus, dont vingt manifestations universitaires récentes semblent écarter la possibilité. La *Lettre à un professeur allemand* publiée par M. J. Capart (*Le Flambeau*, oct. 1920 et à part) est un admirable exposé de la question; elle devrait être lue de tous les savants qui ne séparent pas la moralité du savoir et mettent les intérêts du commerce, fût-il seulement intellectuel, au-dessous de ceux de la conscience¹.

S. R.

La collection Sellier.

Le regretté dessinateur P. Sellier, dont le crayon illustra avec une verve fidèle un bon nombre des publications les plus appréciées de la maison Hachette, par exemple les *Histoires* de Duruy et le *Dictionnaire* de Saglio, s'était constitué une importante collection de près de cinquante mille documents graphiques, gravures, photographies, calques et croquis, soigneusement classés en une centaine de cartons et illustrant l'histoire des divers pays, l'évolution du costume et des mœurs, ainsi que tout le développement des arts graphiques, plastiques et industriels. Il est à souhaiter que cet ensemble, réuni dans le même esprit que les inappréciables collections du Musée des Arts décoratifs à Paris, ne soit pas dispersé, mais soit, au contraire, acquis des héritiers Sellier par quelque établissement public, musée, bibliothèque ou école technique.

S. de R.

Opinions téméraires.

Dans une même notice lue à l'Académie des Inscriptions (*Comptes rendus*, 1920, p. 107), on en relève deux. P. 108, un volume du CIG. est attribué à « Bœckh et Froehner »; ce dernier est octogénaire, mais tout de même beaucoup plus jeune que Franz, collaborateur de Bœckh (1804-1851). — P. 109 reparait notre vieille connaissance *vulgum pecus*. Du temps qu'il professait la seconde, à Condorcet, M. Foucart demandait à ses élèves de noter des exemples de cette citation vicieuse; quelqu'un la trouva sous la plume du normalien Francisque Sarcey. Il s'agit, en réalité, de la contamination de deux mots d'Horace, *profanum vulgus* et *servum pecus*.

Voici maintenant le tribut du journalisme (*Matin*, 6 déc. 1920). Il s'agit de la prétendue découverte d'un filon d'or en Seine-et-Oise: « La France de jadis, du temps des Romains, était la grande productrice d'or. On l'appelait la *Gaule aurifère*. César, lorsqu'il organisa sa grande expédition, vint avec l'arrière-pensée de payer ses frais de guerre en lingots. Ce fut un chercheur d'or qui passa le Rubicon ». On laisse au lecteur le soin de tirer de ces quelques lignes tout l'or qu'elles recèlent.

X.

1. J'apprends par cette brochure (p. 3) que « d'autres [savants allemands, signataires du manifeste des 93] ont, comme Harnack, versé d'amères larmes pour n'avoir osé résister au désir de l'empereur qui leur faisait présenter le manifeste par un de ses aides de camp. » *Quid lacrimae delicta juvant?*

BIBLIOGRAPHIE

MUSÉE DU LOUVRE. **L. Delaporte**. *Catalogue des cylindres orientaux*. I. *Fouilles et Missions*. Paris, Hachette, 1920 : in-4°, 96 p. et 63 planches. — Le Louvre ne possédait encore qu'à peu de pierres gravées orientales, provenant des missions de Botta et de Renan, lorsque les fouilles de Tello et de Suse sont venues l'enrichir au-delà de toute espérance. Il peut montrer aujourd'hui environ 2 800 pièces, dont 6-9 dues à nos acquisitions. Dans ce premier volume, M. Delaporte, déjà connu par des catalogues d'objets similaires au Musée Guimet (1909, et au Cabinet des Médailles 1910), a décrit les pierres provenant de fouilles et de missions, réservant pour un second volume les pièces de choix dues à des acquisitions. L'ordre suivi est chronologique et géographique : Tello et Suse, l'Assyrie, la Phénicie, l'Asie Mineure et les Iles, la côte d'Afrique avec Carthage. « En circulant à travers ces régions antiques, écrit M. E. Potier dans l'*Avant-propos*, et en descendant le cours des âges, on constate l'évolution des créations mythiques en même temps que les variations du style. C'est une histoire de la religion par ces petites images et c'est aussi un traité de la gravure sur pierre. »

Le travail très détaillé de M. Delaporte, aidé, pour la lecture des légendes, de M. Thureau-Dangin, est digne de la haute importance de la collection qu'il a décrite. La publication a été rendue possible par des contributions de l'Académie (fonds de Clercq et Dourans). Il faut d'autant plus regretter la forme provisoire qu'elle a reçue. Des feuilles imprimées non cousues, des planches à l'état de feuilles volantes, le tout dans un carton qui s'attache avec des rubans roses, c'est bien ce qu'il faut pour rendre indispensable une reliure sur onglets, aujourd'hui hors de prix. Pour comble, pas de titre au dos ; il faut s'ingénier à en écrire un, si l'on veut retrouver ce portefeuille sur les rayons. Le dispositif adopté est le moins pratique que l'on pût imaginer.

S. R.

Le Musée du Louvre depuis 1914. Dons, legs, acquisitions. Paris, Demotte, 1920. Deux vol. in-fol. en cartons, avec 400 héliogravures et planches en couleurs. Prix : 400 fr. — Très splendide publication, dont le texte a été rédigé par des conservateurs du Louvre. Les planches sont presque toutes irréprochables ; voici l'indication de celles qui peuvent particulièrement intéresser nos lecteurs : Pl. I, buste d'une statue égyptienne de la XVIII^e dynastie : la tête est excellente (don J. Peytel). — Pl. II, statuette de Zaï, en bois de caroubier, et de la

dame Nashaâ, en schiste émaillé (acquisitions). — Pl. III, *koudourrou* du roi Mardouk-Zakir-Shoum, prov. de Warka, vers 950 (acquisition). — Pl. IV, la tête d'Athéna d'Ézine, legs de Ch.-J. M. de Vogüé; la tête d'éphèbe de la frise du Parthénon donnée par M^le de La Coulonche (peut-être d'un des panneaux 18 ou 19 de la frise du Nord). — Pl. V, torse d'empereur cuirassé, don du Musée des Arts décoratifs; torse du Jupiter de Falerone, du même type à l'égide que le Jupiter récemment découvert à Cyrène (*Rép. stat.*, II, 108, 5, référence omise dans le texte). — Pl. VI, groupe d'enfants en bronze, repêché près de Rhodes; don Peytel (*Rép.* IV, 288, 5, référence omise dans le texte, ainsi que celle de la publication *principes* dans le *Musée*). — Pl. VIII, tête de Christ couronné, œuvre romaine très énergique des environs de l'an 1100; don J. Doucet. — Pl. IX, admirable ange champenois en bois du XIII^e siècle; don Jeuniette. — Pl. X, statue bourguignonne de S. Jacques, trouvée à Semur; acquisition. — Pl. X, mystérieux groupe en marbre toscan du XIV^e siècle, représentant une scène à déterminer d'un roman de chevalerie; don Jeuniette. — Pl. XI, belle Adoration des Mages en haut-relief, prov. de Pont-Saint-Vincent, Meurthe-et-Moselle; don Jeuniette. — Pl. XII, le portrait célèbre de Mino da Fiesole représentant Diotisalvi di Nerone; legs Gust. Dreyfus. — Pl. XIII, statue en marbre de jeune Fleure, attribuée à Pietro Bernini ou à Vincenzo Danti; don Schickling. — Pl. XIV, *l'Amour et la Chasteté*, tableau circulaire attribué avec raison à Sodoma; don Schickling. — Pl. XV, le beau Gérard David de la coll. Schickler; l'auteur de la notice ne dit pas à quelle vente parisienne Schickler acquit ce tableau. — Pl. XXIII, la Vierge tenant sur ses genoux le Christ mort, merveilleux petit panneau français peint vers 1400; don Fenaille. — Pl. LXXV, deux statuettes en terre cuite données par M. L. Heuzey: Koré(?) et petite marchande de guirlandes endormie. — Pl. LXXVI, vase attique orné d'une chouette armée et important lécythe polychrome de l'atelier de Xénophantos à sujet éleusiniens; acquisitions. — Je me borne à signaler ces œuvres de premier ordre; beaucoup d'autres, qui ne leur cèdent en rien, sortent en partie du cadre habituel de nos études: il y a surtout d'admirables spécimens des arts du Moyen et de l'Extrême-Orient.

Le prix élevé de cette publication est en rapport avec sa beauté; mais n'était-il pas possible de faire presque aussi bien sans imprimer (le texte surtout) sur du papier aussi fort? Une économie de ce chef eût rendu possible la réunion de ces deux volumes en un seul, qui aurait pu être emboîté dans une reliure en toile, comme certains albums publiés par le *Burlington Fine Arts Club*. L'intérêt de l'ensemble est tel qu'on voudrait en voir la possession assurée même aux bibliothèques qui ne paient pas en dollars.

S. R.

E. C. R. Armstrong. *Catalogue of Irish gold ornaments in the Royal Irish Academy.* Dublin, 1920; gr. in-8, 104 p. et 19 pl. Prix: 2 shillings. — Lorsque Sir William Wilde, en 1862, publia le premier catalogue de la très riche collection d'objets d'or de Dublin, il y décrit 310 pièces, dont 60 du moyen âge; le présent catalogue en comprend 520, à l'exclusion des objets

d'époque chrétienne. Précédé d'une introduction très détaillée, où toute la bibliographie antérieure est mise à profit, il tire un intérêt particulier de l'excellente illustration, due à la plume habile de Miss Eileen E. Barnes. L'auteur, ancien auxiliaire du regretté Coffey, s'est bien gardé de l'erreur tenace des archéologues irlandais d'autrefois, qui méconnaissaient la haute antiquité des objets d'or trouvés en Irlande; il les place, comme il convient, à l'âge du bronze, sauf les torques à tampons de Clonmacnois et de Broighter, qui appartiennent au deuxième âge du fer. Pourquoi la fabrication des objets d'or paraît-elle presque cesser en Irlande après l'âge du bronze? C'est sans doute que les gisements d'accès facile étaient épuisés. Malgré l'extraordinaire abondance des *lunules* ornées de gravures, d'une grande variété de gorgerins, de bracelets et d'anneaux, on est encore fort mal renseigné sur la destination de plusieurs de ces objets, parce qu'ils n'ont pas été découverts au cours de fouilles régulières. Que penser, par exemple, des petits anneaux ouverts, terminés par des disques divergents (pl. XIV), dont un spécimen, acquis à Londres, est au Musée de Saint-Germain? M. Armstrong les qualifie de *fibules*, expression qui me paraît à éviter, vu qu'il n'y a jamais d'ardillon; je les appellerais plutôt des *serre-plis*. Ce sont peut-être des ornements pour la chevelure ou encore, comme on l'a souvent proposé, des instruments d'échange (mais alors pourquoi les délicates ciselures?) — Au cours de l'impression de ce remarquable inventaire, l'Académie Royale d'Irlande a acquis une importante trouvaille du comté de Cavan, comprenant deux anneaux ouverts à disques, deux bracelets et un disque mince, le tout en or. Le disque est décoré dans le style purement géométrique, avec une merveilleuse finesse; on suppose que les ornements ont été obtenus en comprimant la feuille d'or dans une matrice de bronze. Cet objet doit être rapproché de disques déjà connus de provenance irlandaise (pl. XIX) et d'autres découverts à Trundholm (Zélande) et près de Worms, que Déchelette considérait comme « solaires ». Le fait qu'on possède maintenant la plus belle pièce de cette série, trouvée avec des objets de l'âge du bronze, ne nous éclaire pas encore sur la nature et la destination des disques, mais permet d'écarter définitivement l'opinion de W. Frazer qui y voyait, à cause des ornements cruciformes, des emblèmes chrétiens.

S. R.

C. Autran. *Phéniciens*. Essai de contribution à l'histoire antique de la Méditerranée. Paris, Geuthner, 1920; in-4°, xv-146 p. Prix : 30 fr. — L'auteur, examinant à son tour la question phénicienne d'après les témoignages orientaux et classiques complétés par celui de l'archéologie et par certaines indications fournies par l'onomastique, aboutit à des conclusions assez différentes de celles de Movers, qui ont souvent été reprises depuis.

Selon lui, la vraie Phénicie, patrie de Kadmos, civilisatrice de l'Hellade, agent de liaison du monde antique, n'est pas dans le principe une Phénicie sémitique — produit de basse époque postérieure à l'invasion des Juges (1200-1000 av. J.-C.). C'est une Phénicie égéenne peuplée de tribus asianiques :

Hétéens, Cariens, Gergithes, Perses, etc., qui ont fleuri en Canaan, entre 2.500 et 1.000 environ, renouvelé la civilisation du pays, créé ses principales cités, son agriculture, son commerce, son industrie.

Cette Phénicie asianique est masquée, en quelque sorte, par la Phénicie sémitique qui lui succède. Aussi n'a-t-elle pas encore d'existence officielle. Elle n'en a pas moins une réalité certaine, comme le prouvent les traces nombreuses et de tout ordre qu'elle a laissées dans la région.

L'ensemble de ces constatations n'est pas sans influencer d'une manière très sensible sur la perspective traditionnelle de toute l'histoire ancienne, tant des peuples de l'Orient que des peuples classiques. Aussi l'auteur s'est vu amené à tracer, dans la deuxième partie de son mémoire (§§ IV, V et VI), un premier schéma sommaire du plan différent et, selon lui, plus exact sous lequel cette histoire lui paraît dorénavant pouvoir être conçue.

Suivant cette interprétation nouvelle, l'histoire des pays riverains de la Méditerranée, entre 3.000 et 1.200 environ av. J.-C., est celle de l'expansion, puis de l'effritement d'un premier contingent de tribus asianiques caucasiennes : Ibères, Tosques, Sakana, Souardana, Achéens, Hétéens, Iranien, etc., qui, de l'Asie à l'Espagne et des Balkans à l'Afrique du Nord, ont procédé à l'aménagement initial du monde antique et formé les cadres d'une aristocratie, avant tout économique et organisatrice, à laquelle les peuples côtiers de la Grande Verte doivent leur premier épanouissement.

A.

V. Cotte. *Documents sur la préhistoire de la Provence.* I. Aix, Dragon, 1920; 154 p. in-8, avec gravures. — Ceci est le premier de quatre fascicules qui poursuivront l'exposé de la préhistoire provençale jusqu'à la fin du premier âge du fer. Sous le sous-titre *La Provence pleistocène*, il donne, suivant les expressions mêmes de l'auteur, « un aperçu rapide de l'aspect de la Provence, des modifications qu'elles a subies par suite des phénomènes géologiques qui se sont produits au quaternaire ancien; il cite, en passant, la faune chaude et la faune froide; il indique la flore (tufs), la faune quaternaire (grottes à ossements et brèches); il s'attache ensuite aux pas de l'homme, en décrit les mœurs et en montre les habitats, qui sont présentés dans un ordre assez rigoureusement topographique. » Les anciens exposés de ces questions ayant vieilli ou n'ayant point de valeur, on accueillera avec gratitude celui qu'entreprend ainsi un savant d'une compétence reconnue. Signalons particulièrement (p. 100 et suiv.) l'étude des grottes célèbres de Bausse-Rousse près de Menton, que l'auteur refuse d'orthographier *Baoussé-Roussé*, contrairement à l'usage qui tend à prévaloir. Il y a une bonne carte de la Provence pleistocène et un index très complet dû à M. Ch. Cotte.

X.

Edouard Naville. *La loi de Moïse* (extr. de la *Revue de théologie et de philosophie*, août-octobre 1920). Lausanne, aux Bureaux de la Revue, 1920; in-8, 48 p. — Élevé avec soin à la Cour d'Égypte, Moïse y avait appris la langue

diplomatique de l'époque, l'*akkadien* des tablettes de Tell el Amarna, et l'écriture cunéiforme qui lui servait d'instrument. Devenu chef d'un peuple en migration, il ne cessa de prendre note lui-même des discours religieux, moraux, cérémoniels, juridiques, mythiques et historiques qu'il lui tenait; les tablettes ainsi écrites de sa main étaient conservées par les lévites auprès de l'arche d'Alliance, laquelle contenait le Décalogue gravé sur pierre. Ainsi s'explique ce qu'il y a de décousu dans cette littérature, ses répétitions et même ses contradictions dans le détail. Longtemps après, Esdras divisa le recueil des tablettes en quatre livres et les rabbins les traduisirent d'araméen en hébreu, patois de Jérusalem. Quelques interpolations s'y sont glissées; mais, dans l'ensemble, ce qu'on appelle la loi de Moïse est bien authentiquement l'œuvre de Moïse; les combinaisons modernes, fondées sur la découverte d'Astruc, sont caduques. — Ce résumé court, mais exact, de l'opuscule très bien écrit de M. Naville, ne lui vaudra peut-être pas beaucoup d'adhérents. Mais comme il arrive souvent, en pareille matière, les dénégations de l'auteur sont plus convaincantes que ses affirmations. Ainsi, je crois qu'il a justement insisté sur le caractère singulier de la source post-exilique (*Priestercodez*, Code sacerdotal) qui serait un des éléments essentiels du Pentateuque. Ce document, restitué par la « Haute Critique », est d'une confusion extrême; aucun cerveau bien équilibré, semble-t-il, n'a pu rédiger un code pareil. Je note en passant que M. Naville admet que Moïse a connu la législation de Hammourapi (p. 27).

S. R.

Martin P. Nilsson. *Primitive time-reckoning. A study in the origins and first development of the art of counting time among the primitive and early culture people.* Lund, Gleerup, et Londres, Milford, 1920; gr., in-8, xii-348 p. — Au cours de ses études bien connues sur les fêtes grecques, l'auteur a rencontré le problème de l'origine du calendrier et du comput du temps. La Grèce elle-même, pas plus que l'Égypte, ne peut nous renseigner à cet égard, car dès que les Grecs et les Égyptiens se révèlent à l'histoire, ils sont en possession d'un système de comput développé, l'année égyptienne de 365 jours, l'année luni-solaire babylonienne et grecque, le cycle grec de l'*octaeteris*. Force est donc de recourir à la méthode ethnographique, de chercher comment les peuples non classiques et les peuples arriérés de nos jours s'y sont pris ou s'y prennent encore pour mesurer le temps. Tâche extrêmement ardue, que Frazer et Webster avaient été jusqu'ici à peu près seuls à aborder, car nombre de voyageurs, même instruits, ont négligé de s'enquérir de ces choses, et les renseignements qu'on peut recueillir sont épars dans des livres de toutes langues. M. Nilsson, qui est helléniste de profession, a eu le courage d'entreprendre une longue enquête et l'heureuse idée de la publier en anglais, avec le concours de M. Fielden, lecteur d'anglais à l'Université de Lund. Il faut avouer que cette collaboration n'a pas assuré à l'ouvrage toutes les qualités de rédaction qui lui seraient utiles, étant donnée surtout la difficulté du sujet; le style en est laborieux, obscur, souvent même incorrect. Mais ce n'est là qu'un mince inconvénient, en présence de la masse énorme de témoignages recueillis, classés et

commentés. D'une manière générale, l'auteur a montré que les indications de temps sont, à l'origine, non pas numériques et abstraites, mais concrètes, l'homme primitif ne sachant guère compter, mais se rappelant les phénomènes du monde extérieur dont l'expérience lui a bientôt appris à attendre le retour. Ainsi *un soleil* signifie un jour, *un sommeil* signifie une nuit, les divisions du jour sont marquées par le crépuscule, l'aurore, le lever du soleil, ou encore par les occupations de la journée. De même, l'année primitive est le temps écoulé entre les semailles et la moisson, etc. L'auteur insiste sur le caractère sacré du calendrier grec et croit pouvoir affirmer qu'Apollon, dont la fête tombe le 7 de chaque mois, est, comme Hécate, d'origine asiatique. — Ouvrage d'une haute valeur dont cette annonce ne peut donner qu'une idée très superficielle et qui doit être étudié de près, la plume à la main.

S. R.

Eschyle. Tome I. *Les Suppliantes, les Perses, les Sept contre Thèbes, Prométhée enchaîné*. Texte établi et traduit par **P. Mazon**, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1920, in-8, xxxv-400 p. Prix : 15 fr. — Voici un volume de la collection Budé auquel on peut prédire un succès rapide : pour la première fois, un connaisseur éprouvé d'Eschyle nous donne un texte à peu près lisible de quatre tragédies, accompagné d'une traduction toujours exacte, souvent brillante, qui vaut un long commentaire, de notices développées et des notes indispensables. L'*Introduction* contient une histoire extrêmement intéressante du texte d'Eschyle. Ceci sera nouveau pour beaucoup de lecteurs : « C'est peut-être à Photios que nous devons la copie qui a servi de modèle à nos manuscrits d'Eschyle. On peut, sans invraisemblance, se représenter ainsi les faits. Un *codex* du v^e ou du début du vi^e siècle, écrit en onciales et contenant le *choix* des tragédies d'Eschyle, avec commentaire, est retrouvé un jour dans la Bibliothèque patriarcale. Sous la direction de Photios, on en fait la transcription en minuscule. Cette première copie donne naissance à un certain nombre d'autres copies. Le plus ancien manuscrit que nous possédions d'Eschyle, le *Médiceus*, est une de ces copies ». Copie assurément bien imparfaite et qui, même avec le secours des autres et toute l'ingéniosité des commentateurs, nous laisse souvent en présence de *loci desperati*. M. Mazon a la parfaite honnêteté de ne jamais dissimuler au lecteur qu'il faut renoncer à tout comprendre. — La *Vie d'Eschyle* reproduite en grec, p. xxxiii-xxxv, aurait dû, malgré sa médiocrité, être traduite aussi.

S. R.

1. Il y a, dans cette traduction, des réminiscences (motivées en note) qui sont de vraies trouvailles. Ainsi *Perses*, (v. 484), il est question des Perses qui en Beotie, souffrent de la soif près les sources, ἀπὸ πικρῶν ὕδατον γάρου. M. Mazon se souvient à propos du vers de V. Hugo, *La fin de Satan*, III, 2. et traduit : « Les uns, autour de la clarté des sources, souffrent l'agonie de la soif ». Hugo n'a sans doute pas lu Eschyle dans le texte ; la rencontre n'en était que plus curieuse à noter.

Émile Renauld. *Étude de la langue et du style de Michel Psellos.* Paris, A. Picard, 1920; gr. in-8, xxix-614 p.; *Lexique choisi de Psellos, ibid.*, xxxii-160 p. — Prenant modèle sur les beaux ouvrages de M. Henri Goelzer consacrés à la latinité de saint Jérôme et à celle de saint Avit, M. Renauld nous a donné, au prix de longues années de travail, la première étude complète sur la grécité d'un écrivain byzantin. Celle de Psellos est une langue de tradition; elle est artificielle, puisque, à cette époque, la *κοινή* était écrite, mais non parlée; n'empêche qu'elle offre un double intérêt linguistique et historique, tant pour ce qu'elle conserve du passé que pour ce qu'elle laisse pénétrer en elle d'éléments nouveaux. Ce que M. R. a dû lire (souvent dans des textes très imparfaits ou en manuscrit) est vraiment prodigieux, et l'on reste confondu de tant de soin et de diligence¹. Son jugement final sur l'auteur qu'il a si longtemps pratiqué se tient à distance égale de l'enthousiasme de Rambaud, de Sathas, de Neumann, etc. et des jugements dédaigneux de Finlay et de Gelzer (auquel on pourrait, je crois, ajouter celui de Dübner, qui qualifiait Psellos d'« encyclopédiste barbare »). Psellos, dit M. R., n'est pas un atticiste, bien qu'il croie l'être; hardie et libre, sa langue se montre accueillante, assouplie et élargie, « Il est vraiment *quelqu'un* dans son style... Il attire par sa richesse, il retient par sa couleur, il charme par son harmonie. » Le malheur c'est qu'il ne sait pas être simple². « Ce n'est pas sans éblouissement et sans embarras qu'un homme de goût assiste à ce feu d'artifice. » Non seulement il y a trop de fleurs, mais elles ne sont pas toujours de bonne qualité; il lui arrive d'ailleurs, quand il s'irrite, d'injurier assez basement ses adversaires. En somme, « quelle que soit sa supériorité sur les beaux esprits byzantins, Psellos est demeuré de leur école ». Tenons-nous-en là; il est bien hasardeux de prendre parti pour Finlay, qui n'avait pas lu Psellos comme M. R. Mais le jour où l'on nous donnera de cet auteur prolifique une édition complète, l'éditeur, de quelque nationalité qu'il soit, sera le disciple et le débiteur de M. Renauld³.

S. R.

G. A. S. Snijder. *De formâ matris cum infante sedentis apud antiquos.* In-4°, 76 p.; Vindobonæ, 1920. — Le sujet traité pour cette thèse de doctorat d'Utrecht est bien vaste; le type de la Kourotrophe depuis les arts anciens de l'Orient jusqu'à et y compris l'art chrétien! L'auteur a beaucoup lu, réuni beaucoup de fiches sur des monuments; il a travaillé avec ardeur et sans doute

1. Incidemment, M. R. s'occupe avec détail de l'éducation de Psellos, de ses modèles, de ses lectures, etc. Prenant au sérieux ses vantardises, il lui attribue des connaissances précises qu'il n'avait point. — P. 513, Psellos parle de l'Aphrodite de Gnide, non pour l'avoir vue, mais parce qu'il a lu un passage de Lucien à son sujet.

2. Miller avouait ne pas bien comprendre l'œuvre historique, alors encore inédite, de Psellos.

3. La thèse principale est dédiée à M. Mondry Beaudouin, maître de M. Renauld, et l'un des rares connaissances français de Psellos depuis Boissonade.

très efficacement à son instruction personnelle. Mais ses lecteurs, ceux que n'effrayeront pas un latin quelque peu rébarbatif, se plaindront souvent que le train marche trop vite et que l'exposé prenne les allures d'un catalogue. A mon avis, c'est bien un catalogue avec références qu'il eût fallu placer en tête de chaque division et subdivision ; les explications seraient venues à la suite, avec références aux numéros des monuments cités. D'ailleurs, M. S. est loin d'avoir fait une simple besogne de compilateur : il a du jugement et de la critique, en même temps qu'une connaissance très étendue des publications d'art. Un point qu'il semble avoir établi, contrairement à des affirmations récentes, c'est que, si le type de la Vierge avec l'Enfant dérive du type maternel de l'art païen, il n'y a pas lieu de le mettre en relation spéciale avec le motif d'Isis portant Horus, car Isis est figurée comme nourrice, tandis que la Vierge *lactans* paraît seulement beaucoup plus tard (p. 63). — Dans certains reliefs figurant Nehalennia (RR. II, 431, 4), la déesse est accompagnée d'un chien ; M. S. croit retrouver cet animal sur le mystérieux autel de Virecourt à Epinal (*ibid.*, 223), où, dit-il, *feminae abdomen in canem abit*. Cela n'est pas exact ; le chien (?) est placé au-devant de la figure. Ce qui est vrai, c'est que le couvre-chef de la figure principale rappelle la coiffure de certaines *matronae*, ce dont on peut conclure que l'autel en question appartient encore à l'antiquité, non au moyen-âge (*infimae aetatis deductionem matronarum cultus ante oculos habere videmur*, p. 47 ; cf. p. 34 et 35). — Cette dissertation pourrait fournir la matière d'un livre qui nous manque, et qui serait aisément aussi attrayant qu'instructif, sur la représentation de la maternité dans l'art.

S. R.

F Poulsen. *La collection Ustinow. La sculpture* (extr. des *Videnskapsselskapets Skrifter* de Christiania, 1920, n° 3, avec 4 pl. et 25 fig.) — Né à Moscou, d'abord officier, le baron Ustinow se fixa à Jaffa et y résida pendant de longues années (1862-1867, 1878-1913), achetant dans le pays, sans grand discernement, de nombreuses antiquités de tout genre. En 1914, il chercha à vendre sa collection à Paris où à Londres, puis la céda à des marchands norvégiens qui, n'ayant pu la faire acquérir par l'Université de Christiania, ont décidé de la mettre en vente. M Poulsen a rendu service en étudiant quelques sculptures de cette provenance, à savoir ; 1° Statuette syrienne ou hittite de bronze, très archaïque, analogue à celle de l'ancienne collection Tyskiewicz (pl. VIII, 113) ; 2° Beau torse en marbre de Tyr, analogue au bronze Sciarra ; 3° Fragment d'une tête colossale de Zeus en marbre provenant de Gaza, influencée par le type de Bryaxis ; 4°, 5° Portrait de Sophocle âgé, trouvé à Césarée en même temps qu'un beau buste d'Olympiodoros (inscr. sur la base) ; cet Olympiodoros est probablement le général athénien qui défit, en 286, la garnison macédonienne d'Athènes et paraît avoir été également homme de lettres ; 6° Portrait d'un enfant romain en marbre, avec tresse de cheveux du côté droit (enfant voué au culte d'Isis.) — M. Poulsen a enrichi son texte de photographures qui sont utiles et de commentaires qui ne sont pas tous indispensables.

S. R.

Adolphe Reinach. *Recueil Milliet. Textes grecs et latins relatifs à l'histoire de la peinture ancienne, publiés, traduits et commentés.* Tome I. Paris. Kncksieck, 1921, in-8, viii-429 p. — J'ai déjà raconté la genèse de cet ouvrage (*Revue*, 1919, I, p. 196) et j'ai ajouté quelques détails dans l'*Avant-propos*. Le manuscrit intégral s'est retrouvé; je l'ai mis en état d'être publié sans retard; mais comme la partie composée formait déjà presque un fort volume, il a paru préférable de réserver pour un second la fin de la peinture hellénistique et la peinture romaine. Le prix élevé de la composition et surtout du papier n'a pas permis à l'éditeur de mettre en train la seconde moitié de l'ouvrage; il faut espérer que les circonstances (elles se modifient au moment même où j'écris) rendront bientôt possible l'achèvement d'une publication si instructive. Je me suis déclaré prêt à y donner mes soins, alors que l'Association des Études grecques... mais je trouve inutile de récriminer. Les fonds confiés à cette Société par P. Milliet auront au moins servi à quelque chose¹, puisque nous avons un morceau important du recueil qu'il souhaitait si justement de voir paraître. J'ai placé, à la fin de ce premier volume, un index alphabétique des noms d'artistes, ainsi qu'une table des matières assez développée. Il pourra donc rendre des services, et il en rendra sans doute en attendant la publication du tome II et des tables qui doivent le compléter.

S. R.

Dr Skevos Zervos. *Rhodes, capitale du Dodécanèse.* Paris, Leroux, 1920. In-4, 378 p., avec 687 figures dont beaucoup en couleur. Prix : 150 francs. — Le Docteur Zervos, auteur d'une *Histoire de la médecine* (1914) et d'un ouvrage de propagande publié à Londres en 1919 (*Le Dodécanèse à travers les siècles*, avec une carte et 332 phot.), a été président de la Délégation du Dodécanèse à la Conférence de la Paix et s'est employé avec un zèle infatigable à faire reconnaître les droits de la Grèce sur cet archipel que lui dispute l'Italie. Le présent ouvrage, consacré à la grande île du Dodécanèse, est inspiré du même esprit. Pour démontrer l'hellénisme de Rhodes et le rôle que les Rhodiens ont, de tout temps, joué dans l'hellénisme, l'auteur a réuni et reproduit avec luxe un grand nombre de monuments figurés, empruntés aux *Fouilles de Camiros* de Salzmänn, aux ouvrages les plus récents sur la céramique grecque, ou photographiés directement dans les vitrines du Louvre, du Musée Britannique, des Musées de Lausanne, de Florence, etc. Sans être un *Corpus* méthodique des antiquités rhodiennes, le livre de M. Zervos est le recueil le plus complet qui en ait encore été publié. Les vestiges du moyen âge et des temps plus récents ne sont pas oubliés; les planches de Rottier ont été reproduites, ainsi que des photographies, particulièrement intéressantes, d'après les plats et pots en

1. La presque totalité du fonds Milliet a été utilisée en travaux préparatoires, formant un grand nombre de volumineux dossiers actuellement chez moi et dont l'utilité ne paraît pas évidente.

faïence de fabrique rhodienne (xvi^e, xvii^e siècles) conservées à l'Ariana (Genève), au Louvre, à Bruxelles et dans des collections particulières de l'île. A ces dernières ont aussi été empruntées des étoffes et des manuscrits à miniatures. Bien que les notices consacrées à ces objets soient loin de répondre à tous les besoins, le fait qu'ils sont ainsi devenus accessibles doit être signalé avec gratitude. Si l'objet principal de M. Zervos est d'ordre politique, on peut dire qu'il a en même temps servi la science, et les archéologues le remercieront de n'avoir pas marchandé sa peine. Cela dit, il ne serait pas honnête de taire que le texte laisse à désirer; d'importants travaux sur l'île de Rhodes, comme ceux de M. Cecil Torr, n'ont pas été utilisés; les graves inadvertances ne sont pas rares, comme dans cette note de la p. 13, répétée p. 20 et p. 163 : « Diodore, *Sicel*, livre V, etc. » La fig. 282 (ossuaire de Villanova en Italie) est accompagnée de la légende : « Rhodes. Vases d'ossements trouvé à Villanova de Rhodes. Louvre. Salle A. » P. 161, on s'étonne de trouver cette référence absurde : « Aristide Rhodiaca (Meursius, p. 35) » reproduite à la p. suivante. Mais il n'y a pas lieu de s'arrêter à ces marques d'inexpérience. Je préfère signaler, en terminant, l'intéressant chapitre intitulé *Rhodes sous l'occupation italienne* (1912-1920), où l'on trouvera des faits et des documents peu connus, ainsi que la description de l'état actuel de l'île, avec la reproduction de curieuses peintures italianisantes dues aux artistes modernes du Dodécanèse (p. 311 et suiv.). Sakellarios Manglis (1880) fut un imitateur attardé de Bellini, et l'artiste inconnu qui peignit la *Source de la vie* à la Panagia de Calymnos emprunta des figures à la *Transfiguration* de Raphaël.

S. R.

H. H. Jewell et F. W. Hasluck. *The Church of our Lady of the Hundred Gates in Paros.* Londres, Macmillan, 1920. In fol. de 78 p. avec 14 planches et 56 gravures. Prix : 50 shillings. — Dans l'architecture religieuse, d'ailleurs assez pauvre, des Cyclades, le grand édifice, décrit ici dans tous ses détails, occupe sans conteste le premier rang. Restauré au milieu du xviii^e siècle par le Crétois Pierre Mavrogeni, il comprend aujourd'hui, outre la grande église, une petite église sous le vocable de saint Nicolas, un baptistère de saint Jean et divers corps de logis. La disposition rappelle celle de saint Marc de Venise, autant dire celle de l'église des saints Apôtres à Constantinople. Quelques chapiteaux sculptés en marbre, de bonne conservation, paraissent bien remonter au vi^e siècle. Une légende veut d'ailleurs que l'église de Paros, au chef-lieu de Paroskia, ait été construite par un certain Ignace, élève du maître d'œuvre de Sainte-Sophie, en exécution d'un vœu de sainte Hélène. — Le nom de l'église, Ἐκκλῆσις τῆς ἑκατονταπολιανῆς, est le résultat d'un calembour (pour Καταπολιανῆς, c'est-à-dire « de la ville basse »). Ce calembour a donné lieu à une légende : il y aurait en tout 99 portes et fenêtres visibles; une centième se révélera, dit-on, le jour où les Grecs reprendront Constantinople.

Avant l'institution, relativement récente, du pèlerinage de Tinos, l'église de Paros était la plus fréquentée de l'Archipel. On en connaît très peu l'histoire; Nikéas Magister, envoyé en mission chez les Sarrasins de Crète, la trouva

déserte en 902 ; Bondelmonte et Cyriaque l'ont vue au xv^e siècle et ont été frappés de sa richesse en marbres, due à la spoliation d'édifices antiques. Les inscriptions byzantines, reproduites avec soin, mentionnent un évêque Hylasios dont on ne sait malheureusement rien.

Ce volume est le troisième que publie le *Byzantine research Fund* ; les deux précédents concernent l'église de la Nativité à Bethléhem et l'église de Saint-Étienne à Constantinople. — J'ai le regret d'ajouter qu'un des auteurs, F. W. Hasluck, est mort à Leysin en février 1920 ; on lui doit un bon livre sur Cyzique et plusieurs mémoires qui l'avaient fait connaître comme un archéologue d'avenir.

S. R.

E. Duprat. *Joyeusetés archéologiques*. I. Les prétendues ruines romaines du Couvent des Trinitaires à Marseille, avec plan d'une partie du Couvent avant 1778. Aix, Niel, 1920 ; in-8, 50 p. — Le sous-titre nous rassure : il ne s'agit pas de pornographie, mais d'un mur romain. Certains archéologues marseillais ont prétendu faire remonter à l'époque romaine les ruines du deuxième couvent des Trinitaires, sis à la rue des Jardins. Du clocher, ils ont fait un ouvrage militaire, alors que les murs seraient les débris des remparts de Marseille. M. Ledoyen, ayant imprimé deux notices à ce sujet, jusqu'alors réservée à des « parlottes », s'attire une verte leçon de M. Duprat ; les arguments par lesquels M. Ledoyen essaie de démontrer l'antiquité de la Tour des Trinitaires ont « la maigreur des vaches vue en songe par le pharaon ». Et ainsi de suite. M. Duprat date exactement les ruines des Trinitaires en reconstituant l'histoire de ces établissements depuis 1203 ; cela est fort bien établi sur pièces et il en ressort que la tour de la rue des Jardins est un clocher élevé par les Trinitaires en 1686. L'auteur a parfaitement raison de protester contre la méthode facile qui fait abstraction des documents d'archives, inaccessibles aux *primaires*, pour ne tenir compte que de « l'éloquence muette des ruines » ; voici une phrase bonne à citer et à retenir : « Prétendre que les pierres parlent, c'est vraiment une théorie commode, puisque, quoi qu'on leur fasse dire, elles ne protestent jamais ».

S. R.

M. Gomez Moreno. *Iglesias mozárabes. Arte español de los siglos IX a XI*. Madrid, Junta para ampliacion de estudios, 1919 ; in-4, XXIV-407 p., avec un atlas de 151 pl. — Cette importante publication veut être essentiellement une œuvre d'analyse, un catalogue raisonné de matériaux en vue d'une synthèse future. Les descriptions ne concernent pas seulement les églises, mais les objets liturgiques, les miniatures, les inscriptions, les œuvres d'orfèvrerie, les bronzes, les tapisseries. La période étudiée est celle de la splendeur du Khalifat, entre le règne fécond d'Abderrhaman II et la crise qui mit fin à cette brillante civilisation (1031), laissant le champ ouvert à des invasions, originaires les unes de France, les autres d'Afrique. L'art des chrétiens mozarabes, bien que fortement influencé par celui des musulmans, ne manque pas d'ori-

ginalité; il offre d'ailleurs une physionomie particulière suivant les régions où il a fleuri. Une carte de l'Espagne et du Portugal au nord du Tage, placée à la fin du volume de texte, précise les points où ont été signalés des monuments de l'art mozarabe. L'auteur a indiqué plutôt que développé ses idées sur les relations entre l'art chrétien et l'art arabe de l'Espagne dans un avant-propos de quinze pages; il s'inscrit en faux contre l'opinion de MM. Marignan et Enlart, suivant lesquels il n'y aurait pas eu d'art chrétien en Espagne avant l'introduction de style roman français, à part quelques exceptions sans importance. Assurément, il est difficile de fixer la date précise des édifices; mais M. Gomez-Moreno se croit en mesure d'en attribuer toute une série à l'intervalle compris entre 850 et 984. — Les planches sont d'une exécution irréprochable.

S. R.

Lady Evans. *Lustre pottery*. Londres, Methuen, 1920; in-4°, 1x-14 8p., avec 24 planches. — Ce volume, magnifiquement illustré, comprend, à la suite d'une préface relative surtout aux collections récentes de céramique lustrée (Murdock-Smith, Godman, Preece, etc.), quatre chapitres dont voici les titres : I. Poterie lustrée de l'Orient proche. II. Début de la poterie lustrée en Espagne. III. Technique de la poterie lustrée de Valence. Produits hispano-moresques du **xv^e** au **xix^e** siècle. IV. Exportation de la poterie lustrée espagnole. Produits de Deruta et de Gubbio. Poterie lustrée en Angleterre. — Les planches comprennent un grand nombre de spécimens inédits de collections particulières (Kelekian, Fouquet, Preece, Godman, Larkin, Beit, Osma, etc.), ainsi que de Musées publics (Victoria and Albert, British Museum, Wallace Collection, Musée de Lyon, Hispanic Society, etc.). On eût voulu trouver, tout au début, une définition précise des mots *Lustre pottery*, distinguant les céramiques lustrées qu'a étudiées Lady Evans de celles que l'on trouve déjà dans l'antiquité. D'une manière générale, l'autrice, un peu embarrassée, semble-t-il, par le nombre de beaux spécimens recueillis au cours de ses études, a trop négligé de subdiviser son sujet, d'en marquer le champ propre et les limites, avant de procéder à des exposés partiels sur les séries qui font l'objet de son travail. A cet égard, elle eût pu trouver un bon modèle dans les *Arts de la terre* de M. René Jean, dont j'ai vainement cherché une mention. L'ensemble fait un peu l'effet, à la lecture, de notes réunies par la mention : « Il y a aussi... » Je traduis une phase où il y a fort à redire : « La poterie a été faite en Espagne dès les temps préhistoriques; il y en a des exemples au Musée d'histoire à Barcelone [mais bien d'autres ailleurs; le sujet a été fort étudié]. Il y eut une colonie grecque sur la côte espagnole à Sagonte, et les Romains, à leur tour, donnèrent le nom de *sagontine* à une poterie faite sur la côte au sud de cette ville [nous n'en savons rien]. Cette poterie, semblable à celle d'Arezzo, se trouve sur les sites romains en Espagne, en particulier à Tarragone, où elle est conservée dans le Musée [mais voir P. Paris, *Revue*, 1920, II, p. 71, d'où il ressort que la poterie sagontine diffère probablement beaucoup, sinon tout à fait, de celle d'Arezzo]. » Chose singulière, il ne semble pas que Lady E. ait tiré

parti du *Manuel d'art musulman* de G. Migeon (Paris, 1907), qui lui aurait pourtant été utile. Ainsi (p. 50) elle cite le témoignage « de l'encyclopédiste égyptien Ibn Fadl Allah » sur la *poterie dorée* de Malaga et renvoie, à ce propos, à une obscure brochure parue à Saragosse en 1904; M. Migeon (p. 315) lui aurait fourni la traduction intégrale du passage d'après l'*Ibn Batoutah* de Defrémery (1858) ¹.

S. R.

Allan Marquand. *Giovanni della Robbia*. Princeton, London (Millford) et Oxford, 1920; gr. in-8, 233 p., avec 161 figures. Prix: 8 dollars. — Alors que les écrits de W. Bode, de Marcel Reymond et de Maud Cruttwell nous ont familiarisés avec les produits des ateliers florentins de Luca et d'Andrea della Robbia, il n'existait encore aucune monographie sur l'œuvre de Giovanni, fils d'Andrea (1469-1530). M. Marquand, qui a déjà publié tant d'excellents travaux (mémoires et volumes) sur la famille della Robbia, nous donne ici, d'après des documents en grande partie inédits, la biographie de Giovanni et le catalogue raisonné des sculptures émaillées qui peuvent lui être attribuées avec certitude ou vraisemblance. Aucun effort n'a été épargné pour que le texte et la très abondante illustration fussent dignes d'un sujet si attrayant. Moins célèbre qu'Andrea et que Luca, Giovanni fut un artiste très fécond; si les couleurs qu'il employa offensent parfois par leur crudité, s'il peut être accusé à juste titre d'avoir trop visé à l'effet, il suffit de regarder les images publiées par M. Marquand pour se convaincre que cet artiste de second rang mériterait, à notre époque, d'occuper le premier et que toute la grâce de la Renaissance florentine (avec quelques pressentiments du style dit *jésuite*) respire encore dans ses délicates compositions. Voyez, par exemple, le *lavabo* de la sacristie de Sainte-Marie-Nouvelle, que des documents, découverts en 1878, obligent de rendre à Giovanni (1497); sauf Barbét de Jouy, qui avait eu des doutes, tous les critiques l'avaient donné à Luca. On citerait bien des exemples de ces attributions erronées au grand artiste de la famille, qui suffirent à la gloire de ses élèves et imitateurs.

S. R.

Alexis Forel. *Voyage au pays des sculpteurs romans*. Tome II. Paris, Champion, 1920. In-4, 258 p., avec 12 pl. et nombreux dessins dans le texte. — Le second volume de ce précieux ouvrage, illustré par M^{me} Emmeline Forel, ne le cède en rien au premier dont il a été parlé ici (*Revue*, 1914, II, p. 164) et auquel l'Académie française a décerné le prix Charles Blanc. C'est toujours la même joie intelligente à voir et à analyser de belles œuvres, à les comparer, à s'en instruire pour saisir sur le vif l'esprit de leur temps. Que ce soient de simples croquis ou des aquarelles soignées (fort bien reproduites en couleur), l'illustration n'a rien de conventionnel ni de *déjà vu*; elle est originale et de primesaut comme le texte. L'auteur nous conduit d'abord au

1. P. 129, *Hugo van der Goes* ne s'est jamais appelé *Hubert*.

Languedoc (Beaulieu, Souillac, Périgueux, Cahors, Moissac, Toulouse, Conques, etc.), puis, après une « digression sur la Loire » (Chenonceaux, Blois, Amboise, etc.), à Bourges, Loches, Angers, Le Mans et Chartres. Une thèse revient comme un *leit-motiv* : c'est le rôle capital de la Provence dans la formation de l'art roman. Même le tympan de Chartres est d'origine provençale. « A Bourges... tout est provençal, depuis le tympan du Christ et celui de la Vierge — issus en ligne directe de Saint-Gilles — jusqu'aux prophètes des voussures, jusqu'à l'ornement... Dans le fond, et quoique ce ne fût pas pour les raisons qu'il donnait, il semble bien que M. Vöge avait raison : la sculpture monumentale du Nord serait d'origine méridionale et, dans une large mesure, provençale... Quant à la théorie qui consiste à tout faire naître à Saint-Denis et à Chartres..., nous sommes étonné qu'elle puisse être soutenue par des hommes de haute valeur. » A côté de ces apôtres intempérants des « prétentions nordiques », il y a M. de Lasteyrie qui, loin de tomber dans cette erreur, laisse toute son indépendance au roman provençal, mais lui refuse toute influence sur la sculpture des cathédrales gothiques, qu'il fait dériver de la Bourgogne et du Languedoc. M. Forel n'admet pas cela non plus. L'école toulousaine n'a pu enrichir la statuaire du Nord que par des apports de détail ; l'art bourguignon, qui a exercé une influence dominante, est un art non pas indigène et barbare, mais latinisé. « Le trésor gothique peut avouer sans rougir sa dette provençale. » Il y a là matière à des discussions intéressantes, que ce n'est pas ici le lieu d'engager.

Parlant de la cathédrale de Bourges (p. 155), M. F. cite incorrectement un passage de Musset et semble croire qu'il est question du ^{xiii}e siècle finissant dans ces vers célèbres :

Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau ?

Mais le contexte prouve avec évidence que, dans la pensée du poète, il s'agit de la Renaissance :

Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint Pierre
S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre, etc.

Du reste, la médiocre déclamation du début de *Rolla* est écrite avec une parfaite insouciance de l'histoire : Musset ne se doute même pas que la Renaissance est plus païenne que chrétienne. Je viens de relire ces vers. Comment ont-ils pu trouver tant d'admirateurs ? Musset avait ses raisons d'y médire de Voltaire, car Voltaire n'aimait pas le galimatias.

S. R.

L. H. Labande. *Avignon au xv^e siècle.* Paris, Picard, 1920 ; gr. in-8, xxxi-723 p., avec 4 planches. — Les Archives de Monaco conservent de nombreux documents relatifs à Jean-André Grimaldi, évêque de Grasse, qui était gouverneur d'Avignon en mai 1494, au moment où le cardinal Julien de la Rovère, en révolte contre le pape Alexandre VI, s'enfuit d'Ostie et se présente dans les Etats pontificaux des bords du Rhône. Ces documents sont complétés par d'autres qui existent aux archives d'Avignon. Une fois en possession

de ces textes, M. Labande, qui s'occupe depuis trente ans de l'histoire d'Avignon, s'avisa que, malgré des monographies assez nombreuses, elle était encore mal connue et n'avait jamais été l'objet d'une tentative de synthèse pour la période où le cardinal de la Rovère, soutenu par Charles VIII, fut rétabli dans ses fonctions de légat. Il a donc écrit un volume très considérable sur Avignon de 1464 à 1503, depuis la mort du cardinal de Foix jusqu'à l'élévation de Julien de la Rovère à la papauté : « L'histoire d'Avignon au xv^e siècle n'est pas seulement celle d'une réunion ordinaire de citoyens, commerçants ou industriels... Elle était gouvernée par des prélats qui tenaient la première place sur la scène du monde. Son cosmopolitisme en faisait aussi une cité à part; chacun y apportait quelque chose de son pays d'origine. A la fin du moyen âge et au début de la Renaissance, Avignon bouillonnait d'énergies. » Les informations sur cette époque du Comtat sont si abondantes que M. Labande n'a pu en épuiser l'intérêt en un volume; il en annonce un second sur l'enseignement, l'art, le commerce, l'industrie, l'assistance, les fêtes, etc. Celui-ci concerne entièrement l'histoire politique de la cité, celle de ses relations avec la papauté, avec les rois de France et de Sicile, avec les officiers royaux des provinces voisines. Il y a là une masse formidable de faits nouveaux; encore l'auteur n'a-t-il reproduit, à titre de pièces justificatives, qu'une petite partie des textes importants qui ont passé par ses mains. Quels que soient l'intérêt et la nouveauté de ce travail, il n'aurait pas trouvé d'éditeur, dans l'état actuel de la librairie, sans la munificence du prince Albert de Monaco, auquel M. Labande rend un légitime hommage dans sa préface. L'impression, faite à Monaco, est fort belle.

S. R.

Louis Réau. *Mathias Grünewald et le Rétable de Colmar.* Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1920; gr. in-8, xxxii-380 p., avec 58 gravures et 13 planches hors texte. Prix : 75 francs. — Voici enfin une monographie en notre langue, parfaitement documentée et illustrée, sur l'artiste de génie dont le rétable d'Isenheim, conservé à Colmar redevenu français, mérite d'être cité, à côté du polyptique de l'Agneau, parmi les chefs-d'œuvres incontestés de l'art médiéval à son déclin. L'auteur en avait réuni les éléments dès 1904; son livre était presque achevé en 1910 lorsque M. Réau fut envoyé à Pétrograd pour y créer l'Institut français. En 1911 parut le grand ouvrage de H. A. Schmid, *Die Gemälde und Zeichnungen von Mathias Grünewald*. M. Réau a bien fait de ne pas se laisser décourager par cette concurrence et de publier son travail où, sur certains points importants, il est arrivé à d'autres résultats que l'érudit allemand. « Nous restons convaincu que G. est né vers 1470 et non vers 1483, qu'il doit beaucoup plus à l'école rhénane de peinture qu'à Holbein l'ancien, que la Crucifixion de Bâle se place avant la Dérision du Christ et la Crucifixion de Carlsruhe après le Saint Erasme de Munich. »

L'œuvre capitale du maître aurait péri sous la Révolution si les commissaires français ne l'avaient fait transporter de l'église d'Isenheim au Musée de Colmar. Elle y resta longtemps négligée, sous le nom d'Albert Dürer; mais

est-il tout à fait exact de dire que « c'est un écrivain français, J.-K. Huysmans, qui a révélé le premier aux Allemands eux-mêmes la valeur d'un butin que la brutale annexion de 1871 leur avait provisoirement dévolu ? » Huysmans écrivit en 1905, après avoir déjà vanté la *Crucifixion* de Carlsruhe dans son roman *Là-bas* (1890); mais Woltmann, à partir de 1866, s'était occupé avec prédilection de Grünewald¹ et, dès 1882, dans un livre de vulgarisation, Woermann avait fait ressortir en bons termes la frappante originalité du maître, tant au point de vue du coloris que du sentiment. Huysmans a follement exagéré « l'effroyable cauchemar du calvaire », le « typhon d'un art déchaîné qui passe et vous emporte »; mais que sa description tumultueuse, pleine d'ailleurs d'observations fines, ait la première popularisé le magnifique rétable et donné à des milliers de gens le désir de le voir, c'est ce dont on conviendra sans difficulté.

Malgré toutes les recherches dont Grünewald a été l'objet depuis cinquante ans, sa biographie reste une page presque blanche; on n'est même pas obligé de croire au peu que dit Sandrart en 1679, d'après des propos de Grimmer répétés par Uffenbach. Si la série des œuvres qu'on peut lui attribuer avec certitude, peintures et dessins, s'est heureusement accrue, il est encore impossible de préciser les influences que le peintre d'Aschaffenburg a subies. Celles de Holbein le Vieux et de Dürer ne peuvent avoir été que superficielles; celles de Jérôme Bosch et de Mantegna restent des hypothèses, bien que l'on ait quelques raisons d'admettre un voyage de Grünewald à Rome. M. Réau conclut avec vraisemblance que Grünewald marque l'apogée de l'école du Rhin moyen, comme Dürer de l'école de Nuremberg; seulement, parmi les peintures qui nous restent de l'école du Rhin moyen, il n'en est aucune qui annonce le génie de Grünewald. Ne faudrait-il pas en chercher plutôt l'origine dans les œuvres de la sculpture en bois?

M. Réau est entré dans de grands détails sur le rétable d'Isenheim et le « caractère français » de cette abbaye antonite, en relations étroites avec le Viennois. Nous ne le suivrons pas dans l'analyse du chef-d'œuvre et le récit des vicissitudes qu'il a subies. Les historiens de l'art lui seront particulièrement reconnaissants d'avoir reproduit à grande échelle nombre de têtes expressives et de belles figures qui, pour être appréciées à leur valeur, doivent être étudiées séparément. Si Grünewald, à bien des égards, reste pour nous un mystère, en même temps qu'une apparition grandiose dans l'histoire de l'art, c'est désormais au livre de M. Réau qu'on aura recours pour préciser les limites de nos connaissances et les motifs de notre légitime admiration.

S. R.

Marthe Kuntziger. Lambert Lombard. Turnhout, Brepols, 1920; in-8, 35 p., avec une gravure (série *Les grands Belges*)². — Peintre, architecte et graveur,

1. Non sans commettre d'ailleurs de graves erreurs, comme le montre M. Réau (p. xxxviii).

2. Les volumes de cette série qui intéressent l'histoire de l'art sont consacrés

le Liégeois Lambert Lombard (1505-1566) a été fort célébré par ses contemporains, même italiens; mais sur les soixante et quelques peintures qu'on lui attribue, la plupart ne présentent aucune garantie d'authenticité. Il n'en est pas de même du beau portrait de l'artiste par lui-même (réplique à Cassel), qui vient d'entrer au musée de Liège et que M^{lle} Kuntziger a reproduit en tête de son intéressante brochure; c'est une peinture d'excellente qualité. L'auteur n'a pas énuméré les tableaux dits de Lambert Lombard, mais s'est confinée dans l'étude de la biographie du maître et dans celle de ses précieux dessins, dont beaucoup sont signés (collections d'Arenberg, de Gontaut-Biron, de la ville de Liège). Comme Lambert Lombard a séjourné à Rome en 1537 et en 1538, bon nombre de ces dessins ont un intérêt archéologique, par exemple *l'Hercule et le lion de Némée* d'après le sarcophage Savelli, aujourd'hui Torlonia (coll. d'Arenberg), qui est signé. La publication des dessins de Lambert et la réédition des gravures exécutées d'après ses œuvres permettraient certainement de retrouver des peintures de sa main dans la masse des anonymes liégeois. Comme architecte — *architetto eccellentissimo*, dit Vasari — il paraît être l'auteur du portail de la façade septentrionale de l'église Saint-Jacques à Liège, puisqu'un dessin, aujourd'hui perdu, reproduisait ce portail avec la date (1555) et la signature de l'artiste. Il faut ajouter que l'école de ce Wallon italianisant a été très importante : on l'appelait « la grande Académie de Lombard ». De là sortirent, entre autres bons peintres, Frans Floris, Guillaume Key et Dominique Lampson. Lombard avait formé à Rome des collections d'antiques dont on ne sait malheureusement presque rien; certaines pièces importantes se retrouveront peut-être dans ses dessins. — M^{lle} Kuntziger a bien étudié ce sujet difficile et attrayant; elle promet une bonne recrue à la jeune école belge qui se complait à renouveler l'histoire de l'art national².

S. R.

Kiai-Tseu-Yuan Houa Tchouan. *Encyclopédie de la peinture chinoise.* Traduction et commentaire par **Raphaël Petrucci**. In-fol., XII-519 pp. avec 500 gravures; Paris, H. Laurens, 1920. — Le titre chinois de cet ouvrage signifie : « Enseignements de la peinture du jardin grand comme un grain de moutarde ». C'est une compilation du ^{xvii}^e siècle où sont entrés un grand nombre de morceaux écrits par des artistes beaucoup plus anciens, depuis le ^v^e siècle. L'objet est de fournir des procédés techniques, des conseils, des renseignements sur l'histoire de l'art et même une sorte d'esthétique à ceux qui veulent peindre le paysage, avec ou sans personnages et animaux, le tout illustré de jolis croquis au trait qui ont été reproduits dans le texte. Voici un passage, choisi parmi ceux qu'un Européen lit avec fruit : « Sans idée, on ne peut pas donner le coup de pinceau. Il faut que les personnages

à C. Meunier (M^{lle} Devigne), Thomas Vinçotte (*eadem*), Wiertz (Fiérens) et Jordaens (E. Herdies).

2. P. 12, M^{lle} K. paraît oublier qu'en 1537, avant l'époque des grandes fouilles, il n'existait encore à Rome que peu de statues antiques.

sans yeux soient comme s'ils regardaient; sans oreilles, comme s'ils écoutaient. On exprime cela par un ou deux coups de pinceau; on abandonne les nombreux détails; on saisit la simplicité jusqu'à l'extrême. Il y a des choses qu'on ne peut exprimer avec des centaines ou des dizaines de coups de pinceau; ici, avec un ou deux coups de pinceau, soudainement on y arrive; c'est ce qu'on appelle la subtilité. » (p. 193). Les commentaires de M. Petrucci, très développés et nourris d'une connaissance profonde de l'art chinois, sont naturellement plus intéressants que le texte, souvent obscur ou puéril dans le rendu littéral, par exemple : « Lou-tch'ai-che dit : Sin Went-tch'ang, parlant de la peinture, estime les pics de montagne surprenants, les parois escarpées, les grandes rivières, les cascades, les pierres étranges, les vieux sapins, les solitaires et les prêtres taoïstes. En général, il estime le tableau sur lequel l'encre est tombée goutte à goutte, que la vapeur et la brume remplissent, qui est vide comme si on ne voyait pas le ciel, plein comme si on ne voyait pas la terre; alors le tableau est supérieur. » Le commentateur nous avertit qu'il y a là un écho des théories philosophiques chinoises sur le plein et le vide : l'extrême vide et le comblement extrême se touchent et s'identifient dans l'extase. Noyée de vapeur et de brume, la peinture évoque les objets par leur forme essentielle; elle n'affirme point les images, mais ouvre devant le spectateur un vide où il doit entrer; elle évoque un monde, indistinct à l'origine, qui s'affirme de plus en plus. C'est le cas de dire, avec Scaliger, que la sauce vaut mieux que le poisson.

Ce bel ouvrage rappelle deux destinées tragiquement interrompues. Petrucci l'avait fait imprimer entièrement à Leyde lorsqu'il mourut en 1917; sa veuve pria Edouard Chavannes de terminer la publication, et bientôt ce grand savant fut enlevé à son tour. Quelques mots de Chavannes, placés en tête de la préface, rendent un touchant hommage à l'auteur de la traduction et du commentaire : « Ceux qui liront ces pages apprécieront toute l'étendue de la perte que nous avons faite lorsqu'a disparu, dans la plénitude de la vigueur intellectuelle, le chercheur enthousiaste dont l'érudition étendue, le goût sûr et les hautes vues philosophiques nous ont fait comprendre et aimer l'art de la peinture en Extrême-Orient ».

S. R.

Léonce Rosenberg. *Cubisme et tradition.* Paris, Editions de l'Effort moderne, 1920, in-8, 16 p. — L'auteur cite le *Philebe*. « Par la beauté des figures, dit Socrate, je n'ai point en vue ce que la plupart pourraient s'imaginer, par exemple les beaux corps et les belles peintures... Mais je parle de ce qui est droit et circulaire et des ouvrages de ce genre, plans et solides travaillés au tour, ainsi que des ouvrages faits à la règle et à l'équerre... Ces figures ne sont point, comme les autres, belles par comparaison, mais toujours belles en soi, de leur nature; elles procurent de certains plaisirs qui leur sont propres et n'ont rien de commun avec les plaisirs produits par le chatouillement. » Ainsi, l'art étant un besoin de créer et non d'imiter, les artistes cubistes, s'élevant au-dessus des apparences, « dégagent des aspects fugitifs de la

nature le constant et l'absolu et, à l'aide de ces deux éléments, construisent une réalité équivalente à celle qu'ils ont en face d'eux. Ensuite, par des moyens qu'ils tirent de leur émotion, ils donnent la vie à l'œuvre qu'ils ont produite ». Je ne vois pas bien le rapport entre cette création des cubistes et la beauté géométrique de Platon. Mais voici qui est très instructif : « L'apparition de l'expression *cubiste* date de 1906-1907, représentée (?) par des tableaux de Georges Braque, avec une influence cézanienne très marquée, et des tableaux de Pablo Picasso, avec des influences d'art nègre très accusées... » En 1908, au jury du Salon des Indépendants « au moment où passait une toile de Georges Braque, une personne du jury s'exclama : « Encore des cubes ! assez de cubisme ! ». Le mot, ramassé par un journaliste, fit fortune et le tour du monde, colporté par Guillaume Apollinaire et, dit-on, par le peintre Henri Matisse. Si les futurs historiens de l'art éprouvent le besoin de parler de *cubisme*, ce qui précède pourra leur fournir ce qu'on appelle aujourd'hui « quelques précisions ».

S. R.

G. Foot Moore. *History of Religions*. T. I, Chine, Japon, Égypte, Babylonie, Assyrie, Inde, Perse, Grèce, Rome ; t. II, Judaïsme, Christianisme, Islamisme. New-York, Scribner, 1913, 1919 ; in-8, 637 et 552 p. — Je n'ai pas la prétention, en quelques lignes, de donner une idée exacte de ces deux volumes, encore moins l'intention d'y choisir au hasard, pour en discuter les détails ou la conclusion, un chapitre quelconque. Il me suffit d'annoncer l'achèvement de cet ouvrage considérable, fruit d'un travail personnel très sensible et de lectures judicieusement choisies. Ce n'est pas un manuel ; le lecteur est toujours censé connaître, du moins en partie, ce dont on l'entretient ; mais c'est une synthèse habilement présentée et sans cesse vivifiée par le développement d'idées générales. Il y a d'amples bibliographies et un bon index.

X.

R. M. Gattefosse. *Adam, l'homme tertiaire*. Éditions Pierre Argence, Lyon, 1920 ; in-8, 251 p. — Voici, suivant ses propres expressions, la thèse de l'auteur. Des négroïdes simiesques parurent d'abord sur le sol de l'Europe, alors très chaud. Dans des régions plus tempérées évoluaient en même temps des dolichocéphales à peau cuivrée. Quand nos climats devinrent tempérés à leur tour, les bronzés chassèrent les négroïdes vers l'équateur et furent les artisans de la civilisation néolithique. Bien plus tard, « après plusieurs déluges », apparurent des brachycéphales nains à cheveux noirs, puis, plus tard encore, des géants roux, sanguinaires, anthropophages et guerriers. La création de l'homme se place un peu avant le milieu du tertiaire, dans des régions actuellement inaccessibles ou disparues. « Le Paradis terrestre, l'Eden, existait dans la zone tempérée voisine du pôle. Cette contrée édénique était probablement dominée par une haute montagne, autour de laquelle les cieux paraissent tourner. Le pivot du ciel et de la terre était consacré aux dieux populaires et aux temples-observatoires des castes sacerdotales. » Le choc

d'une comète mit fin à cet état de choses délicieux dont les traditions ont conservé le souvenir ; l'homme rouge, dans sa course vers le soleil, se réfugia dans l'Atlantide et en Europe ; la il se heurta aux géants blonds malfaisants, ancêtres des Germains. — Je m'arrête, mais une dernière citation peut être utile : « Les découvertes de M. Marcel Baudouin, en établissant que l'étude des astres et la consécration des temples au Soleil et à certaines constellations remonte à l'aurore de la civilisation néolithique, nous forcent à reculer jusqu'à l'époque de prospérité du continent hyperboréen, c'est-à-dire jusqu'à l'âge tertiaire, les premières observations célestes » (p. 163)¹.

S. R.

Bertha S. Phillpots. *The elder Edda and ancient Scandinavian drama*. Cambridge, University Press, 1920 ; in-8, 216 p., avec une planche. — M. Montelius a autrefois suppose que le rituel des vieilles fêtes païennes de la Suède comportait certains spectacles : un dieu dévoré d'amour qui finissait par attendre la déesse aimée, le Seigneur de Mai en lutte avec le Seigneur de l'Hiver, etc. Plus récemment (1908), l'indianiste von Schroeder, approuvé par Winternitz, affirma que les poèmes de l'Edda sont les survivances de mystères ou drames religieux. La thèse ainsi pressentie, mais pressentie seulement, a été reprise avec infiniment de savoir et d'énergie par l'autrice du présent volume. Le point de départ est cette observation curieuse que, dans la quarantaine de poèmes ou fragments qui composent l'ancienne Edda, tout ce qui est narration est extrêmement écourté et terre à terre : l'action est presque entièrement racontée par les personnages intéressés. Ces monologues et dialogues de l'Edda sont un fait isolé dans la littérature teutonique la plus ancienne. Le court poème dit *Skirnismál* en est un exemple frappant. Le poète ne raconte pas le départ de Skirnir et les perils qui le menacent dans son voyage vers le logis de la géante ; c'est Skirnir qui dit cela à son cheval. L'arrivée, la description des dogues redoutables et du grand mur, ne sont pas décrits davantage : c'est une conversation avec un berger qui nous en instruit. Plus, loin, si Skirnir saute la barrière et se présente à la porte même de la géante, nous le savons seulement par un dialogue de celle-ci avec sa cameriste. Partant de là, l'autrice a cherché à reconstituer des drames religieux scandinaves, ayant pour but de promouvoir la fertilité et pour épisodes essentiels un mariage rituel et un dialogue d'amour, la mort et la résurrection d'un dieu, thèmes qui se sont perpétués dans des danses et des ballades jusqu'à notre temps, la représentation des drames n'ayant naturellement pas survécu au christianisme. Mais le christianisme lui-même a dû tenir compte de cet instinct impérieux de la *mimesis* ; le drame fut introduit dans la liturgie avant de fleurir, en dehors de l'église, dans les mystères. « L'influence du drame populaire et celle du drame ecclé-

1. La bibliographie est peu correcte ; par ex. (p. 250) : « Grottefend, *Languae umbricae et Languae oscae* ; Homère, *Illyade* ; Platon, *Tymée* ; Nonnus, *Dionisyades*. » Cette bibliographie renvoie aussi à des livres qui n'existent pas, p. ex. (p. 247) : « Déchelette, *Dictionnaire archéologique*. »

siastique convergèrent à un moment favorable, et l'ancienne tradition conquît une immortalité sûre avec Shakespeare. Lorsque *Hamlet* est représenté en Scandinavie, ne pouvons-nous pas imaginer que le fantôme de l'ancien rituel retourne au pays où il l'a autrefois créé la vie, comme Helgi Hundingsbane, après une double mort, visite à nouveau la scène de son amour ? » (p. 211). — La littérature du Nord m'est trop peu familière pour que je me hasarde à porter un jugement; mais j'ai l'idée que ce livre hardi, ces idées présentées avec une conviction voisine de l'enthousiasme, n'auraient pas déplu à Gaston Paris.

S. R.

Pierre de Labriolle. *Histoire de la littérature chrétienne*. Paris, Société « Les Belles-Lettres », 1920; in-8, 741 p. Prix : 20 francs. — Nous n'avions encore rien de pareil à ce livre, les excellents chapitres de M. Pichon n'étant qu'une esquisse et la traduction d'Ebert un illisible satras. Non seulement l'auteur est bien informé et de première main, mais il est très intelligent. Rien de mieux raisonné que ses divisions, rien de mieux conduit que ses exposés¹. Ce n'est pas un manuel sec et sans vie, mais une œuvre lisible d'un bout à l'autre et où l'élégance de l'expression rehausse la précision du savoir. La bibliographie, qui n'est pas envahissante — première qualité — est tout à fait au courant, jusqu'en 1919; elle indique non seulement ce qu'il faut connaître, mais ce qui reste à faire, et servira sans doute à provoquer des publications utiles. L'auteur est un des élèves du très regretté abbé Lejay; il s'était déjà mis en évidence par d'excellents travaux sur le montanisme. Je n'hésite pas à dire que cette *Histoire*, que la Société Budé a eu l'heureuse idée de publier, fait honneur à l'érudition française et ne pouvait être écrite que par un érudit français.

S. R.

Henri Goelzer. *Œuvres de Tacite. Les Histoires*. Texte, commentaire et index. Paris, Hachette, 1920; 2 vol. in-8, xci-331, 473 p. Prix : 40 fr. — On sait que le texte des *Histoires* est fondé sur un manuscrit unique, celui de la Laurentienne, autrefois chez Boccace qui l'aurait volé au Mont-Cassin en 1362. Ce manuscrit est difficile à lire, par instants mal conservé et même mutilé : c'est ce qui donne quelque intérêt aux copies anciennes. Mais, là où le texte est sérieusement altéré, c'est la critique divinatoire qui peut seule porter remède. Elle s'y est très efficacement employée, souvent même sans nécessité véritable; mais le bon sens du nouvel éditeur, joint à son sentiment délicat et sûr de latiniste, nous est garant que le texte, copié par l'abbé Desiderius au XI^e siècle, a été, le plus possible, respecté. M. Goelzer rappelle à propos le

1. La planche réunit des figures mystérieuses du casque de Vendel et des plaques de bronze de Torslunda, où l'auteur croit reconnaître des épisodes du drame scandinave à personnages thériomorphiques ou portant des masques d'animaux (p. 170).

2. Je signale, entre tant d'autres, l'exposé de la controverse au sujet de la *Vie de Saint Martin* par Sulpice Sévère, p. 512 et suiv., où pleine justice est rendue au travail de Babut, sans que toutes ses conclusions soient acceptées.

mot de notre maître Charles Thurot, qui n'était pas seulement un grand philologue, mais un sage : « Si l'on corrige si volontiers les textes anciens, c'est qu'on ne se donne pas toujours la peine de les comprendre. » Or, si Tacite est souvent obscur avec intention, il mérite qu'on fasse effort pour résoudre les difficultés de son texte avant de les tourner par des conjectures. Du reste, le temps des Peerlkamp est déjà loin : la tendance actuelle de la critique est conservatrice, et la publication de l'utile *Lexicon Taciteum* de Gerber et Greef est venue très opportunément, en ce qui concerne le texte de Tacite, donner raison et appui aux conservateurs.

Après avoir étudié en détail la tradition manuscrite et les éditions, M. Goelzer a dû aborder la question épineuse des sources des *Histoires*, sur laquelle deux juges aussi compétents que G. Boissier et Ph. Fabia sont en désaccord. Je crois, comme ce dernier, à une même source utilisée par Suétone, Plutarque et Tacite, qui ne se sont pas copiés les uns les autres. Mais que deviennent alors les nombreuses assertions de Tacite (indiquées t. I, p. L). Sur ses recherches personnelles ? Faut-il admettre que ces assertions sont « de style » et n'engagent pas, comme ce serait le cas aujourd'hui, la bonne foi de l'auteur ? Et qui donc est l'historien où les trois autres (auxquels on doit peut-être ajouter Dion) auraient puisé ? M. Fabia ne doute pas que ce soit Pline l'Ancien, et c'est là une hypothèse très plausible. Mais M. Goelzer n'admet pas la théorie, chère à Nissen, de la source unique. Tout en se servant beaucoup de Pline (comme on se sert aujourd'hui de Tillemont), Tacite aurait utilisé, outre des souvenirs de jeunesse et les confidences qui lui furent faites, nombre d'autres documents. La preuve n'est guère possible, mais cela est conforme aux vraisemblances. Pour être avant tout un moraliste, Tacite avait aussi des qualités d'historien ; ses recherches dans les *Acta publica* sont attestées par un mot de Pline le Jeune (VII, 33,3), contre lequel tout scepticisme radical vient se briser.

L'excellente édition des *Histoires* dont s'enrichit la collection des éditions savantes de la maison Hachette est imprimée en caractères qui ont été autrefois fort beaux, mais qui, pour avoir trop servi, prennent souvent l'aspect minable de « têtes de clou ». Il est à regretter que l'éditeur ne s'en soit pas aperçu avant le tirage ; quand je dis « l'éditeur », je n'entends pas M. Goelzer.

S. R.

A. H. Salenius. *Vitae Patrum. Kritische Untersuchungen über Text, Syntax und Wortschatz der Vitae Patrum* (B. III. V, VI, VII), Lund, Gleerup, et Paris, Champion, 1920 ; in-8, 456 pp. — S'inspirant du travail classique de Max Bonnet sur le latin de Grégoire de Tours, l'auteur, qui est finnois, a soumis à une analyse philologique serrée, restreinte d'ailleurs au vocabulaire et à la syntaxe, les quatre ouvrages du VI^e siècle attribués au pseudo-Rufin d'Aquilée, à Pélage, au pape Jean et à Paschase, que le *Thesaurus linguae latinae* englobe sous le nom de *Vitae Patrum* (Migne, P. L. 73). Ce sont des traductions d'un original grec perdu, à l'exception de quelques morceaux publiés par Rosweyd et dans le t. 34 de la P. G. de Migne (ces derniers connus par l'auteur seulement après la fin de son travail, p. 438) ; il y a là matière à des difficultés

sérieuses pour celui qui étudie une langue souvent calquée avec servilité sur une autre. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, en l'espèce, est l'absence de toute édition critique récente, alors que Rosweyd dit avoir eu sous les yeux 24 manuscrits. La patience et la perspicacité de M. Salonijs ont donc été mises à rude épreuve. D'autres diront dans quelle mesure il a surmonté les difficultés de sa tâche; il me suffit de constater qu'un coup d'œil même rapide sur son gros volume révèle en lui un latiniste des plus experts et d'une immense lecture. Un seul exemple montrera le profit que les langues modernes elles-mêmes peuvent tirer de ses recherches. Le *Thesaurus* ne connaît pas l'expression *applicare ad aliquem*, alors que l'anglais *apply to somebody* est courant¹; or, cette manière d'écrire se trouve dans les *Vitae Patrum* (5, 2, 9) : *Frater quidam applicuit ad abbatem Moysen*; (5, 14, 16) : *applicuit ad quemdam senem*.

S. R.

L. Ch. Watelin. *La Perse immobile*. Paris, Chapelot, 1921; in-8, avec une pl. en couleurs et 40 photographures. Préface de **Jane Dieulafoy**. — Dans ce volume brillamment écrit, abondamment et intelligemment illustré, l'auteur a décrit les paysages les moins connus de la Perse, loin des sentiers battus qui conduisent à Ispahan, Chiraz et Téhéran. « C'est bien la vraie Perse, lui écrivait M^{me} Dieulafoy, què cette région située entre Tauris et Kazvin, la province de l'Azerbaïdjan, la Perse délaissée des voyageurs. » On peut signaler aux archéologues les pages sur les dolmens du Talyche, si bien étudiés par M. J. de Morgan, et sur le site sassanide de Tagh e Bostan; mais c'est surtout l'ethnographe et le folkloriste qui trouveront leur gibier dans les descriptions de fêtes, de cérémonies, de types locaux. La fine miniature reproduite en couleurs est du début du xvii^e siècle; elle fait partie de la collection Demotte à Paris.

S. R.

1. M. S. n'a pas relevé cette curieuse analogie. Le *Dictionnaire d'Oxford* ne cite pas d'exemple de la locution anglaise avant le xvii^e siècle.

ÉDITIONS ERNEST LEROUX, 28, RUE BONAPARTE, PARIS

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

VILLES ET TRIBUS DU MAROC

Documents et renseignements

Publiés sous les auspices de la Résidence Générale

Tomes I et II CASABLANCA ET LA CHAOÛÏA.

Tome III RABAT ET SA RÉGION I Les villes avant la conquête.

Tome IV — II Les villes après la conquête.

Tome V — III Les Tribus.

Tome VI — IV Le Gharb (Les djebala).

Tome VII TANGER ET SA ZONE (sous presse).

Chaque volume grand in-8 avec planches et cartes : 20 francs

REVUE ÉGYPTOLOGIQUE

Nouvelle série publiée sous la direction de

ALEXANDRE MORET

Conservateur au musée Guimet

Directeur d'études à l'École des Hautes-Études

ET

PIERRE JOUGUET

Professeur à l'Université de Lille

Chargé de conférences à l'École des Hautes-Études

Abonnements : Paris, 60 fr. ; Départements, 61 fr. ; Étranger, 65 fr.

Le numéro double 3-4 de la première année vient de paraître.

REVUE D'ASSYRIOLOGIE

ET

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

Publiée sous la direction de **V. SCHEIL** et **F. THUREAU-DANGIN**

Membres de l'Institut

Tomes I à XVI parus

Abonnements : Paris, 50 fr. — Départements, 52 fr. — Étranger, 55 fr.

ÉDITIONS ERNEST LEROUX, 28, RUE BONAPARTE, PARIS (6^e)

Vient de paraître :

Arnold van GENNEP

Docteur ès-lettres

L'ÉTAT ACTUEL DU PROBLÈME TOTÉMIQUE

*Étude critique des théories sur les origines de la religion
et de l'organisation sociale*

1 fort vol. gr. in 8°. 25 fr.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE DES RELIGIONS

Auguste HOLLARD

L'Apothéose de Jésus

Préface de Maurice GOGUEL

1 vol. in-16. 3 fr. 50

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS
COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE DE L'INDOCHINE

LES MONUMENTS DU CAMBODGE

ÉTUDES D'ARCHITECTURE KHMÈRE

Publiées par L. DELAPORTE

DEUXIÈME LIVRAISON

Un atlas grand in-folio contenant 11 planches en noir et en couleurs. 80 fr.

La troisième et dernière livraison est sous presse

S

Angers. — Imprimerie F. Gaultier.